

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES RÉGIONALES

par

RINA FRADETTE

PERCEPTION DE LA CULTURE AMÉRINDIENNE
À PARTIR DES PIÈCES ARCHÉOLOGIQUES ET ETHNOLOGIQUES
EXPOSÉES DANS UN MUSÉE.

27 FÉVRIER 1998



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements s'adressent en tout premier lieu à M. Jean-François Moreau, directeur de recherche. Son soutien professionnel ainsi qu'un apport financier non négligable m'ont permis la réalisation de ce mémoire. En deuxième lieu, j'aimerais remercier le Musée d'histoire régionale de Chicoutimi ainsi que les dix intervenants qui ont collaboré étroitement à la collecte des données.

Mes derniers remerciements vont à mon conjoint Mario Girard, qui depuis cinq ans me supporte par une aide accrue et ses encouragements sincères et patients.

Table des matières

Liste des photographies.....	V
Liste des croquis.....	VI
 Introduction.....	 1
Chapitre 1	
Histoire muséale de l'objet amérindien.....	5
Chapitre 2	
Description de l'exposition "Une Culture à découvrir: Les Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean.....	10
Chapitre 3	
3.1 Identification des intervenants.....	49
3.2 Méthode d'entrevue.....	58
3.3 Méthode d'analyse et concepts.....	60
3.3.1 L'évolution.....	61
3.3.2 Rencontre de deux cultures.....	62
3.3.3 Activités et objets.....	63
3.3.4 Valeur.....	64
3.3.5 Perception culturelle.....	65
3.3.6 Perception amérindienne face aux objets.....	66
3.3.7 Comment définir un Amérindien à partir de l'exposition....	67
3.3.8 Chronologie.....	68
3.3.9 Spiritualité.....	68
3.3.10 Fabrication de l'outil.....	69
3.3.11 Contexte sociétal.....	70

Chapitre 4

Perception de la culture amérindienne.....	72
4.1 Évolution.....	73
4.2 Rencontre de deux cultures.....	75
4.3 Activités et objets.....	77
4.4 Valeur.....	79
4.5 Perception culturelle.....	81
4.6 Perception amérindienne face aux objets.....	84
4.7 Comment définir un Amérindien à partir de l'exposition....	86
4.8 Chronologie.....	90
4.9 Spiritualité.....	92
4.10 Fabrication des outils.....	95
4.11 Contexte sociétal.....	95

Chapitre no 5

La culture amérindienne aux Amérindiens.....	98
Conclusion.....	105
Bibliographie.....	108

Annexe

Entrevue Ilnu de coeur	110
Entrevue Montagnaise non-pratiquante	122
Entrevue Jeune Montagnaise	126
Entrevue Professeur en design	130
Entrevue Français	134
Entrevue Espagnole	141
Entrevue Historien	145
Entrevue Technicien du musée	149

Liste des croquis

1	Plan de l'exposition	16
2	Titre de l'exposition.....	18
3	Mode de subsistance.....	19
4	Mode de subsistance.....	27
5	Le travail chez la femme.....	30
6	Le travail de l'homme, la spiritualité, les enfants.....	31
7	Entre Amérindiens et Blancs.....	40

Liste des photographies

1	Les premiers occupants des gens d'ailleurs...et d'ici.....	14
2	Différentes pointes de flèche.....	14
3	Des influences «étrangères» tardives.....	15
4	Deux modes de vie: algonquien et iroquoien.....	15
5 et 6	Campement montagnais dans la forêt en saison hivernale.....	21
7	Présentoir des moyens de déplacement.....	23
8	Vitrine pêche au filet.....	24
9	Présentoir sur les outils de chasse préhistoriques.....	25
10	Outils de chasse européens.....	27
11	Croquis de chasse iroquoienne.....	28
12	Gravure de deux coureurs des bois.....	28
13	Présentoir sur les objets de culte montagnais.....	33
14	Présentoir sur les objets de culte montagnais.....	33
15	Outils préhistoriques utilisés pour le traitement des peaux.....	35
16	Fabrication des vêtements.....	36
17	Décoration des vêtements.....	38
18	Bas relief en bois.....	41
19	Traite des fourrures.....	43
20	Poste de traite de Chicoutimi	44
21	Présentoir de la traite des fourrures.....	44
22	Sceptre, casse-tête et tomahawk.....	46
23	Artefacts du site archéologique du poste de traite de Chicoutimi.....	47

INTRODUCTION

Que l'on propose à tous les hommes de choisir entre toutes les coutumes qui existent, celles qui sont les plus belles, et chacun désignera celles de son pays, tant chacun juge ses propres coutumes supérieures à toutes les autres (Hérodote in Humbert, 1988, p,3).

Cerner les limites culturelles d'un peuple ou d'une société semble une utopie dans la mesure où chaque mode de vie emprunte à l'autre et à son environnement les éléments qui déterminent sa propre évolution. Adapté à son milieu, ce peuple, cette société, est susceptible de transporter hors de ses frontières une partie de lui-même, de s'y «marier», pour ensuite se transformer en quelque chose d'autre. Fondamentalement, l'être humain part du principe de répondre à ses besoins. Ces besoins sont relatifs aux étapes et contextes et de ce fait, donner une définition à quelque chose qui se meut constamment est quelque peu téméraire car ce serait vouloir définir la perception propre à chaque individu.

Il demeure qu'il faut donner des points de repères conceptuels; la culture est donc entendue, ici comme un concept global identifiant un groupe d'individus ayant en commun un mode de vie adopté en fonction d'un environnement donné. Les divers regroupements d'êtres humains possèdent donc une culture bien définie fondée sur des processus mouvants d'évolution et d'adaptation induits par des éléments extérieurs, soit le contact d'une autre culture ou d'un changement environnemental.

Comment percevoir la culture de l'autre, voir et comprendre l'évolution des peuples qui ont su répondre aux mêmes besoins mais de façons bien différentes? Toutes les cultures pourraient être soumises à ce type de recherche. Cependant, la proximité spatiale de la culture amérindienne et l'intérêt que j'y porte fait en sorte que mon attention s'arrêtera sur une culture amérindienne de la grande famille algonquienne, plus précisément la société montagnaise sise au sein de l'aire géographique subarctique de l'Amérique du Nord.

L'histoire de ces peuples est transmise par certains écrits des premiers missionnaires et de quelques explorateurs qui en ont noté les us et coutumes, ainsi que des scènes de la vie quotidienne de ces groupes lors de leur passage parmi eux. Ces écrits fournissent des informations précieuses sur les Amérindiens et leur mode d'établissement. Nous retrouvons aussi des objets qui ont été transmis de génération en génération, ainsi que certaines méthodes de fabrication qui permettent d'avoir des informations sur la manière dont les Amérindiens vivaient. De plus, des fouilles archéologiques entreprises depuis les années 1960 ont établi des découvertes importantes sur le mode de vie et la culture amérindienne du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

La diffusion de ces données se fait par différents moyens. L'un d'entre eux est l'exposition et la mise en valeur de pièces ethnologiques et archéologiques amérindiennes dans les musées. L'établissement muséal rassemble et classe des collections d'objets présentant un intérêt historique, artistique, scientifique et culturel en vue de leur conservation et leur présentation au public. Ces objets sont insérés dans un nouveau contexte, fondamentalement statique, malgré les nouveaux modes de mise en valeur active des objets.

Notre mémoire s'intéresse à la problématique suivante : la perception de la culture montagnaise dans l'exposition archéologique et ethnologique du musée d'Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Entre d'autres mots, comment la conception et la réalisation de l'exposition constituent-elles un regard sur la perception culturelle de la culture amérindienne par le biais du processus de la mise en valeur.

Pour en arriver à cerner la problématique, il paraît intéressant de reconstituer, de façon sommaire, l'espace social et le cadre culturel régional. Comme le «modèle conflictuel» se veut de plus en plus approprié pour l'étude des rapports sociaux, nous l'adopterons pour

examiner comment chacun de nos deux groupes ethniques produit son univers culturel.

La présentation de la culture amérindienne dans un musée régional cernera des processus qui sont au cœur même de pratiques culturelles. Nous verrons aussi les cloisons entre les cultures grâce à la représentation et à la perception qu'on se fait de l'objet. L'objectif premier de ce mémoire n'est donc pas l'étude des objets exposés au sein du musée, mais l'étude de l'univers des relations de la culture amérindienne, où l'objet sert de symbole, par le biais des perceptions d'un échantillonnage de visiteurs. L'hypothèse de départ questionnera le système des valeurs mais aussi le monde des pratiques et des comportements dans le but d'en arriver à dégager certaines pratiques ou éléments explicatifs.

Plus précisément, le but poursuivi est de faire une étude théorique d'interprétation. La stratégie de recherche vise à cerner la problématique de la perception de la culture amérindienne à partir d'objets exposés dans un musée. L'analyse des facteurs qui ont influencé l'évolution de cette culture sera étudiée à travers la mise en valeur de la culture montagnaise à l'intérieur d'une institution muséale non-autochtone. Elle expliquera également le phénomène vécu par les acteurs engagés directement dans la conception et la réalisation des expositions archéologiques et ethnologiques d'objets amérindiens. Le tout s'inscrit dans le cadre d'une étude descriptive car elle présente l'état de la situation de la mise en valeur de la culture amérindienne.

Les entrevues effectuées sur le terrain (au musée), réalisées auprès de dix visiteurs, serviront à analyser l'information sur la valeur, les pratiques et les représentations culturelles.

Avec l'objet comme symbole de représentation, nous brosserons un portrait de la mise en valeur et de la perception de la culture amérindienne comme une expression des relations entre les autochtones et non-autochtones. En observant comment chacun des

groupes (société québécoise, société montagnaise) présente la culture amérindienne par le réseau des musées, nous verrons quelle place la culture amérindienne occupe et de quelle manière elle est comprise.

La portée de cette recherche lève le voile sur l'interprétation que chaque visiteur fait lors de la visite d'une exposition archéologique et ethnologique amérindienne. Selon la qualité du mode de diffusion des musées, chaque individu perçoit les cloisons entre les cultures, mais aussi certaines affinités.

CHAPITRE 1

HISTOIRE MUSÉALE DE L'OBJET AMÉRINDIEN

Au commencement était un mythe, le musée d'Alexandrie, où se perd l'origine du mot. Les «trésors» des temples antiques et des églises médiévales attestent, bien avant la Renaissance, d'une pratique de la collection. Mais c'est le XVII^{ème} siècle après la floraison des cabinets de curiosité, qui invente la muséographie, comme forme organisée de l'expérience (Schaer, 1993, p.145).

Le développement des musées américains et la mise en valeur de la culture amérindienne n'ont pris forme que tout récemment. Le XVIII^{ème} siècle amène les premiers balbutiements avec les cabinets de curiosités qui, tout comme en Europe, sont prisés par les gens de bonne société.

Le cabinet de curiosités se répand à travers l'Europe à partir de 1550 et en Amérique vers les années 1750.

Le cabinet de curiosités, appelé aussi dans les pays germaniques *Kunst und Wunderkammer*, chambre d'art et merveilles. Le modèle en est donné, dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle, par les princes de l'époque maniérisme, François Ier de Médicis à Florence, l'archiduc Ferdinand dans son château d'Ambras au Tyrol, l'empereur Rodolphe II à Prague, Albert duc de Bavière... A côté des antiquités et des pièces historiques, ils rassemblent de nouveaux types d'objets: curiosités naturelles, ou artificielles, raretés exotiques. Fossiles coraux, «pétrifications» fleurs ou fruits venus des mondes lointains, animaux monstrueux ou fabuleux, objets virtuoses d'orfèvrerie ou de joaillerie, pièces ethnographies ramenées par les voyageurs, toutes les bizarreries de la création sont réunies, pour que le collectionneur ait à portée du regard ce qui vient des confins du monde connu, et à quoi il attribue souvent des pouvoirs magiques (Schaer, 1993, p.21).

La mise en valeur de la culture amérindienne par l'objet ne fait pas exception à ce fait. Ces cabinets de curiosités prospèrent jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle alors que les collectionneurs privés prennent possession des artefacts lors de visites chez les Amérindiens.

L'objet exposé dans ces cabinets est montré comme curiosité. Aucune information ne l'accompagne. Il est choisi pour sa beauté ou sa bizarrerie. Souvent, il n'est pas identifié. Tout le contexte qui l'entoure, sa fonction, la tribu de provenance, sont absents. Les informations divulguées sont l'oeuvre du propriétaire qui, lors des visites, raconte des histoires pittoresques afin d'épater les visiteurs.

Le développement de ces cabinets de curiosités prit un essor considérable. De remarquables collections d'objets amérindiens de toutes sortes furent montées pour le plaisir des collectionneurs. William Clarke's Indian Museum (1816-1838), Charles Wilson Peale's Museum (1785-1854), Catlin's Indian Museum (1837-1848) et P.T. Barnum's Museum sont de remarquables exemples de vitrine publique.

La deuxième moitié du XIXe siècle voit l'émergence de nouvelles sciences sociales qui transformeront la façon de conserver et d'exposer ces objets. L'anthropologie joue un rôle important dans ce domaine. Avec cette nouvelle science, l'homme élargit sa place et de nouvelles méthodes de classification des objets viennent révolutionner l'art de collectionner les objets amérindiens.

Ce nouveau champ de recherche fait en sorte que les sociétés scientifiques achètent les collections pour les placer dans des musées. Avec les collections extensives, il est maintenant possible de conserver et de classer le matériel afin de démontrer, via l'objet, une gradation du progrès universel au travers des technologies.

Les premiers types d'expositions technologiques sont basés sur des suppositions que l'homme se développe dans une progression qui part du «sauvage» au «civilisé» et que cette progression est illustrée par l'objet. Le conservateur du National Museum, Otis T. Mason (milieu du XIXe siècle) s'intéressa particulièrement à ce type de système de

classification. Il en propose deux séries. La première est basée sur l'évolution de la fabrication de l'outil qui sert à comprendre la culture et la deuxième touche l'art et l'industrie. Mason divise cette série en six parties: exploitation, culture, fabrication, transport, commerce et plaisir. Dans la deuxième partie du XIXe siècle cette méthode de classification est recommandée. Les expositions sont préparées selon une sélection d'articles qui illustrent le développement de l'*Homme* dans la fabrication et l'art.

Ce nouveau mouvement contribue à concrétiser la représentation culturelle de différents peuples. L'homme, ainsi que la fabrication d'objets artistiques laissent une trace dans les grandes expositions de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

Bien que ce système de classification soit satisfaisant pour les spécialistes, à la fin du XIXe siècle, l'anthropologie ouvre une nouvelle avenue pour trier et exposer les artefacts. Personnage grandeur nature, famille grandeur nature, le concept de l'aire culturelle, diaporama de la vie du village; ainsi s'ajoute une ordonnance géographique sensible dans les grandes expositions. Concrètement, ces expositions représentent un point tournant dans l'histoire de la science muséale. Pour la première fois, les personnes ont été représentées et un effort fut fait pour associer ces peuples avec leurs styles de vie spécifiques. Les artefacts sont reliés directement aux personnes qui les ont créés. La classification théorique qui regarde tout le genre humain dans une simple chaîne évolutive a été tout au moins complétée avec les techniques d'exposition qui reconnaissent l'existence de différentes cultures. Ces cultures peuvent donc être évaluées selon une échelle évolutive (Lester, 1972, p.31).

Le développement en matière de mise en valeur de la culture amérindienne au Canada prend le même chemin que celui des États-Unis. À la fin du XIXe siècle, les premières manifestations se retrouvent sur la Côte ouest canadienne. Ici le cabinet de curiosités est remplacé par la maison familiale amérindienne. Cette maison est simplement

décorée avec les objets usuels ou mystiques des autochtones. Chacune d'elle offre à chaque visiteur une véritable histoire familiale qui, de génération en génération, voit une transformation du mode de fabrication ou d'utilisation des outils. Certains étrangers voient dans ces maisons une source de richesse culturelle et acquièrent ces objets pour des collections privées.

Ce comportement envers la collecte d'objets amérindiens permit à certains collectionneurs de se monter d'impressionnantes collections qui, par la suite, furent vendues ou données à des musées.

Les récentes études des collections datant du XIXe siècle situées sur la Côte nord ouest de l'Amérique du Nord démontrent un aspect important de la richesse culturelle lors de l'acquisition du matériel amérindien. Ainsi, l'histoire de l'exploration de l'Alaska au tournant du siècle par les touristes, montre des collectionneurs d'artéfacts qui notent les relations entre l'activité de collecte et l'emploi des objets indigènes, et soulignent les valeurs qui y sont rattachées.

La littérature des voyages du XIXe siècle en Alaska montre des visiteurs curieux envers les indigènes et leurs manières de vivre. Si l'Alaska peut être représentatif, le contact avec les peuples autochtones a largement contribué à stimuler l'achat des souvenirs. Les objets achetés doivent être authentiques. Ces souvenirs peuvent être achetés dans des boutiques mais les touristes préfèrent les acheter directement auprès des Amérindiens parce que l'objet acquiert ainsi une grande authenticité et une valeur symbolique.

La recherche d'une démonstration culturelle amérindienne ne fait pas exception dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Les non-autochtones vivant voisin d'une réserve amérindienne portent un attrait pour la culture matérielle amérindienne. Des démonstrations

culturelles présentées auprès des visiteurs non-autochtones répondent au besoin représentative de l'Amérindien typique. Dès le début des années 1970, le développement des musées régionaux du Saguenay-Lac-St-Jean et l'attraction grandissante pour la culture autochtone amenèrent certains établissements à monter des expositions sur la culture matérielle amérindienne.

Lors de la mise en oeuvre de ce mémoire, quatre établissements muséaux offraient une ou des expositions sur la culture amérindienne. Le musée qui offre le plus d'attrait est celui de Mashteuiatsh. Sa vocation se veut un outil de développement communautaire et culturel pour la communauté. Les expositions présentées visent à approfondir les connaissances sur la réalité autochtone. Le second musée est le musée d'histoire du Lac-Saint-Jean situé à Alma. Sa vocation est l'histoire régionale et son exposition sur l'occupation humaine du Lac-Saint-Jean commence par des pièces archéologiques amérindiennes. Le troisième établissement est le Centre d'histoire et d'archéologie de la Métabetchouan (C.H.A.M. autrefois appelé le Centre d'interprétation de la Métabetchouan ou C.I.M.). Le C.H.A.M. expose des pièces archéologiques sur la culture amérindienne montagnaise. Sa stratégie de mise en valeur est basée sur l'archéologie régionale. Le quatrième musée est celui du Saguenay, situé à Chicoutimi, terrain de cette investigation.

Le mouvement social et culturel de l'époque apporte une sensibilisation dans la diffusion de la culture et de la connaissance de l'autre. De plus, les événements médiatiques touchant le peuple autochtone amènent le besoin de découvrir une culture qui existe en silence depuis trop longtemps. La perception que l'on a de l'autre reste un jugement personnel à partir des enseignements reçus. Il reste à savoir si, dans un musée, le message qui est transmis par les expositions est représentatif de la réalité des cultures autochtones d'aujourd'hui.

CHAPITRE 2

DESCRIPTION DE L'EXPOSITION «UNE CULTURE À DÉCOUVRIR: LES MONTAGNAIS DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN.»

Le musée du Saguenay–Lac-Saint-Jean a pour vocation l'histoire régionale. Depuis son ouverture en 1975, il a monté bon nombre d'expositions traitant de sujets propres à la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean mais aussi des expositions à caractère plus large afin d'alimenter les connaissances des gens d'ici.

Trois expositions permanentes occupent les espaces adjacents à la grande salle d'exposition. L'histoire de la région et celle d'Alexis le Trotteur donnent le coup d'envoi à la visite du musée. La troisième exposition permanente *Une culture à découvrir: Les Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean* décrit partiellement le mode de vie des premiers habitants qui parcoururent la région. Étant donnée sa vocation régionale, le musée doit conserver des espaces pour une exposition qui introduit les visiteurs à l'ensemble de l'histoire régionale, y compris celle d'autres cultures. L'exposition sur la culture amérindienne est présentée comme une introduction et invite les gens à aller visiter le musée de Mashteuiash afin d'approfondir leurs découvertes dans un musée plus spécialisé.

Faire connaître l'histoire de la région et montrer comment les gens vivaient autrefois est l'objectif visé par le musée. C'est dans cette optique que l'exposition *Une culture à découvrir: Les Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean* fut montée en 1988. Située sur la mezzanine du musée, l'exposition occupe le tiers de l'espace et comprend entre 150 et 200 pièces. Le musée qualifie ses pièces d'authentiques.

Les objets exposés proviennent de donations, sont prêtés par des collectionneurs ou

par le Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Chicoutimi. Ces pièces archéologiques et ethnologiques forment un ensemble d'information sur le mode de vie des Amérindiens échelonné de la préhistoire à aujourd'hui. Jouant sur trois grands thèmes, le conservateur, M. Guy Coutu, aidé de ses techniciens, constitua à partir de ces pièces une exposition sur la culture amérindienne. Leurs sources d'information sont appuyées sur des écrits à caractère archéologique et culturel. Cependant, aucun Amérindien n'a été consulté pour vérifier les informations transmises.

À l'été 1995, l'exposition fut démontée et certaines des pièces furent prêtées au musée de L'Homme à Paris. L'exposition n'étant plus accessible au visiteur et compte tenu de l'imminence du déménagement du musée, dans un avenir proche, à la Vieille Pulperie de Chicoutimi, une description approfondie de l'exposition faite à partir de nombreuses visites, de diapositives et d'un inventaire des pièces exposées réalisé à cette époque par l'auteure de ce mémoire, aidé de M. Mario Girard, bachelier en histoire, fait l'objet de ce chapitre afin de rendre compte visuellement de la mise en vitrine de la culture montagnaise.

Dès que le visiteur pénètre dans le musée, avant même qu'il n'ait atteint le guichet, il a la possibilité de voir à travers un grand présentoir mural l'entrée en matière de l'exposition. Située dans le hall du musée, les pièces exposées, les textes, les tableaux et les illustrations attirent l'attention sur la présence des premiers habitants dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ce grand présentoir est divisé en trois segments. Les objets exposés, comme les pointes de flèches de pierre, la poterie, et l'arrivée de produits européens, tels les perles en verre et des objets en cuivre, témoignent des différentes époques du mode de vie et de la fabrication des outils.

Le premier segment s'intitule *Les premiers occupants des gens d'ailleurs... et d'ici*. Nous retrouvons en premier lieu, un graphique chronologique des différentes périodes de

l'occupation du territoire. Deux grandes périodes, soit l'Archaïque récent (- 4500 à -500 ans) et le Sylvicole (- 500 à 1634), sont associées aux vingt-et-une pointes de flèche déposées sur une petite tablette au centre. Leur taille différente ainsi que la matière première utilisée marquent un temps bien précis indiqué par différentes couleurs que l'on retrouve pour chacune des pointes et retranscrites sur le tableau chronologique (Photographie 1 et 2).

Dans la partie inférieure de ce segment, nous retrouvons une carte du Québec où l'occupation du territoire est représentée. Des couleurs associées aux pointes de flèche indiquent sur un tableau la provenance de la matière première. La carte et le tableau sont accompagnés d'un petit texte explicatif. À partir de cette carte, nous pouvons suivre l'évolution des peuples autochtones à travers l'espace et le temps. La diversité des pointes de flèche permet de constater la connaissance que ces peuples avaient des matières utilisées.

La partie supérieure du second segment est titrée *Des influences «étrangères» tardives*. Exposés sur la tablette centrale, nous remarquons seize vases plus ou moins complets (Photographie 3). Huit photos de bords de poterie montrent différentes formes de décoration accompagnées de petits textes explicatifs sur les méthodes de fabrication. Une échelle chronologique de la période Sylvicole place la poterie régionale dans une période de 500 ans a.p. J.C. jusqu'au XVIIe siècle. Les tessons sont déposés sur un tissu jaune afin de faire ressortir les détails de la poterie. Un vase est déposé sur un socle en bois.

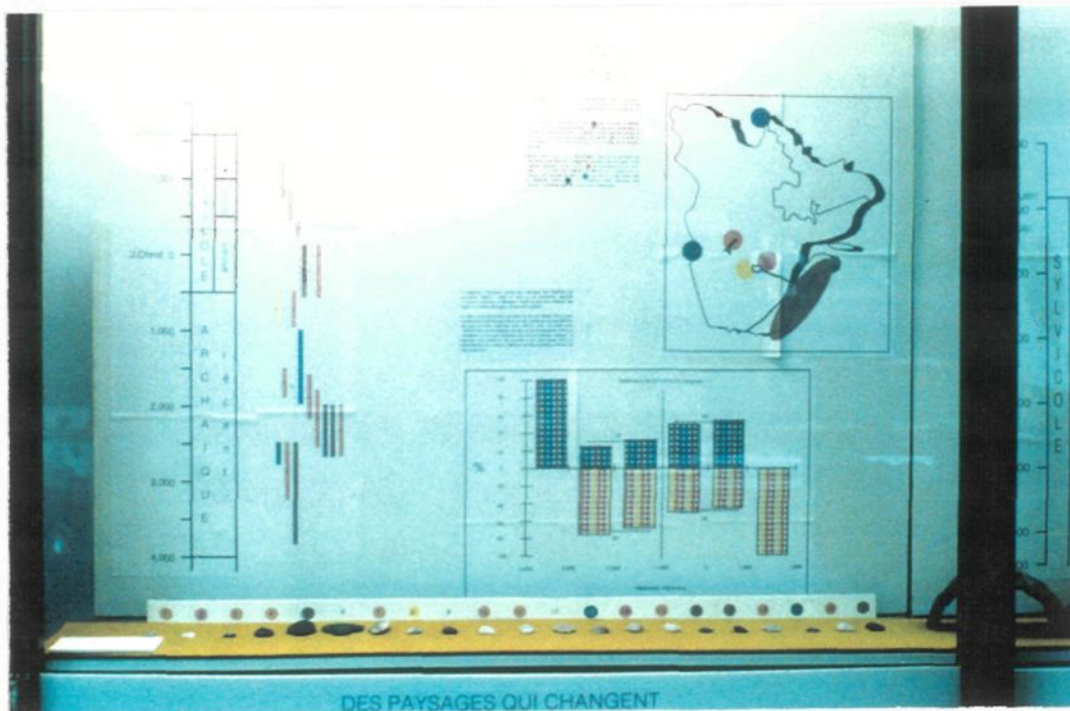
La partie inférieure du second segment porte le titre *Deux modes de vie: Algonquien et Iroquoien*. (Photographie 4). Ces deux modes de vie différents sont expliqués sommairement par un texte accompagné de trois images couleur relatant la vie des Amérindiens nomades et sédentaires. La première image (en haut à droite) montre des femmes iroquoiennes fabriquant de la poterie. Nous apercevons, en arrière plan, des maisons longues. La seconde image, à gauche en bas, dépeint un groupe d'Amérindiens assis autour

d'un feu. En arrière plan nous apercevons des «tipis» en peaux installés près d'une forêt et d'un cours d'eau. La troisième illustration, à droite en bas, est un plan d'ensemble d'un village iroquoien avec ses maisons longues construites sur un plateau. Un chemin mène à la rivière où il y a des canots en écorce. Dans chacune des illustrations, des scènes de la vie quotidienne sont représentées autour des habitations.

Le troisième segment de la vitrine montre les premiers effets du contact avec l'homme blanc. *Juste avant Jean DeQuen* titre cette partie. Des photos montrant des tessons de poterie, les outils taillés en pierre et des pipes donnent un aperçu des objets utilisés par les Amérindiens. L'exposition se poursuit avec des morceaux de cuivre et les perles de verre utilisés avant même l'arrivée des premiers étrangers dans notre région. On veut démontrer l'importance des échanges entre les groupes amérindiens et la transformation des différents outils (pointes de flèche en cuivre), ainsi que l'utilisation des perles de verre dans l'ornementation amérindienne.

Cette entrée en matière sur les premiers occupants du territoire invite à poursuivre un peu plus avant la visite en allant voir l'exposition *Une culture à découvrir: Les Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean* dans la mezzanine droite du musée. Pour y accéder, il faut passer à travers la grande salle d'exposition, emprunter un escalier et monter deux paliers afin d'accéder à l'exposition (Croquis 1).

Nous pouvons alors apercevoir les premiers objets exposés. Suspendu au plafond à l'aide de fil invisible, un canot d'écorce authentique donne la sensation de pénétrer dans le territoire amérindien par le biais du principal moyen de transport utilisé par les Amérindiens qui, au fur et à mesure de la montée de l'escalier, dévoile différents aspects de sa fabrication.



Photographie no 1.

Les premiers occupants: des gens d'ailleurs... et ici



Photographie no 2.

Différentes pointes de flèche



Photographie no 3.

Des influences «étrangères» tardives

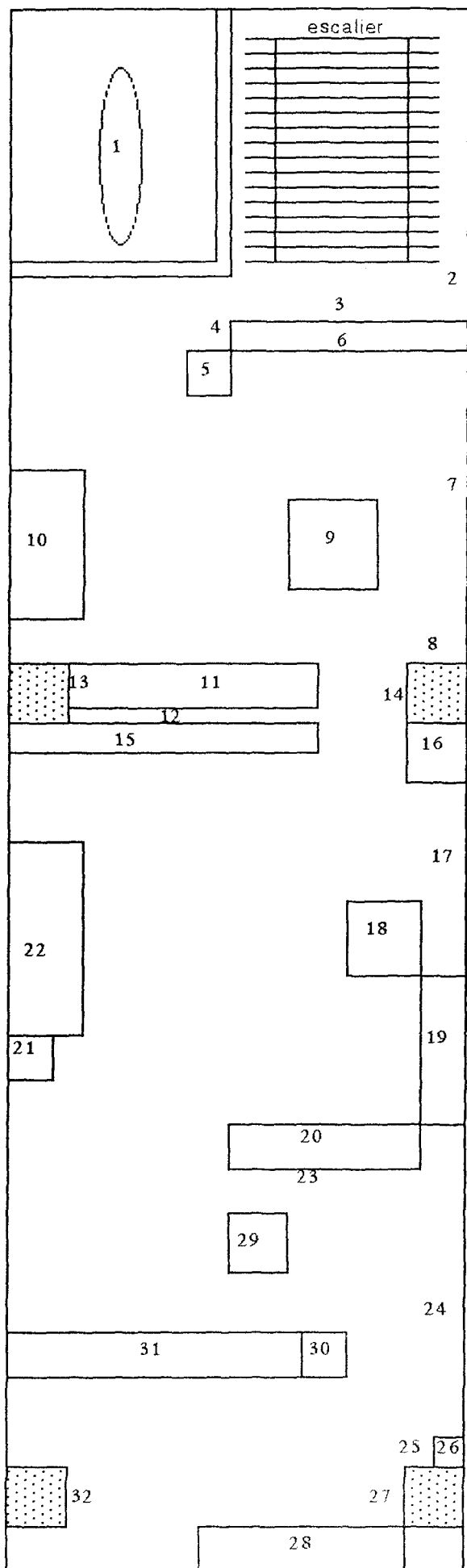


Photographie no 4.

Deux modes de vie: algonquien et iroquoien

Croquis 1

Plan de l'exposition "Une culture à découvrir: Les Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean" présentée au Musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean.



1. Canot suspendu
2. Illustration de la fabrication d'un canot d'écorce
3. Titre: *Une culture à découvrir: Les Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean*
4. Photo de campement
5. Présentoir sur table: Maquette de campement
6. Présentoir mural: Moyen de déplacement
7. Moyen de subsistance
8. Panneau sur la chasse au rat-musqué, ours, martre, vison
9. Présentoir sur table: Les outils de chasse
10. Présentoir sur table: La pêche au filet
11. Présentoir sur table: La chasse
12. Deux gravures: Amérindiens chassant le cerf, Le retour de la chasse dans les forêts du Bas-Canada
13. Croquis de collet à lièvre en enclos
14. Gravure: Coureur des bois canadien
15. Présentoir mural: Le travail de l'homme
16. Présentoir sur table: Le travail de la femme
17. La cuisine et le travail des peaux
18. Présentoir sur table: Le travail de la peau
19. Présentoir mural: Confection des vêtements
20. Présentoir mural: Décoration des vêtements
21. Présentoir sur table: Les enfants
22. Présentoir sur table: La religion montagnaise
23. Entre Amérindiens et Blancs
24. Carte des explorateurs
25. Carte historique de Tadoussac et des postes du Roi
26. Présentoir sur table: chapeau haute forme en castor
27. Photo, carte, plan, dessin de la situation de la Compagnie de la Baie d'Hudson
28. Présentoir mural: La traite des fourrures
29. Présentoir sur table: Sceptre casse-tête, pipe tomahawk, 1 tomahawk
30. Présentoir sur table: Objets trouvés lors des fouilles au poste de traite de Chicoutimi
31. Présentoir sur table: L'Evangélisation
32. Le coteau de portage (1937) monument près de l'emplacement du poste de traite à Chicoutimi

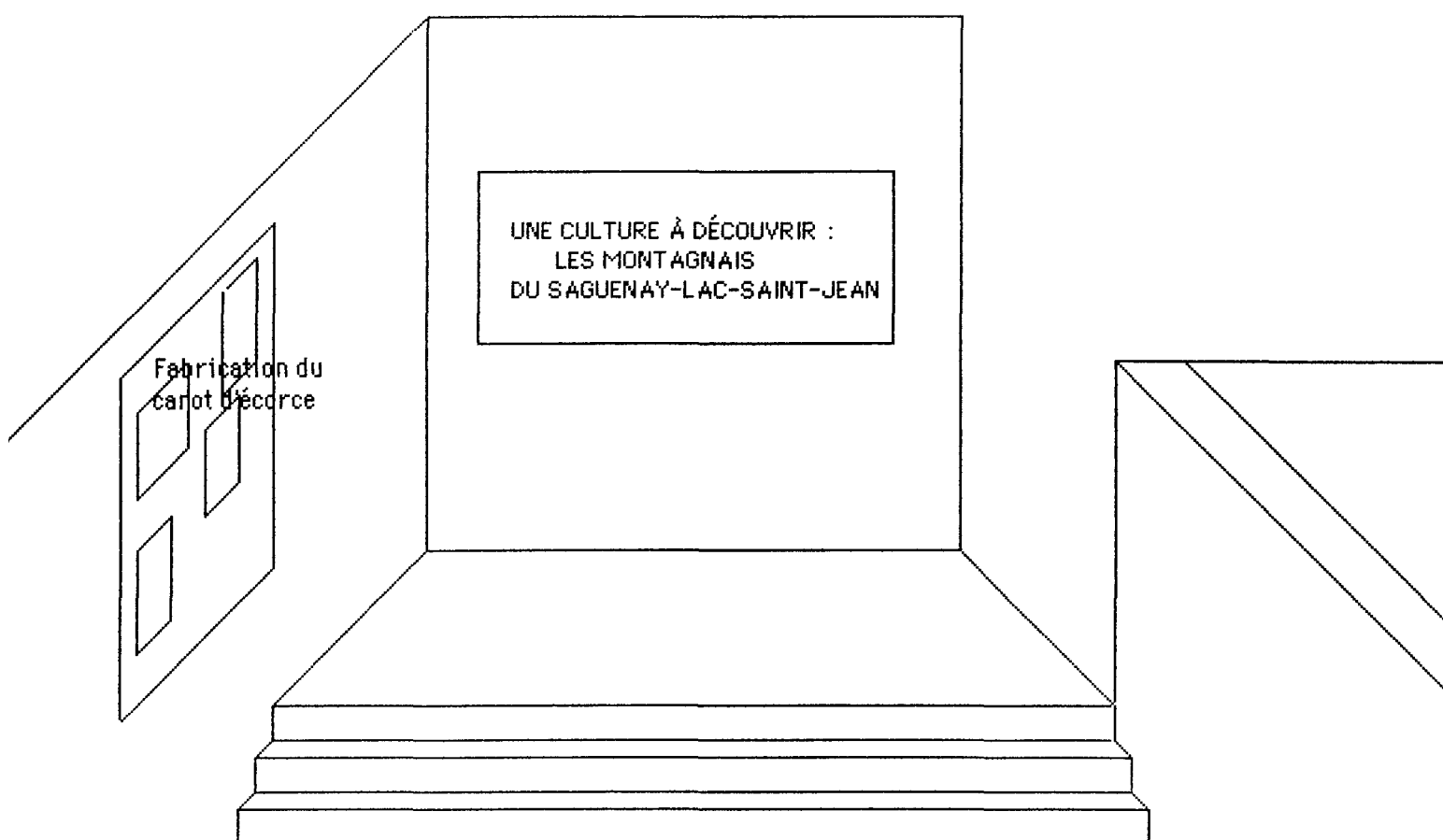


poutre de soutien

Le visiteur aperçoit le canot du dessous, par le côté, pour ensuite examiner l'intérieur où l'on peut voir les coutures et le travail de l'écorce, les montants qui donnent la forme au canot et les avirons sculptées dans le bois poli. Des dessins géométriques ornent le tour du canot à l'extérieur et à l'intérieur. Ces motifs sont grattés à même l'écorce. Sur le mur de droite, des illustrations sur les différentes étapes de la fabrication artisanale du canot d'écorce montrent les matériaux utilisés, l'assemblage et la transformation de la matière première. Ces illustrations, accompagnées de petits textes explicatifs, sont montées sur un grand carton accroché au mur. *Fabrication du canot d'écorce* titre ce panneau (Croquis 2).

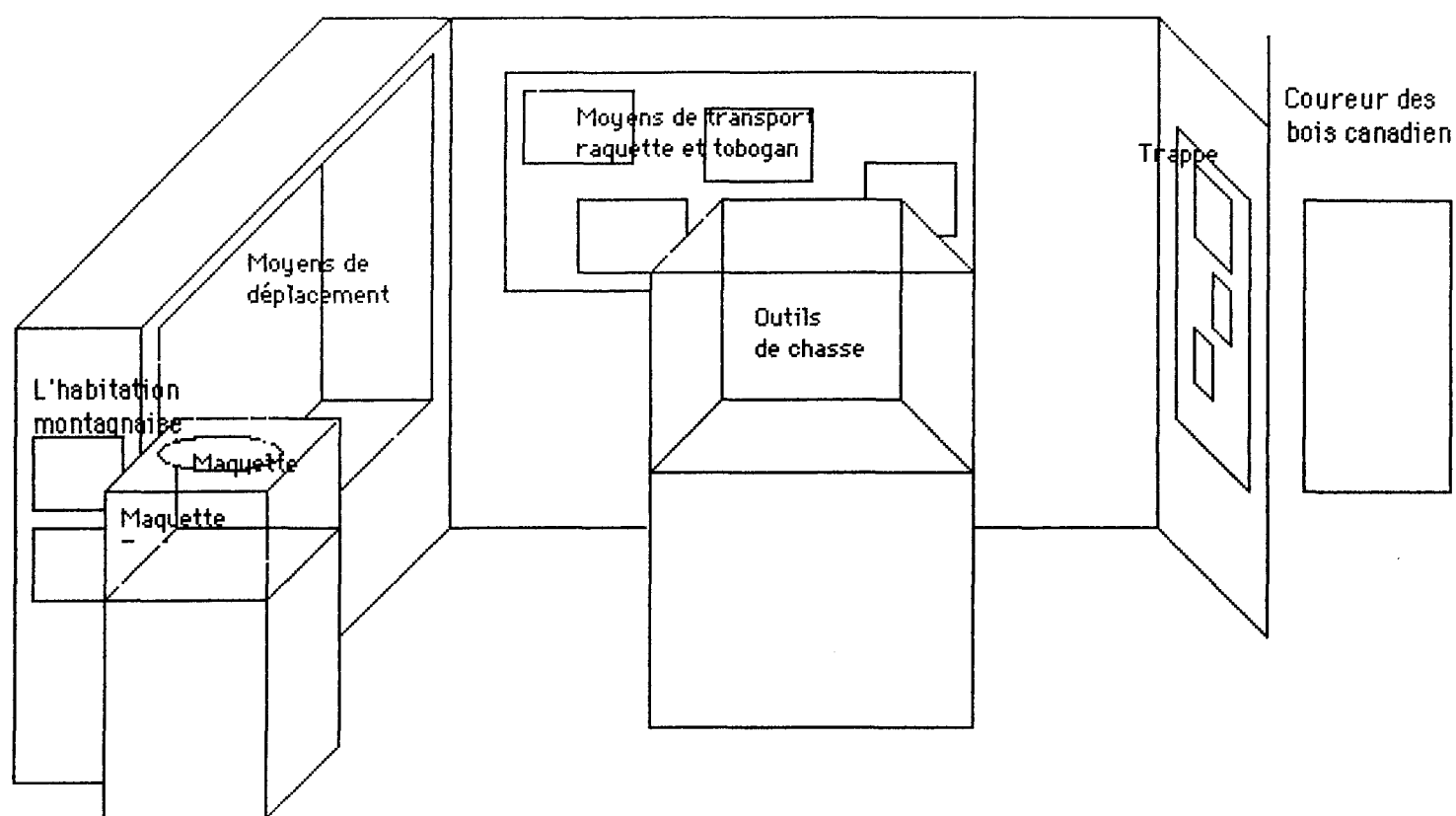
C'est en montant le deuxième palier que nous pouvons voir le titre de l'exposition *UNE CULTURE À DÉCOUVRIR: LES MONTAGNAIS DU SAGUENAY LAC-SAINT-JEAN*. De couleur noire, les lettres en majuscule de 5 centimètres par 2,5 centimètres sont collées sur un carton beige au dos du premier présentoir. Le titre est clair, sans ornementation (Croquis 2).

Nous entrons donc dans l'aire culturelle amérindienne (Croquis 3). Deux photographies anciennes en noir et blanc accrochées au mur latéral du premier présentoir servent d'introduction au thème de l'habitation montagnaise (Photographie 5 et 6). Ces deux photographies montrent un campement montagnais dans la forêt en saison hivernale. La première photographie montre trois Amérindiens devant une tente de prospecteur rectangulaire. Les perches qui servent de poteaux de soutien sont faites de jeunes arbres coupés et ébranchés. La toile attachée sur les perches donne une forme rectangulaire avec un toit en pointe, ce qui permet à la pluie ou la neige de glisser sur les pans obliques du toit de la tente. Deux hommes et une femme sont debout, fixant la caméra. Autour de la tente, nous apercevons la forêt. Un seul élément donne plus de précision sur le mode de vie. Un tuyau de poêle sortant du toit de la tente indique le moyen de chauffage. Aucun texte n'explique davantage la photographie.



Croquis 2

Titre de l'exposition. "UNE CULTURE À DÉCOUVRIR: LES MONTAGNAIS DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN" Observation de l'auteur



Croquis 3

Modes de subsistance. Observation de l'auteur

La deuxième photographie montre quatre jeunes Montagnais devant une tente de prospecteur. Plusieurs objets sont identifiés autour du camp: traîneaux, peaux tendues sur des supports, divers objets servant aux activités quotidiennes. Tout comme la première photographie, l'objectif visé est de rendre compte de l'habitat. Les deux photographies sont soutenues par de petites équerres transparentes. X

Le thème de l'habitation se poursuit par une maquette d'un campement montagnais qui met en scène une tente en toile montée sur des travers d'arbre. La tente est de même type que celle représentée sur les photographies. Tout autour de la tente, nous pouvons identifier différents objets mis en place afin d'illustrer certaines activités qui se pratiquent autour du camp. Un foyer à ciel ouvert vient ajouter un élément important dans les campements amérindiens. La reproduction est construite à partir d'éléments naturels comme des petites branches d'arbre pour les montants de la tente, de la mousse sèche sur le sol, des petites roches pour le foyer et quelques éléments anthropiques tels une miniature d'un chaudron en fer au centre du foyer et quelques outils que l'on retrouve un peu partout autour de la tente. Un texte explique brièvement l'organisation du camp. Sur le dessus du présentoir, repose une maquette de la structure d'une tente traditionnelle. Faite de petites branches d'arbre attachées au sommet par de petits lacets, sa forme ovale et bombée donne l'aspect d'un panier renversé. Aucun texte ne donne de plus amples observations sur l'habitat montagnais.

Poursuivons la visite. Un des grands thèmes de l'exposition, les moyens de subsistance, est développé en partie avec quelques moyens de déplacement utilisés par les Montagnais. Les objets sont accrochés dans un présentoir mural sur fond brun. Le présentoir, titré *Moyens de déplacement*, montre onze objets touchant les moyens de déplacement en hiver (Photographie 7). Huit raquettes de forme et de fabrication différentes constituent les attraits majeurs de cette vitrine. Un toboggan grandeur nature vient



Photographie no 5 et 6.

Campement montagnais dans la forêt en saison hivernale

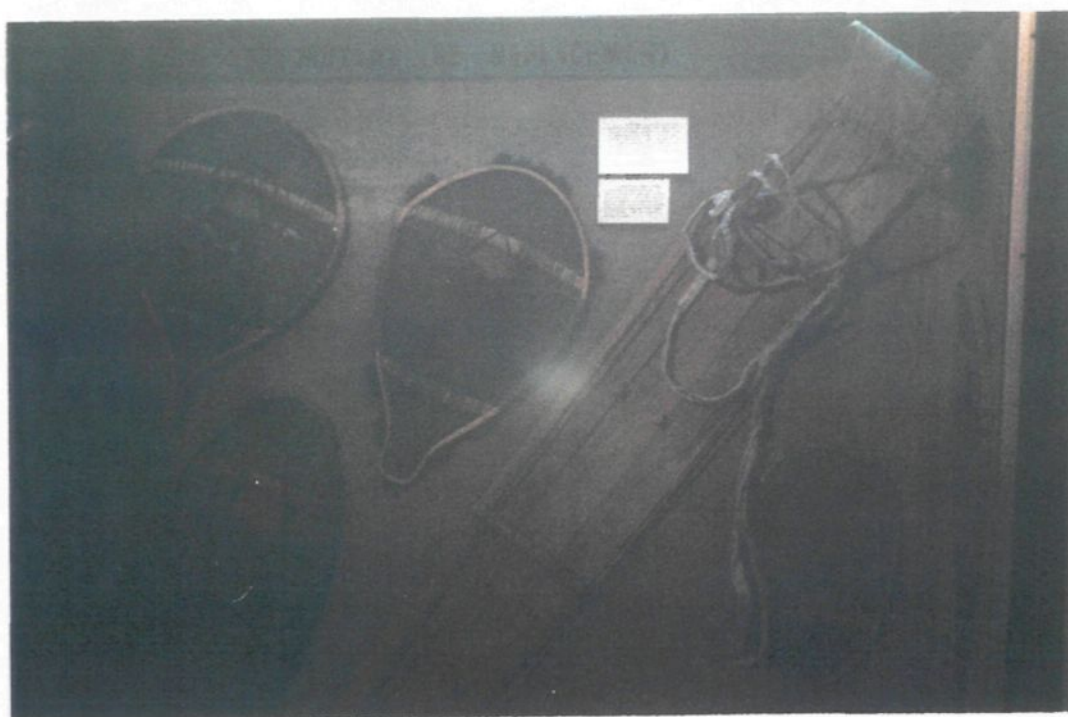
entrecroiser les raquettes, montrant ainsi un autre moyen de déplacement. Au bas de la vitrine, sont exposés un modèle réduit de toboggan ainsi qu'une courroie. Deux courts textes donnent quelques explications sur les deux objets exposés. Les matériaux utilisés sont le bois et la babiche.

De plus amples renseignements se retrouvent sur l'utilisation de ces deux moyens de transport sur le mur droit. Quatre photographies montrent comment les Montagnais utilisent les raquettes et le toboggan. Nous retrouvons sur le même mur quatre panneaux montrant différents aspects de la trappe au castor, ainsi que celle du rat musqué, de l'ours, de la martre et du vison, lesquels représentent l'utilisation de la raquette et du toboggan dans la pratique de ces activités de trappe. Ces illustrations sont collées sur un carton accroché au mur.

La chasse et la pêche constituent les moyens de subsistance principaux des Montagnais. Les trois présentoirs sur table suivants évoquent différents outils utilisés à diverses époques.

Dans le présentoir central est exposé un amalgame d'outils préhistoriques utilisés pour la chasse (Photographie 9). L'attrait majeur est le montage des dix pointes de flèche et de lance en pierre taillée déposées au centre sur un petit socle. Un cor et un carquois en écorce de bouleau encadrent les artefacts. Deux croquis en noir et blanc, montés sur la paroi du fond, montrent comment la pointe est attachée à la hampe, ce qui ajoute un aspect d'information sur la fabrication de ces outils chez le Montagnais. Le croquis d'un propulseur montre différentes méthodes d'utilisation de la pointe de jet. Trois courts textes ajoutent des explications complémentaires.

La vitrine rectangulaire suivante, titrée *Pêche au filet*, illustre différents outils



Photographie no 7.

Présentoir des moyens de déplacement



Photographie no 8.
Vitrine pêche au filet

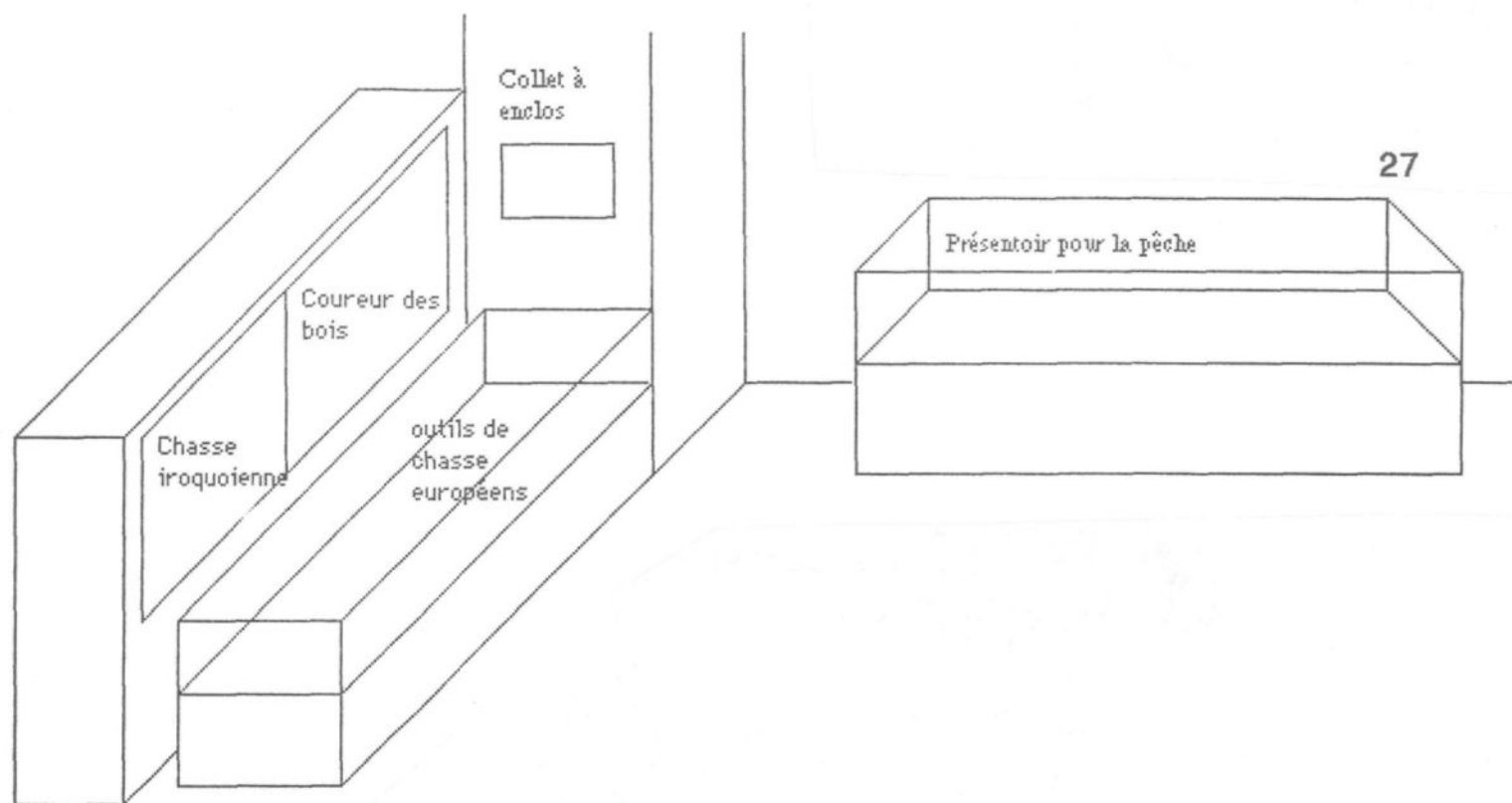


Photographie no 9.

Présentoir sur les outils de chasse préhistoriques

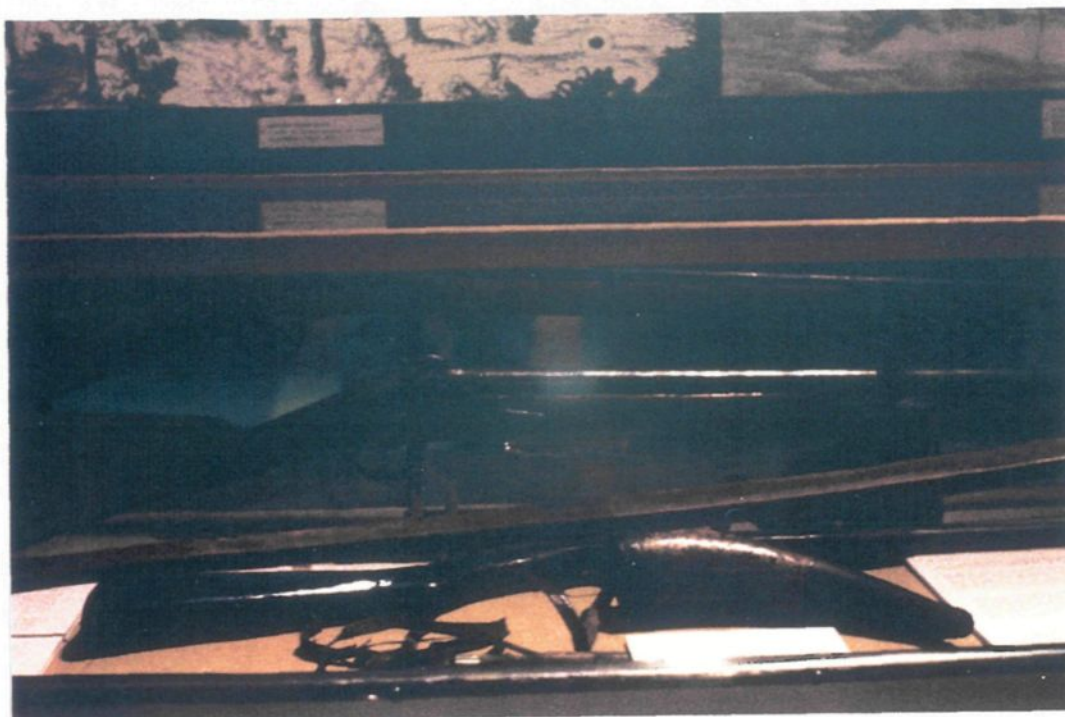
utilisés pour la pêche (Croquis 4). Déposés sur un tapis de jute, deux harpons à pointe de métal montés sur hampe de bois, trois hameçons, (l'un fait avec une griffe d'ours, le second en os et le troisième en métal) (Photographie 8) ainsi que le croquis d'un filet de pêche, marquent différentes époques de l'utilisation de ces instruments. On retrouve aussi deux outils, une navette et un mesureur en bois utilisés dans la fabrication des filets de pêche. Six textes accompagnent les outils et donnent quelques détails sur la pêche pratiquée par l'Amérindien.

Toujours dans la thématique du mode de subsistance, le présentoir suivant, ainsi que les deux reproductions de gravures amérindiennes qui l'accompagnent, montrent l'apport important dans la transformation des outils utilisés pour la chasse, suite au contact avec les Européens (Photographie 10, 11,12). L'arc et la flèche sont fabriqués avec des matériaux européens (pointe de flèche en fer). Trois mousquets et leurs accessoires (deux pierres à fusil en silex, trois cornes à poudre et une poire à poudre) montrent les changements majeurs dans la pratique de ce mode de subsistance. Les deux gravures en témoignent. La première, *Amérindien chassant le cerf* montre les Amérindiens du Bas-St-Laurent chassant le cerf d'après les observations de Samuël de Champlain. Il s'agit de la chasse chez les Hurons (en Ontario). Le dessin est clair et simple, sans couleur au trait de crayon précis. Il illustre une méthode de chasse traditionnelle. Les Amérindiens poursuivent un troupeau de cerf en faisant du bruit. Ils les guident vers un enclos en forme d'entonnoir où attendent des chasseurs embusqués et armés de lances afin de tuer le gibier. La seconde gravure *Le retour de la chasse dans les forêts du Bas-Canada* montre deux coureurs des bois du XIX^{ème} siècle avec fusils et fourrures se reposant dans un sous bois. Le dessin est fait à la plume à encre noir sur fond blanc. Contrairement à la gravure précédente, le travail du dessin est recherché et l'artiste a voulu donner une perspective réelle à son sujet. Ces deux gravures illustrent aussi deux saisons de chasse différentes. La première représente la chasse au cerf à la fin de l'été,



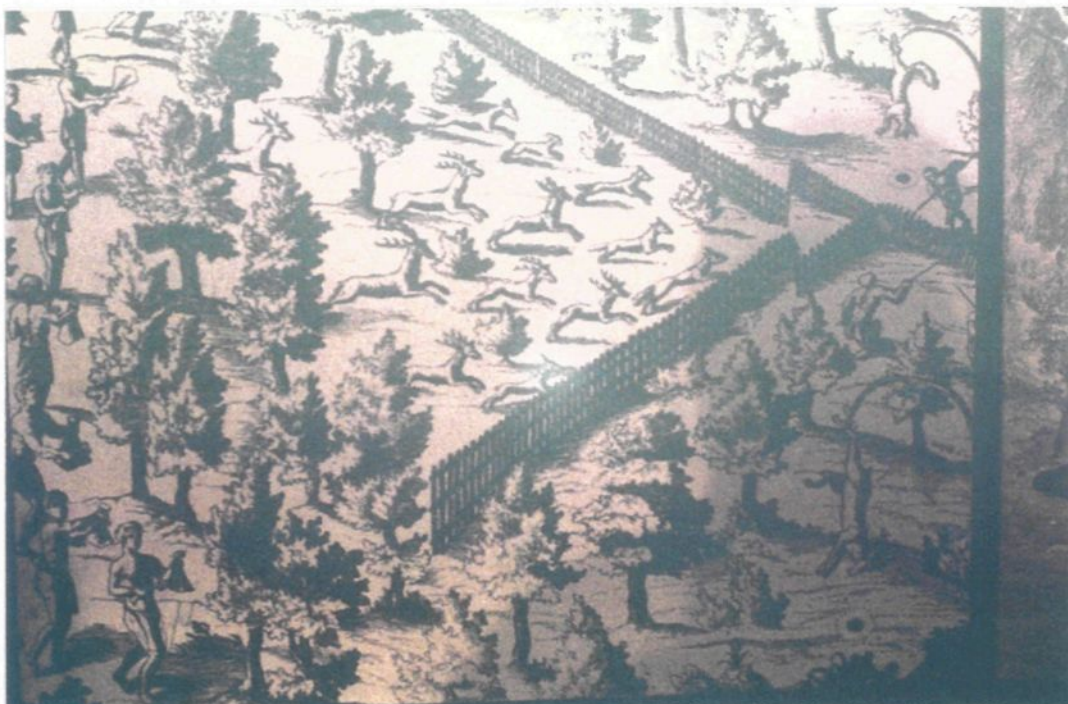
Croquis 4

Mode de subsistance. Observation de l'auteur



Photographie no 10.

Outils de chasse européens



Photographie no 11.

Croquis de chasse iroquoise par Samüel de Champlain



Photographie no 12.

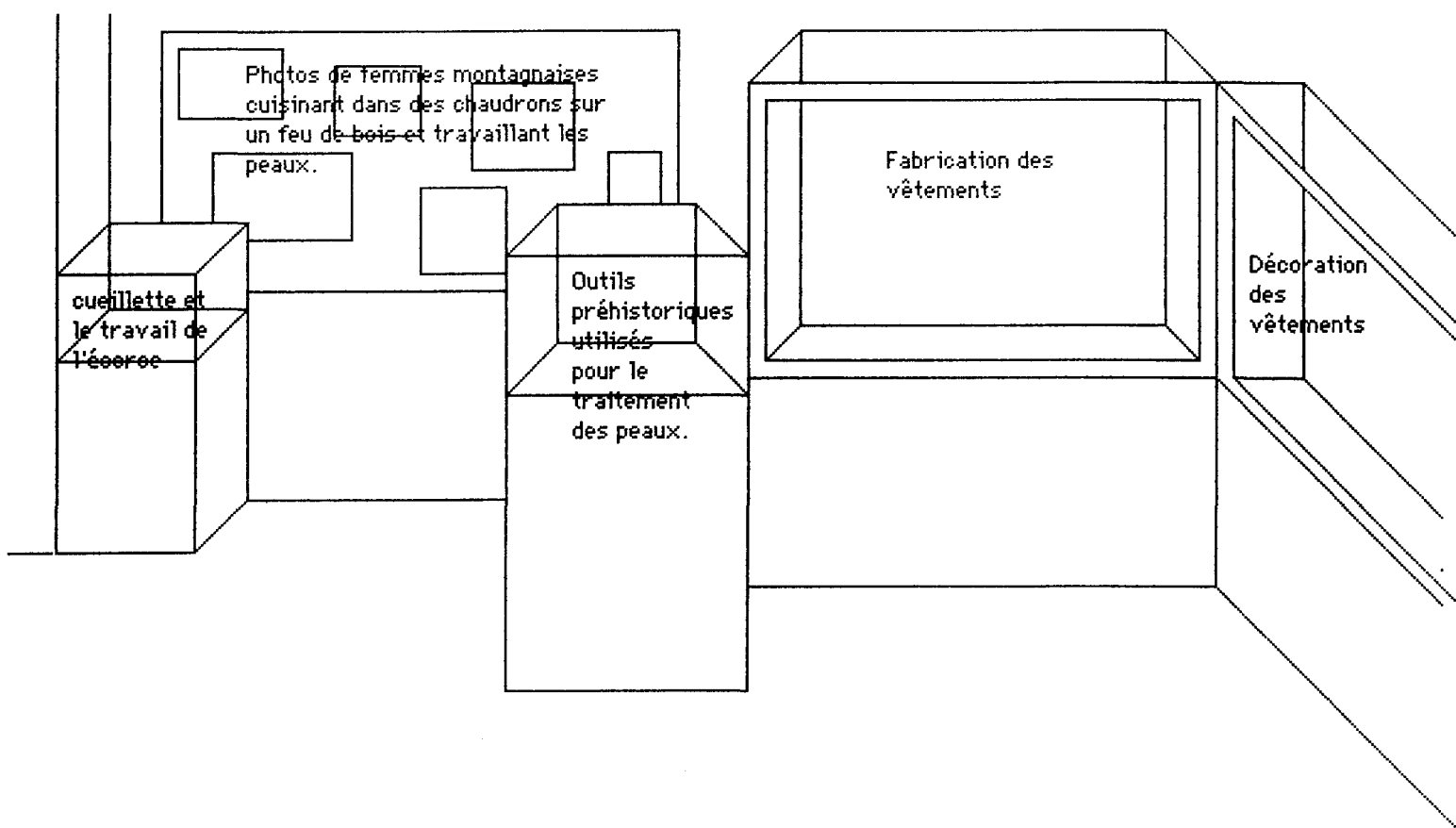
Gravure de deux coureurs des bois

tandis que l'autre rend compte de la chasse en hiver. Un croquis de collets à lièvre à enclos, sur le coté droit du présentoir, vient ajouter un élément de plus à la chasse. Dessiné sur un carton bleu pâle de petite dimension (15X20 cm) les collets sont tendus en cercle, ce qui donne l'effet d'un enclos. Un fois l'animal dans le cercle, il se prend au piège en essayant d'en ressortir. Nous pouvons voir une des méthodes de chasse aux petits gibiers.

La thématique du mode de subsistance illustre deux activités pratiquées chez l'Amérindien, la chasse et la pêche, de la préhistoire à la période de contact et jusqu'au début du XXe siècle. Les trois présentoirs forment un cercle, ce qui permet au visiteur d'avoir une vue circulaire de l'exposition. Cette section se termine par une gravure d'un coureur des bois canadien vêtu en costume traditionnel. Elle est accrochée sur la poutre de soutien de la salle.

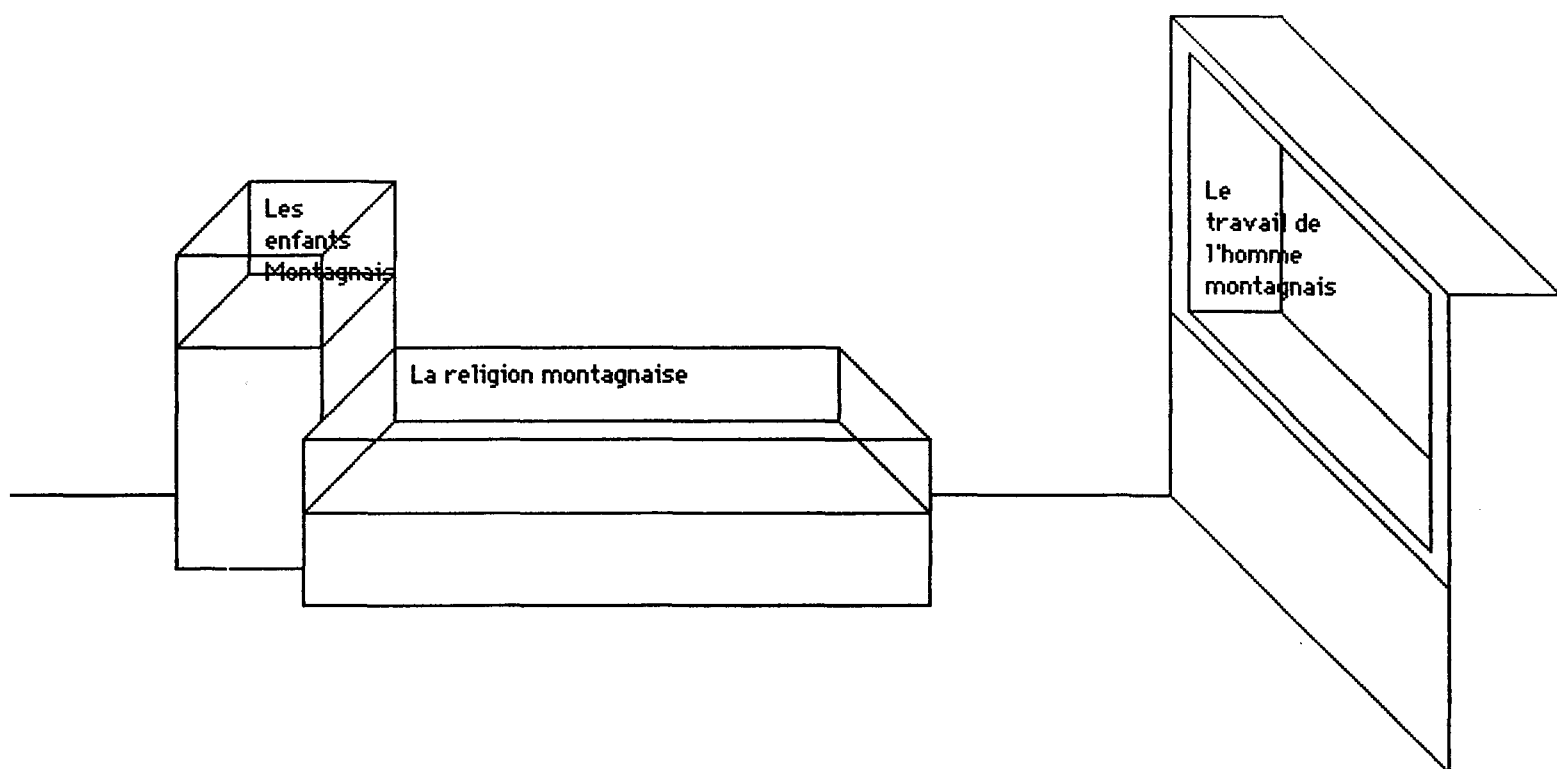
Le deuxième thème de l'exposition porte sur l'homme et la femme montagnais (Croquis 5 et 6). Sept présentoirs, soit trois muraux et quatre sur table, en plus de nombreuses illustrations, touchent différents aspects du partage des fonctions attribuées à chacun des sexes ainsi que le rôle dans la réalisation des tâches à accomplir afin de répondre aux besoins de la famille et de la communauté.

Le premier présentoir de cette thématique est titré *Travail de l'homme*. Remplie d'outils, de photographies, de gravures et de maquettes, cette vitrine touche différents travaux qu'effectuaient les hommes à des périodes différentes. Les outils en pierre polie, tels une hache et trois gouges, montrent les instruments utilisés pour le travail du bois au cours de la période préhistorique. Dix couteaux de pierre donnent une idée assez précise des différents aspects de la taille de la pierre. La fabrication et le transport du canot d'écorce, illustrés par des photographies en noir et blanc tirées d'un livre et accrochées sur le mur du présentoir, ainsi qu'une gravure de chasse au collet, la transformation du sapin, le fumage de la viande et du tannage de la peau, rendent compte de la diversité des activités pratiquées par l'homme.



Croquis 5

Le travail chez la femme. Observation de l'auteur



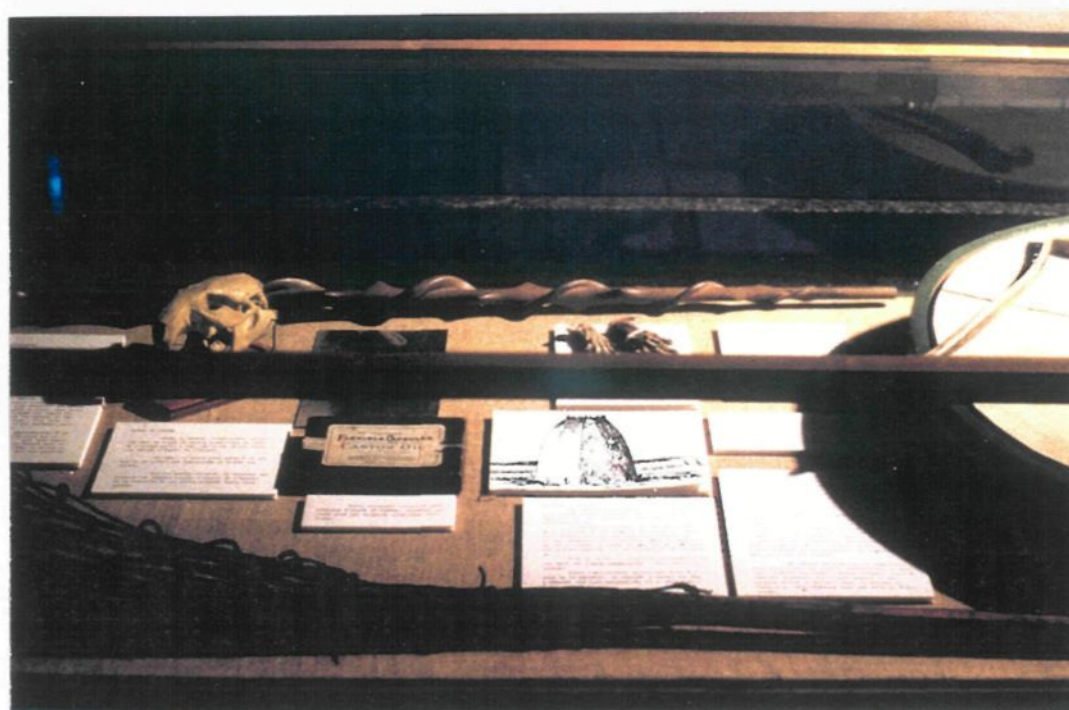
Croquis 6

Le travail de l'homme, la spiritualité, les enfants. Observation de l'auteur

Trois maquettes de fumage de la viande et du tannage de la peau permettent de mieux comprendre le fonctionnement de ces activités. Le réalisme des maquettes est accentué par l'utilisation des mêmes matériaux que ceux utilisés pour les objets grandeur réelle. La mousse remplace le sol, des brindilles de bois servent de perche, de petits morceaux de cuir relient les branches entre elles. De petits morceaux de peau sont tendus sur un support et attachés avec de la corde, exactement comme s'il s'agissait d'une vraie peau d'ours ou de castor. Pour terminer, deux couteaux croches à lame de métal sont mis en évidence dans le centre du présentoir afin de montrer leur importance pour l'homme amérindien. Dès son plus jeune âge, l'Amérindien possédait son couteau croche qu'il transformait avec le temps. Utilisé en toutes occasions, ce couteau est essentiel dans la vie quotidienne. Plusieurs objets sont accompagnés de courts textes afin de souligner plus particulièrement les priorités de l'outil.

L'aspect religieux est le titre du premier présentoir sur table rectangulaire (Photographie 13 et 14). Par les objets exposés, le musée a voulu toucher la spiritualité chez l'homme et la femme montagnaise. Un tambour fait de peau sur un cadre circulaire en bois, une canne de bois sculptée, des pattes de loutre, un crâne et de l'œil de castor sont associés aux rites amérindiens. Cependant aucun détail ni explication n'est présenté afin de faire le lien entre les objets et la pratique des activités spirituelles par les Montagnais. Une gravure en noir et blanc d'une tente à suer et d'autres textes ajoutent quelques informations, sans toutefois lever davantage le voile sur la spiritualité. Un «bâton» (raquette) de crosse fait de bois et de babiche est montré dans ce présentoir, ce qui laisse à penser que ce jeu avait une signification mystique.

Le travail de la femme occupe tout le côté gauche de cette section. Quatre présentoirs et le mur sont utilisés afin d'illustrer différentes activités de la femme



Photographie 13 et 14.

Présentoir sur les objets de culte montagnais

montagnaise. Un premier présentoir met l'accent sur la cueillette et le travail de l'écorce, en exposant six paniers. De forme et de dimension différentes, ces paniers richement décorés et un sac soulignent trois activités pratiquées par les femmes. Ces paniers font découvrir la fabrication de l'objet, la cueillette de l'écorce, le montage du panier, les coutures sur les côtés et le mode de décoration typique. Les paniers sont faits d'écorce préalablement travaillée afin de l'assouplir. Les coutures sur les côtés sont faites de racines ou de babiche. Les dessins qui les ornent sont faits en pressant sur l'écorce avec des objets pointus ou les dents. Les motifs sont géométriques ou floraux. Les paniers sont enduits de résine d'arbre afin qu'ils soient étanches, solides lustrés. Un autre aspect du travail de la femme est évoqué par ces paniers, soit celui de la cueillette de fruits sauvages, de plantes médicinales et de différentes racines servant à de nombreuses fonctions. Une grosse pierre plate sert de meule pour moudre des graines et une cuillère de bois dénote le rôle de la femme dans la préparation des repas.

Afin d'élaborer ce thème, des photographies et croquis accrochés au mur et datant des années 1960 montrent des femmes montagnaises âgées cuisinant dans des chaudrons sur un feu de bois et travaillant les peaux. Ces photographies rendent compte de deux rôles importants chez la femme: la préparation de la nourriture et le traitement des peaux. Ce second thème est développé dans le présentoir suivant. Différents objets expliquent la complexité des différentes étapes dans le traitement des peaux. Six grattoirs en pierre et quatre en os témoignent des matériaux utilisés dans la fabrication de l'outil (Photographie 15).

Cependant, rien n'indique si les deux différents grattoirs sont utilisés pour le nettoyage des peaux à des étapes différents. Un ulu de forme traditionnelle, soit en demi lune, est l'outil le plus important chez la femme. Le ulu est offert à la jeune fille par sa mère et elle apprend à s'en servir toute jeune. Dans le travail des peaux, le ulu sert à différents




Photographie no 15.

Des outils préhistoriques utilisés pour le traitement des peaux



Photographie no 16.

Fabrication des vêtements

usages, soit comme grattoir, épileur, pour dépecer l'animal, couper sa peau, etc. Deux épileurs en os sont exposés. Cet outils servent à détacher les poils des peaux.

K

Les objets sont simplement déposés sur la table du présentoir, sauf le ulu qui est placé sur un socle afin de souligner l'importance de cet outil chez la femme.

Les peaux traitées servent à fabriquer vêtements, sacs, couverture, etc... La confection des vêtements est illustrée dans le présentoir mural suivant (Photographie 15). Remplie d'objets de toutes sortes, cette vitrine exhibe outils et matériaux utilisés à des époques différentes. Un percoir en pierre, dix aiguilles et un poinçon en os témoignent de la période préhistorique. Ces outils servaient à percer le cuir et à passer des lacets de babiche afin d'assembler les morceaux et en faire des vêtements ou autres. Deux bonnets en laine richement décorés de broderies florales typiques aux Montagnais et deux photographies couleurs illustrent le port du bonnet à une époque plus récente (Photographie 16). Outre les outils et les bonnets, un porte-bébé (*nattane*), fabriqué en bois et recouvert d'une couverture en tissus écossais rouge, vert et jaune lacée avec de la babiche, ainsi que trois photographies sur l'utilisation du porte-bébé, démontrent comment la femme portait son bébé tout en travaillant. Quelques points de couture faits de babiche sur de l'écorce montrent l'habilité et la beauté du travail fait à partir d'outil et de matériaux aussi simples. Une paire de mocassin complète la diversité des objets réalisés faits par les femmes. Sur le côté droit du présentoir, on peut voir deux morceaux de peau traités différemment.

Le présentoir mural suivant complète sur le sujet de la décoration des vêtements et des objets (Photographie 17). Cette vitrine haute en formes et en couleurs étale la broderie et les motifs floraux en perles de verre, caractéristiques de la culture montagnaise. Tous les objets présents sont décorés. L'observateur peut voir des objets contemporains faits de façon traditionnelle. Une paire de mitaines en cuir d'orignal ornées de fleurs en perles de verre de



Photographie no 17.

Décoration des vêtements

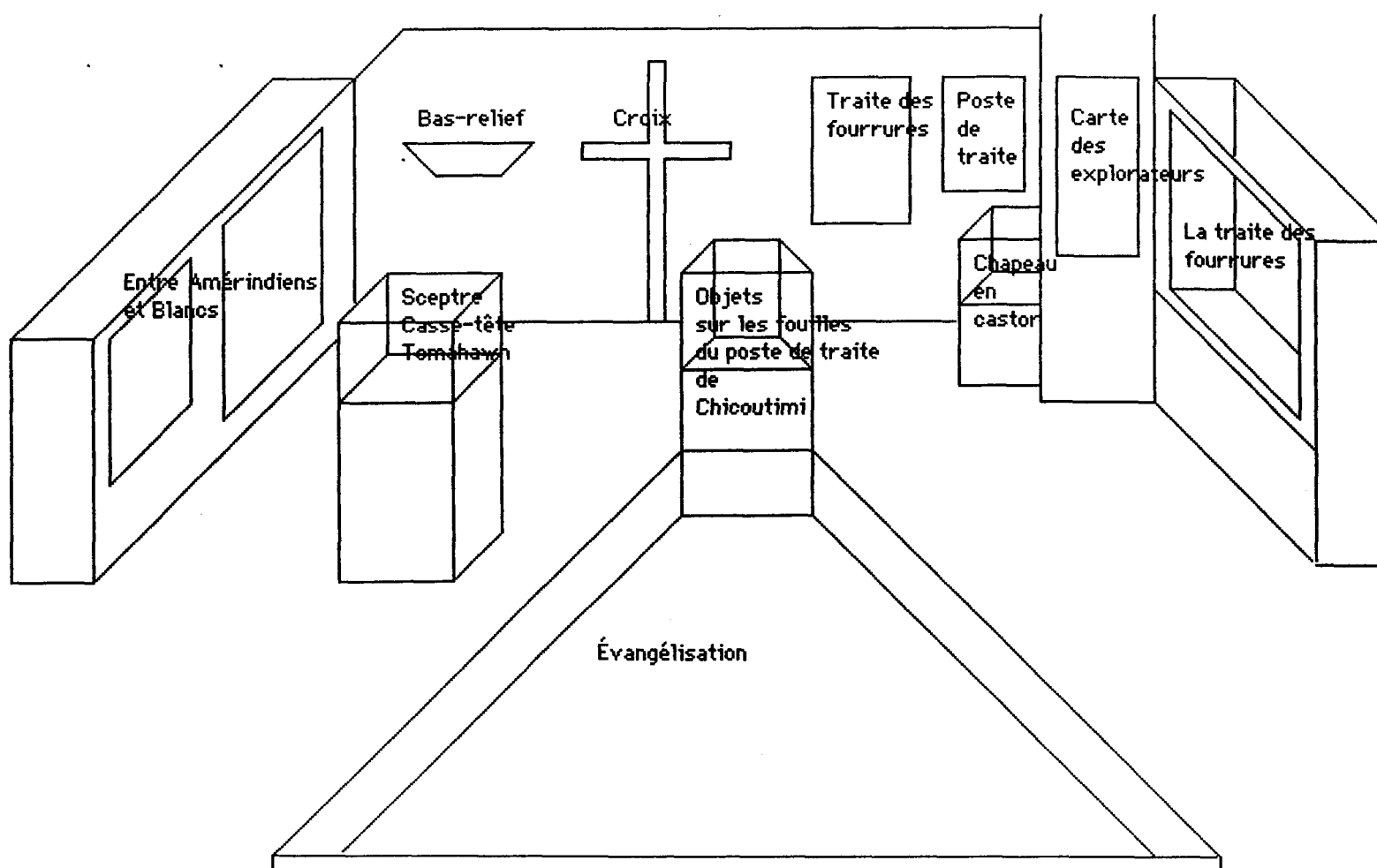
multiples couleurs partage le mur du fond du présentoir avec un croquis à trois motifs floraux jaune sur fond gris et un bonnet typique en laine rouge et noir brodé à la base de fil blanc.

Sur le mur de côté, six croquis artistiques réalisés sur de l'écorce de bouleau illustrent différentes décorations florales. Sur la table sont déposés cinq bourses et un porte monnaie, un sac en bandoulière, un porte cigarette, un étui à lunettes et une pochette de montre. Ces objets sont tous en cuir et brodés de perles de verre. Une paire de mocassin est déposée sur un socle. Deux coffrets placés dans le coin gauche complètent cette collection. Appelés «vide poche», ces coffrets carrés sont faits l'un en peau de castor et l'autre en tissage utilisant des aiguilles de porc épic.

Ce thème se termine par la présentation d'objets d'enfant. Garni de petits mocassins, pantoufles et mitaines de bébé, ce présentoir sur table lève le voile sur les enfants montagnais. Les trois gravures à l'eau forte de jeux pratiqués par de jeunes montagnais, ainsi que deux hochets et un *iboquet* (sic : bilboquet), renseignent quelque peu sur les pratiques familiales envers les jeunes enfants .

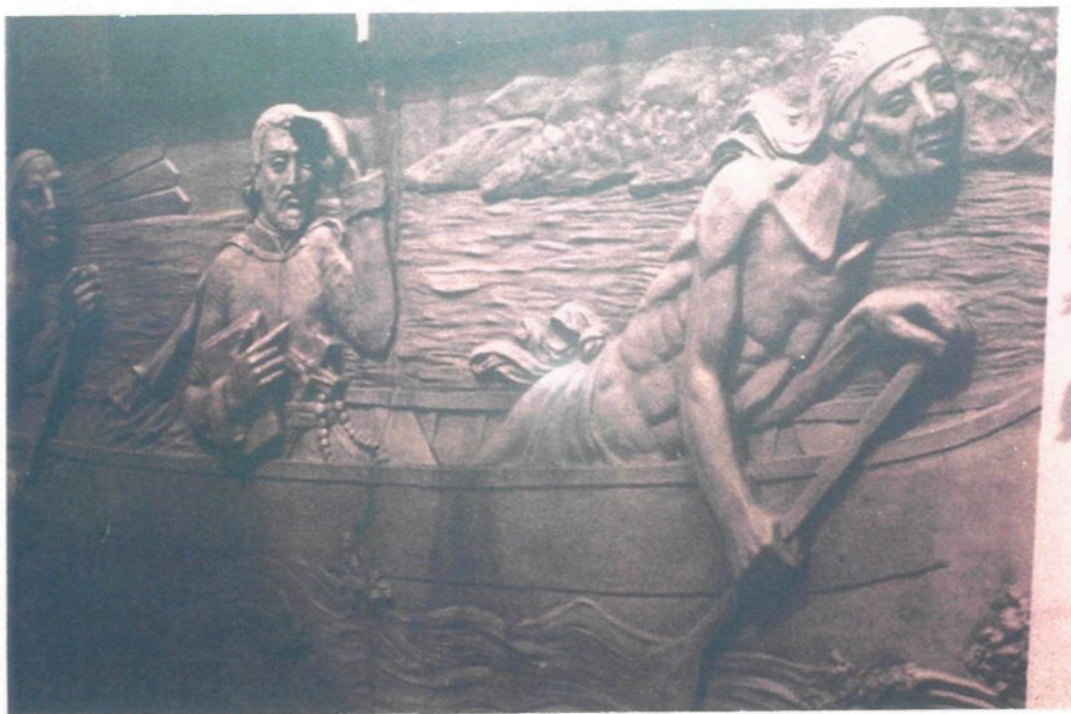
Nous poursuivons la visite de l'exposition en entrant dans le troisième volet, intitulé *Entre Amérindiens et Blancs* (Croquis 7). Cette partie est consacrée aux premiers contacts, la traite des fourrures, l'évangélisation et l'installation de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans les territoires. Le développement de la région par suite de l'arrivée des premiers missionnaires, l'installation des premiers comptoirs de troc et l'assimilation des Montagnais à une autre culture sont illustrés par la présentation d'objets retrouvés sur les sites.

Un long texte décrivant le territoire montagnais et différents aspects de la route de troc au XVI^e siècle et l'origine des matières premières donne le coup d'envoi à cette partie. L'attention du visiteur est attirée par la présentation des objets et gravures accrochés sur le



Croquis 7

Entre Amérindiens et Blancs. Observation de l'auteur



Photographie no 18.

Bas relief en bois

mur droit. Un bas relief sculpté dans un bois d'érable illustre l'assiduité des missionnaires à rejoindre les Amérindiens aux confins de leur territoire et le moyen de transport pour y parvenir (Photographie 18). Un jésuite et deux Amérindiens sont assis dans un canot d'écorce, navigant vers quelques contrées. La disposition de ce bas-relief semble un peu énigmatique (Croquis 7). Simplement accrochée au mur, cette vision d'un canot navigant sur quelques flots invisibles rappelle davantage la légende de la chasse-galerie que l'évangélisation du peuple amérindien.

Une énorme croix en fer forgé noir, haute de deux mètres, fabriquée en 1726, vient ajouter un élément surnaturel à cette présentation.

Suit l'exposition d'une peau de castor tendue sur un support en bois et une gravure d'un trappeur troquant des peaux avec un Amérindien, rappel de la réalité de la traite des fourrures (Photographie 19). Différentes gravures anciennes du fort de Métabetchouan et du poste de traite du lac Nikabau montrent l'importance de cette activité commerciale par l'installation de comptoirs de troc un peu partout sur le territoire amérindien (Photographie 20).

Une carte historique de Tadoussac et des postes du Roi, ainsi que des photos, des cartes et des plans de la situation de la Compagnie de la Baie d'Hudson au XVIII^e siècle, appuient ce fait. Un chapeau haut-de-forme en castor est exposé afin de montrer la transformation des peaux une fois rendues en Europe.

Le présentoir mural rend compte des postes de traite (Photographie 21). Ces objets exposés servaient soit à la tenue des livres, soit comme produits d'échange ou des acquisitions pour la revente. Cinq pipes en argile, un batte-feu, (sic: briquet), un étui à lunettes en écorce de bouleau, des pierres à fusil en silex, une lame d'épée de traite sans



Photographie no 19.
Traite des fourrures



Photographie no 20.

Poste de traite de Chicoutimi



Photographie no 21.

Présentoir de la traite des fourrures

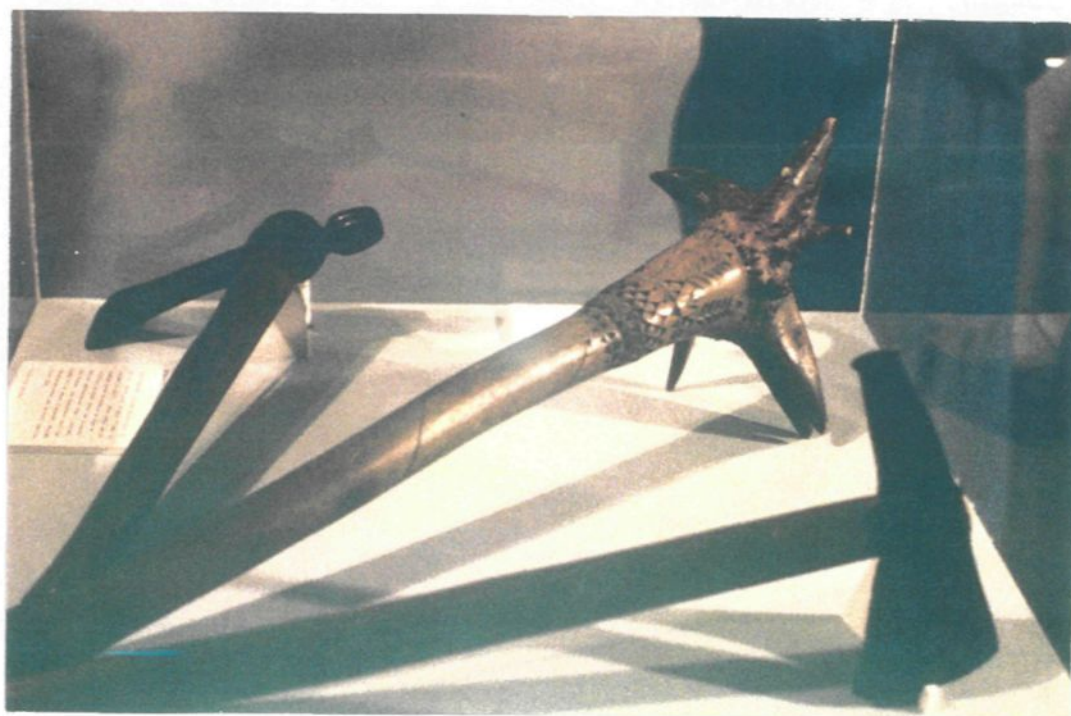
garde ni poignée, cartes et prix de l'époque, estampes et sceaux de plomb, monnaie, peau de castor, un mousquet, une poire à poudre et canne, des barrettes à cheveux, cinq croix en argenterie, broches et mèches de cheveux, haches en fer sont présentés avec de nombreux textes explicatifs et croquis sur le mode d'utilisation. Cet amalgame d'objets populaires donne un aperçu de ce que l'on pouvait trouver dans ces comptoirs.

Le présentoir sur table contient trois objets très particuliers: un casse-tête en bois à tête d'oiseaux, une pipe tomahawk et un tomahawk en fer sur manche de bois. Aucun titre n'est donné à cette vitrine. Deux petits textes expliquent l'utilisation de ces outils (Photographie 22).

La vitrine sur table suivante exhibe les artefacts trouvés lors des fouilles archéologiques du poste de traite de Chicoutimi (Photographie 23). Une photo montre le site. Nous pouvons apercevoir des ustensiles, des bijoux, des boutons, une bague de Jésuite. Quatre textes appuient le travail de la fouille du site.

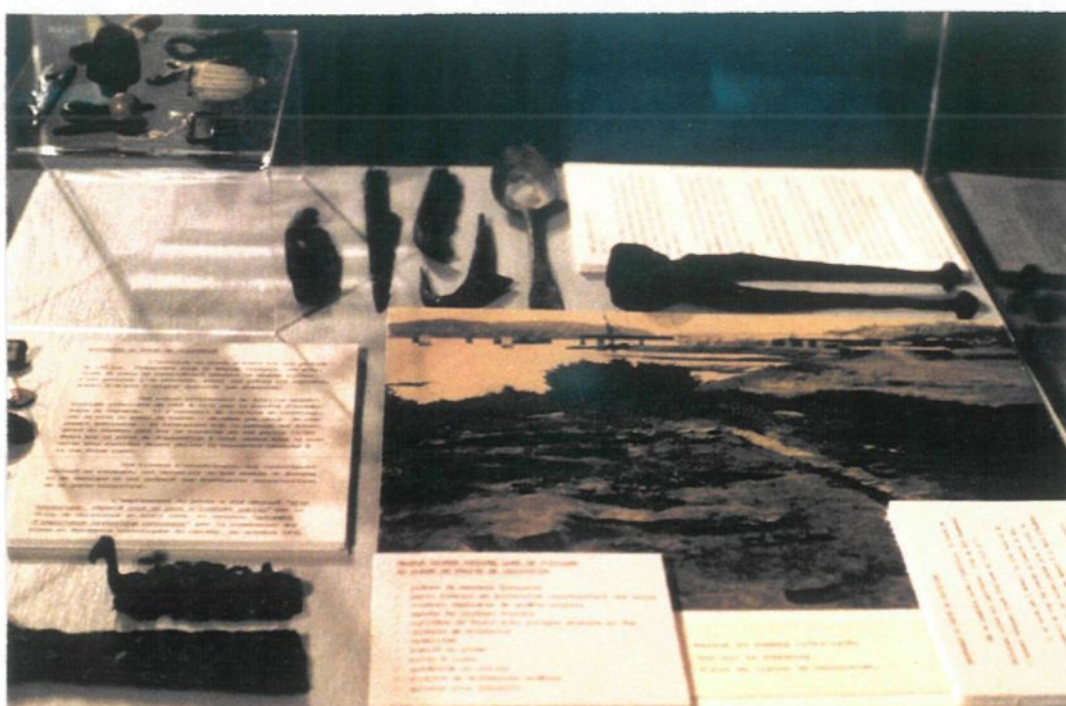
Le dernier présentoir sur le thème de l'exposition traite de l'évangélisation. Ce présentoir est le plus long. Il est rempli de gravures de chapelle, de livres de prières, de chants religieux et de cartes postales de la première chapelle de Pointe-Bleue. Ces objets simplement déposés sur la table soulignent l'impact du christianisme sur les croyances traditionnelles des Amérindiens. La ténacité et la persévérance à long terme que déployèrent les missionnaires pour convertir les autochtones imposent un changement radical dans la pratique du mode de vie des nouveaux convertis.

Accroché au poteau de soutien, une plaque de fer forgé noire est le dernier élément exposé de cette présentation. Cette plaque commémorative fut placée en 1937, près de



Photographie no 22.

Sceptre, casse-tête et tomahawk




Photographie no 23.

Des artefacts du site archéologique du poste de traite de Chicoutimi

l'emplacement du poste de traite de Chicoutimi. Suite à la construction du boulevard Saguenay, le site archéologique du poste de traite fut détruit.

Ceci met fin à notre description de l'exposition *Une culture à découvrir: Les montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, présentée entre 1988 et 1996 au musée de Saguenay-Lac-Saint-Jean. Basée sur la culture matérielle, cette exposition se veut une introduction à la culture amérindienne régionale. Lors de la rédaction de ce mémoire, l'exposition n'existe plus. Le déménagement du musée sur le site de la Vieille Pulperie remet en question tout le concept sur les expositions à venir dans cet établissement. Il n'est pas certain que le musée va offrir à ses futurs visiteurs une exposition sur la culture amérindienne. De toute évidence, si un nouveau projet de mise en valeur de la culture amérindienne refait surface au musée, le concept sera différent de celui de cette recherche.



CHAPITRE 3

IDENTIFICATION DES INTERVENANTS MÉTHODE D'ENTREVUE ANALYSE ET THÈMES

Pour saisir la perception de la culture amérindienne par la mise en valeur de l'objet, une enquête sur le terrain fut réalisée. Le musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean offrait un cadre accessible pour recueillir des données qualitatives sur la perception culturelle. Devant les pièces exposées, les intervenants ont laissé libre cours à leurs impressions sans répondre à une ligne de conduite. Le choix des intervenants touche un certain ensemble de la population.

Ainsi, des dix intervenants choisis, quatre sont d'origine Amérindiens, deux d'origine européenne et les quatre derniers sont d'origine régionale. Occupant divers postes au sein de la communauté, ces personnes ont été choisies car elles représentaient sommairement l'ensemble des individus susceptibles de visiter ce type de musée. Par souci de respect de l'anonymat requis par certains intervenants, un nom fictif qualifiant la personne sera donné à chacun d'entre eux afin de mieux suivre l'analyse et les idées recueillies lors des entrevues. Le Verbatim de ces entrevues forme l'annexe .

3.1 Identification des intervenants

3.1.1 Premier intervenant: ILNU de coeur

Ce premier intervenant se définit comme étant Cri de sang, Montagnais de loi, et ILNU de coeur. Il est le cadet de la famille et vingt ans le sépare de son frère aîné. Il nous dit que l'enseignement qu'il a reçu lui fut donné en partie par son père et son frère aîné. Sa formation personnelle et professionnelle se situerait à deux niveaux. La première serait l'enseignement oral qui est l'élément à la base de l'apprentissage de la vie. Tout serait relié. Il

y aurait entre l'être, la pensée et la vision des choses une pénétration profonde qui fait de la culture montagnaise une culture vivante.

Sa formation professionnelle est un mélange de culture amérindienne et de formation acquise lors des études faites dans diverses écoles non-autochtones. Ancien directeur de musée et consultant en matière autochtone, il travaille en collaboration avec Aventure Mikuan II. Il enseigne les valeurs traditionnelles dans l'apprentissage des activités ancestrales. S'impliquant beaucoup dans le milieu de sa communauté, il dit vivre en parfaite harmonie entre les deux mondes.

3.1.2 Deuxième intervenant: Montagnaise non- pratiquante

Montagnaise non pratiquante est l'expression donnée par cette Amérindienne. Étudiante à l'Université du Québec à Chicoutimi lors de l'entrevue, elle n'a jamais vécu en communauté. Les connaissances qu'elle possède de la culture montagnaise sont peu empreintes de sa culture d'origine. Elles viennent surtout de lectures et d'histoires racontées ça et là. L'intérêt qu'elle porte pour sa culture reste au niveau intellectuel.

Tout ceci a servi à une époque et un contexte bien particulier, tout comme on vivait dans les châteaux au moyen âge, mais ceci ne détermine pas une culture. Tout le contexte d'utilisation de ces objets est absent et c'est vraiment cela qui détermine une culture. L'objet est un simple outil qui répond à un besoin. Pour expliquer toute l'importance de la chasse chez le Montagnais, ce n'est pas en voyant des pointes de flèches ou des fusils que l'on peut comprendre (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.124).

La position défendue par l'Amérindienne non-pratiquante est celle qui se reconnaît comme Montagnaise mais ne pratique pas les rites traditionnelles et ne met pas en application les idées touchant le mode de vie spirituel. Selon elle, l'objet ne représente qu'une infime

partie de la culture. Par contre, l'action posée dans un mouvement proposé par le geste et l'objet révèle davantage une culture.

3.1.3 Troisième intervenant: Jeune Montagnaise

Jeune Montagnaise à la recherche d'emploi lors de l'entrevue, elle possède un diplôme d'études secondaires. Vivant présentement en «ville», elle a vécu aussi dans sa communauté.

Sa perception est celle d'une Montagnaise d'origine avec certains enseignements sur sa culture et vivant pour le moment en ville afin de faire autre chose et de se trouver un emploi.

Ayant visité quelques expositions sur la culture amérindienne, elle livre ses perceptions en comparaison avec ses connaissances et ce qu'elle s'attend à voir. Selon elle ces objets soutiennent la disparition de la culture amérindienne et la non-accessibilité de leurs sens pour ceux qui ne sont pas autochtones.

L'exposition nous démontre qu'un autre peuple existe ou existait autour de nous mais n'allez pas en profondeur pour comprendre le pourquoi de leur mode de vie.On voit une culture qui est présente, mais qui n'est pas accessible pour ceux qui sont non-indiens. La culture indienne est comme ces objets du musée. On ne peut que la regarder à travers une vitrine et les éléments pour comprendre le pourquoi sont absents. Et tout comme dans un musée, si je voulais prendre les objets pour essayer d'en comprendre plus, on viendrait tout de suite me dire que je n'ai pas le droit, que c'est interdit et on ne dirait d'accepter les règles un point c'est tout. C'est la même chose pour la culture indienne (Jeune montagnaise, 1995, p.129).

Le commentaire retenu souligne la position de cette Jeune Montagnaise. L'existence même du peuple autochtone et l'accessibilité à comprendre leur culture sont une préoccupation majeure dans la connaissance de l'autre. Selon elle, la culture amérindienne est comparable aux objets exposés. Regarder mais ne toucher pas. Les expositions sur la culture amérindienne montrent un mode vie différent sans aller en profondeur.

3.1.4 Quatrième intervenant: Professeure en design

Professeur d'université en design et métisse, elle travaille dans un milieu de l'enseignement où l'apprentissage artistique est question de perception. La valeur qu'elle porte à son travail et l'intérêt marqué pour la culture autochtone se retrouvent dans ses travaux personnels, ses projets scientifiques et artistiques.

La culture amérindienne représente pour moi une des mes origines, puisque je suis métis. Elle représente tout le patrimoine de ma mère, et de la famille de celle-ci. Elle marque aussi mon enfance par un lieu physique, la réserve sur laquelle j'ai grandi. Elle est présente en moi par différents aspects, tel un certain regard sur le monde, une certaine relation avec la nature sauvage. Mais elle m'est aussi lointaine et étrange, être métis est déjà être autre, quoi qu'on en dise (Professeur en design, 1995, p.131).

La citation retenue veut souligner l'appartenance à deux cultures, soit celle Amérindienne et celle non Amérindienne du professeur en design. Elle a répondu à un questionnaire sur la perception de la culture amérindienne (voir annexe). Ses connaissances en matière de mise en valeur des objets pour une exposition donne une approche professionnelle de la question, tout en incluant une perception personnelle.

3.1.5 Cinquième intervenant: Français

Originaire de France, il est venu passer un an en région pour accomplir la partie académique de la maîtrise en Études régionales à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il donne une version de la culture amérindienne telle que perçue par nos «cousins» européens. Il représente une partie des visiteurs (60%) d'origine française qui envahissent les musées et qui sont avides de rencontrer un Amérindien authentique. Selon lui, le caractère exotique attribué à la culture autochtone incite la curiosité des Européens à venir voir toute la transformation d'une société découlant de l'ingérence des anciens arrivants.

Sa vision n'en reste pas moins intéressante, en raison de sa première visite d'une exposition sur la culture amérindienne dans un musée. Les informations recueillies lors de la visite furent très spontanées. Sa perception reste en comparaison constante avec le mode de vie européen.

On s'aperçoit que c'est une culture qui était bien organisée. Les Européens avaient une façon de s'organiser qui était bonne mais on s'aperçoit que chaque culture trouvait les moyens nécessaires pour se développer, pour vivre et chacun s'accommodait de leur façon. C'est quand on commence à faire des comparaisons que là, il peut y avoir des jugements de valeur. C'est faussé car ce n'est pas sur les mêmes bases. Eux, ils vivaient et étaient très heureux dans leur vie.... C'est là que la différence de culture se montre. On n'arrive pas à accepter que quelqu'un vit très bien en vivant autrement que de la manière que l'on vit. (Français, 1995, p.139).

L'apport dans la transformation de la culture amérindienne par les Européens situe bien les jugements de valeur du Français. Une réflexion comparative entre le mode de vie amérindien et celui européens se perçoit tout au long de l'entrevue.

3.1.6 Sixième intervenant: Espagnole

Espagnole d'origine, elle possède un baccalauréat en travail social et est étudiante en maîtrise en Études régionales. Sa vision est celle d'une Européenne vivant ici depuis quelques années et s'adaptant à une autre culture. Ayant plusieurs points en commun avec les autochtones (car elle vit entre deux cultures), elle laisse passer un message de responsabilité envers la disparition des peuples autochtones depuis les premiers contacts en 1492. Elle situe ce geste surtout en Amérique du Sud, où la plupart des conquérants furent Espagnols. Par sa formation professionnelle, elle touche davantage l'individu actuel dans un contexte présent. L'exposition lui laisse percevoir une culture qui n'a pas évolué et qui doit rester dans cet état de léthargie. Selon sa vision, il manque un parallèle entre les sociétés d'hier et celles d'aujourd'hui, afin de donner aux visiteurs un cheminement évolutif des cultures amérindiennes.

Je crois qu'il faut faire ce genre d'exposition pour connaître le passé des Autochtones, mais aussi il faut donner ou véhiculer une image positive de la vie des peuples qui vivent aujourd'hui. Tous les préjugés sont maintenus par ce type d'exposition et donnent une image qui n'est pas celle d'aujourd'hui. On ne doit pas montrer quelque chose pour montrer quelque chose. Il faut donner un sens vrai à ce qui est et, pour moi, ceci donne une image fausse (Espagnole, 1995, p.143).

Suite à sa visite, l'Espagnole souligne le contexte négatif maintenu dans ce type d'exposition. La démonstration de la culture autochtone doit se faire mais sur toute réserve. Démontrer la culture amérindienne par des objets archéologiques semble pour elle une forme d'emprisonnement dans le passé qui fausse la réalité d'aujourd'hui.

3.1.7 Septième intervenant: Historien

Ayant visité à plusieurs reprises l'exposition, cet intervenant donne une perception

réfléchi de la représentation de la culture amérindienne. Bachelier en histoire, ses connaissances en matière de culture autochtone sont celles acquises à partir de lectures spécialisées.

Ses commentaires furent recueillis seulement après les visites et par un texte écrit. Il touche plus particulièrement l'exposition elle-même que la culture montagnaise en général. Sa vision est basée sur les pièces exposées et ce qu'elles représentent. Sa perception en matière culturelle est moins élaborée.

Lorsque je visite une exposition comme celle-ci, mon bagage culturel me fait porter un regard historique et archéologique sur les pièces exposées. Comme par exemple, lorsque j'ai contemplé les panneaux expliquant le contexte géographique et ethnologique, mon intérêt s'est porté sur les pointes de flèche représentant l'évolution technologique des populations amérindiennes; par la taille de la pierre. C'est la même chose pour la poterie. Bien que bon nombre d'Amérindiens se disent très près de leurs origines combien d'entre eux taillent encore la pierre et font de la poterie. Peuvent-ils se reconnaître dans une telle exposition? Difficile à dire (Historien, 1995, p.146).

Cette citation souligne la difficulté de reconnaître une origine culturelle à partir d'objets archéologiques. Selon l'Historien, la reconnaissance culturelle va au delà de la culture matérielle. Il est difficile de reconnaître sa culture même pour les autochtones en visitant une exposition basée uniquement sur la culture matérielle.

3.1.8 Huitième intervenant: Technicien du musée

Travaillant comme technicien au musée lors de l'entrevue, il aida à monter l'exposition. Sa vision est une critique de l'exposition vis-à-vis le message imposé par ce genre d'exercice de mise en valeur. Il la dépeint comme étant dépassée et désuète si la mise en

valeur des objets se veut représentative de la vision que l'on veut donner de la culture actuelle. Selon ce technicien, le musée a répondu à la demande des visiteurs étrangers en présentant une exposition sur la culture amérindienne. C'est un geste de marketing, non soucieux de faire connaître la culture autochtone. L'exposition véhiculerait une fausse perception et laisserait aux visiteurs l'impression que la culture amérindienne est morte et que les quelques Amérindiens actuels, vivent dans une pauvreté matérielle et culturelle. La démonstration culturelle devrait être, selon notre intervenant, laissée aux Amérindiens car une culture transmise oralement se comprend oralement.

Le rôle ou la mission du musée est d'être un pôle central afin d'amener les visiteurs à aller voir les autres musées de la région. Nous devrions avoir une exposition sur la culture amérindienne qui se voudrait une introduction à l'histoire de notre région, une étape dans l'histoire qui inviterait tous ceux qui veulent en savoir plus sur les Montagnais à se rendre au musée de Pointe-Bleue afin de rencontrer les vraies personnes qui peuvent parler davantage des aspects culturels de leur culture. Qui est le mieux placé pour parler de la culture montagnaise qu'un Montagnais. C'est transmis de façon orale et c'est seulement qu'en parlant avec ces individus qu'on peut en apprendre un peu sur leur culture (Technicien du musée, 1995, p.151).

Le Technicien du musée prend position sur les droits de mise en valeur de la culture amérindienne. Selon lui, il reviendrait aux Amérindiens de transmettre leur culture. Le fait qu'une culture se transmet oralement entre les individus de la communauté devrait être mise en valeur oralement et ce par ceux qui la vivent.

3.1.9 Neuvième intervenant: Archéologue

Archéologue professionnel, son intervention dans cette recherche reste au niveau professionnel. Travaillant dans le domaine de l'archéologie amérindienne régionale, sa perception de la culture amérindienne par la mise en valeur des pièces archéologiques est

selon lui, une source d'information de premier ordre pour connaître le mode de vie de ces peuples.

L'exposition du musée laisserait peu d'information sur la culture montagnaise. Elle montrerait certains objets perdus dans un dédale d'informations plus ou moins exactes touchant divers sujets qui sont rattachés plus ou moins aux Montagnais. Ayant des connaissances approfondies sur les cultures autochtones par des lectures spécialisées et des expériences de travail reliées à sa formation, il croit que la mise en valeur d'une culture doit passer par l'objet mais aussi par une information approfondie et accessible. Le musée serait important mais pourrait devenir un objet de désinformation.

L'utilisation des musées est du sensationnalisme pour attirer le monde. On s'en va de plus en plus vers ça et ça va être de plus en plus vrai et de plus en plus dangereux. On s'en va vers une homogénéisation mondiale de la culture. Tout le monde va vivre de la façon américaine. Pour que les musées soient intéressants, ils faut qu'ils mettent l'emphasis sur ce qui est exotique, sur ce qui est différent. A ce moment-là, ils vont insister lorsqu'ils vont parler des Amérindiens sur l'aspect traditionnel, très très ancien (Archéologue, 1996, p.14).

La citation retenue veut accentuer l'idée de l'Archéologue concernant une nouvelle approche de la perception culturelle. L'indifférence culturelle via l'homogénéisation de la culture semble pour lui être une raison du pourquoi des musées se tournent vers une mise en valeur de la culture amérindienne.

3.1.10 Dixième intervenant: Technicienne en laboratoire d'archéologie

Technicienne en laboratoire en archéologie, la dernière intervenante a laissé cours à ses réflexions lors de l'entrevue faite avec l'archéologue. Sa formation professionnelle lui a permis de travailler en étroite collaboration avec des Montagnais lors d'un stage

d'archéologie. N'ayant pas visité l'exposition, sa démarche est purement archéologique et personnelle. Sa vision se fait à partir de la perception de l'objet archéologique et de l'interprétation que l'on peut en tirer.

Cette dernière entrevue se veut un approche indirect sur la perception d'une culture. Sans avoir vue l'exposition, nous pouvons avoir une courte idée de la perception perçue par une personne travaillant en milieu autochtone et touchant régulièrement à des pièces archéologiques amérindiennes.

Le présentoir de pointes de flèche, je le vois plutôt comme la différence dans l'évolution dans le temps, partant de l'Archaïque jusqu'à aujourd'hui, plutôt jusqu'au temps où l'on fabriquait ces pointes. C'est sûr que ça colle à la culture amérindienne. Pour moi, c'est plus démontrer l'évolution des techniques (Technicienne en laboratoire d'archéologie, 1996, p.1).

3.2 Méthode d'entrevue

La prise des données qui a permis d'illustrer la perception de la culture amérindienne fut réalisée de manière à ce que l'intervenant laisse cours à sa vision culturelle avec le minimum de barrières qui guident sa réflexion. Il est important d'avoir des commentaires non dirigés afin d'obtenir les impressions les plus personnelles.

Pour cinq des intervenants, dont trois Amérindiens et les deux Européens, la collecte des données fut faite lors d'une première visite de l'exposition. Sans questionnaire préétabli, les intervenants regardaient l'exposition, et tout en regardant les pièces, les graphiques et en lisant les quelques textes d'information, ils livrèrent leurs commentaires. La critique de l'exposition, ainsi que la vision actuelle de la culture autochtone, s'entrecroisent avec la perception de l'objet. Les entrevues furent non dirigées, de sorte que chacun pouvait

s'exprimer à sa guise.

Pour deux des intervenants, soit le technicien du musée et le bachelier en histoire, la cueillette des données fut faite différemment. Vivant constamment dans l'aire de l'exposition et côtoyant chaque jour les pièces, le technicien fut direct dans son intervention. Connaissant par coeur l'exposition, il fut en mesure de critiquer l'approche, la mise en valeur et le message perçu. Il n'y a pas eu d'entrevue directe. Ses commentaires furent recueillis dans l'aire de l'exposition sans toutefois mettre l'accent sur les objets en particulier. Sa réflexion est d'ordre générale. En ce qui a trait à l'Historien, sa réflexion par écrit donne une approche culturelle après coup. Ayant participé à la prise des données et des photographies qui ont permis d'écrire le chapitre 2, sa connaissance détaillée de l'exposition combinée avec sa formation universitaire donne une perception moins spontanée, mais plus réfléchie. La cueillette de ses données est une critique face au musée et la mise en valeur des pièces en rapport avec ses connaissances culturelles.

Les entrevues des trois autres intervenants n'ont pas été accomplies au cours d'une visite de l'exposition mais l'Archéologue et le Professeur en design la connaissaient toutefois par des visites antérieurement. Pour l'Archéologue et la Technicienne en laboratoire, la cueillette des données fut faite au laboratoire d'archéologie de UQAC à partir d'un questionnaire non dirigé sur la mise en valeur de la culture amérindienne et à partir des pièces archéologiques que l'on retrouve dans les expositions en générale et celle du musée intéressé.

En ce qui concerne la dernière intervenante, la Professeure universitaire en design, elle reçut un questionnaire sur la perception de la culture amérindienne et y répondit par écrit. Son rapport avec l'exposition du musée de Chicoutimi est faible dans le sens que sa dernière visite de l'exposition date de ces tous débuts. Cependant, son travail touche à la mise en valeur de la culture amérindienne dans les musées.

3.3 Méthode d'analyse et thèmes

Le regard porté sur la culture montagnaise ne peut se faire sans porter de jugements. Les enseignements mis en oeuvre dans sa propre société amènent tout un chacun à souvent juger comme «étranger» voire «anormaux» les autres types de comportements. *Nous nous rendons bien compte que notre société a modelé l'ensemble de nos perceptions quand, plongés dans une civilisation différente, nous ne parvenons pas à retrouver nos points de repères habituels* (Colleyn, 1990, p.16).

Ces repères culturels permettent de poursuivre une analyse de comparaison en fonction de nos propres connaissances des systèmes de valeurs qui qualifient une culture. Les premiers repères culturels sont souvent de satisfaire un besoin organique tel la faim, la soif, la sexualité. À ceux-ci se greffent des significations supplémentaires qui accentuent les comportements et les classifient dans une échelle. L'analyse faite à partir de cet instrument d'évaluation forme une idée de la culture de l'autre. Ces repères se retrouvent *a priori* dans une vision globale d'une culture.

Ces repères culturels sont choisis. Ils sont imposés selon l'information à transmettre. La mise en valeur d'une culture par l'objet ne fait pas exception à la règle. L'exposition culturelle amène le visiteur à une réflexion, un message. En rapport avec l'exposition qui nous intéresse, onze de ces thèmes sont identifiables à des niveaux de représentation différents. Ils sont représentés par la mise en valeur de l'objet. La vision même du musée est présente et porte le visiteur à juger de la transformation d'une culture.

Les thèmes retenus regroupent les intérêts particuliers des intervenants, même si chacun ne les emploie pas avec le même sens. Laissant cours à leurs impressions, les idées

librement exprimées lors des entrevues permirent de faire ressortir ces grands thèmes qui donnent une perception de la culture amérindienne.

3.3.1 L'évolution

Tous les intervenants perçoivent plus ou moins une évolution dans la culture amérindienne. Devant les vitrines et photographies de l'exposition, chacun, à un moment donné, souligne ce fait de changement ou de non changement.

L'évolution peut se définir de deux manières. On parle d'évolution dans un mouvement progressif de transformation où la culture amérindienne, au même titre que les autres cultures des différentes sociétés, subit des transformations à la suite des courants des grandes découvertes.

L'évolution est aussi un jugement de valeur que l'on porte à partir de notre propre cheminement. Évoluer est ici défini comme une transformation positive. Lors du contact, les sociétés considérèrent les peuples autochtones comme non évolués. Les changements imposés aux Amérindiens dans leur mode de vie furent perçus comme une évolution, un progrès des peuples autochtones. Remplaçant la pointe de flèche par le mousquet, les étrangers apportèrent une transformation dans l'activité de chasse.

Dès qu'il y a transformation, il y a évolution. Il est peut être difficile de percevoir cette transformation lors de la mise en vitrine d'un objet. L'objet terminé dans son apparence matérielle est à sa limite de son utilisation quotidienne. Mais dans son application, il continue à évoluer. Ainsi de l'outil utilisé pour répondre à un besoin, il devient une représentation culturelle qui permet de connaître une façon de vivre qui n'existe plus aujourd'hui.

3.3.2. Rencontre de deux cultures

Il est évident que dans toute mise en valeur de la culture autochtone, on ne peut occulter le phénomène de rencontre de deux cultures. Ce processus n'est pas unique en Amérique. La vie en société de l'homme et l'application de mode de vie en fonction de l'environnement, des besoins à combler et des projets ambitieux à réaliser, et la rencontre entre les cultures a toujours eu des répercussions au détriment de l'une d'elle. La société la plus adaptée dans son pouvoir de dominer l'emportait sur la société plus faible. Une destruction par assimilation de la culture vaincue renforce le pouvoir de l'autre. *«Bien qu'Amérindiens et Européens aient trouvé de part et d'autre des intérêts dans le commerce, les premiers pour acquérir des outils plus efficaces, les seconds pour faire du profit, le rapport qui s'installe entre ces partenaires n'a rien d'égal.»* (Delâge, 1991, p.94). Ceci est un mouvement répétitif qui, depuis des millénaires, fait en sorte qu'il y a constamment des transformations dans les sociétés survivante et la disparition des autres.

Peut-on comparer ce phénomène à celui qui est perçu lors d'une visite au musée, c'est-à-dire la perception que laisse planer la rencontre des sociétés européennes en pleine expansion vivant le début d'une nouvelle ère et des peuples amérindiens dits barbares et primitifs? La rencontre de deux cultures se perçoit davantage comme une hégémonie sur la culture amérindienne par une économie de marché et par la conversion à une religion monothéisme. La mondialisation des jésuites fut pour beaucoup dans la transformation des cultures et dans l'instauration d'une économie basée sur l'argent et non le troc.

Le missionnaire va utiliser le commerce à des fins religieuses en obtenant de la part du marchand une politique de prix et une politique de vente d'arme qui favorisent les conversions. Il y aura dès 1632, mais de manière encore peu tranchée après 1640, deux prix de vente des marchandises de traite: un prix païen (le plus élevé) et un prix chrétien (le plus bas) (Delâge, 1991, p. 129).

En fait, ce qui se passe depuis la rencontre des Européens avec les Amérindiens n'est qu'un événement de société où le respect des cultures est largement occulté. Le fait de relayer la culture amérindienne dans les musées peut laisser croire que la société actuelle veut la faire connaître tout en gardant un main mise sur ce qu'elle veut présenter.

3.3.3 Activités et objets

L'histoire de l'outil est l'histoire d'une triple séparation: de l'homme avec l'outil; de l'homme avec soi-même; et interne à l'outil, qui se scinde en forme et fonction (Perrot et al., 1979, p.137).

La représentation de la culture par l'objet doit passer obligatoirement par l'utilisation de ces outils dans les activités pratiquées, afin de mieux comprendre l'importance d'un tel objet. Dans toutes les sociétés, on retrouve les mêmes objets servant plus ou moins aux mêmes activités. La pointe de flèche fabriquée en Afrique, Asie ou en Amérique a les mêmes caractéristiques physiques et sert à tuer. Ce qui la transforme et lui donne un aspect culturel, c'est son mode d'application. À partir de l'instant où l'individu a besoin de l'outil pour répondre à ses besoins, tout un processus culturel se met en place. De la cueillette de la matière première à la fabrication de l'outil, du processus de transformation à la mise en oeuvre du geste jusqu'au résultat final en passant par le monde spirituel, l'objet devient une représentation culturelle. L'objet devient source de vie culturelle.

C'est donc un objet dense en résonance, «L'objet-diapason» évoqué par Basilio Uribe qui ne se fait pas seulement référence clinique, fiche thématique, voire cette «stérilisation chimique» critiquée par F. Russoli à propos de certains musées italiens, mais «rumeur de vie» avec sa température, ses odeurs, ses mouvements et même le son qui l'environnement et communique tout ce que l'objet existe, participe (Gabus, 1995, p.27).

Cependant, dans les présentoirs des musées où le geste et la valeur spirituels sont absents, il est très difficile pour le néophyte d'avoir une perception réaliste de l'aspect culturel

de l'objet. À partir des connaissances de chaque individu, l'outil prend forme dans l'imaginaire et laisse au visiteur, selon son propre jugement, une application de l'activité par l'objet. Cette application est souvent le résultat de sa propre culture plutôt que de celle qui est présentée.

Cet objet n'est jamais dû au hasard; il appartient à un mémorial. Il est témoin de quelque chose et de quelqu'un: individu, technique, forme, fonction et le plus souvent de plusieurs choses à la fois, si non toutes et cela à des degrés divers (Gabus, 1995, p.27).

L'observateur regarde l'objet avec la limite de ses connaissances. La mise en valeur ne laisse pas l'objet prendre forme. Les renseignements culturels restent limité à sa forme primaire.

3.3.4 Valeur

La perception des valeurs d'une société peut-elle se sentir à partir de la culture matérielle? L'objet, réduit à la fonction de démonstration à travers un environnement qui lui enlève toute son importance dans l'application qu'il fut, peut-il rendre toute la valeur symbolique et technologique que l'on veut lui attribuer?

L'homme a toujours été à la merci de la nature et des changements climatiques. Il devait être à l'origine particulièrement vigilant à ses moindres gestes et à ce qui l'entourait. Ses rapports avec ses semblables et avec la nature lui demandaient un effort constant. Si les premiers hommes ont pu se multiplier, c'est qu'ils avaient déjà développé une connaissance basée sur des faits concrets. À partir du goût, du toucher, de l'odorat, se créèrent peu à peu des échelles de valeur. Le sens visuel, entre autres, fut profondément modifié; par exemple, la vue de forme pointue se trouva associée à un sentiment de méfiance. L'instinct de conservation et le développement de l'analyse eurent également une part importante dans cette évolution qui transforma le comportement de chacun (Humbert, 1988, p.6).

Les valeurs qui déterminent une culture sont sans doute peu comprises par ceux qui

vivent une autre culture. Le visiteur attribue ses jugements qui lui vient de sa culture. La mise en valeur de la culture amérindienne dans un musée est tributaire des critères esthétiques de celui qui monte l'exposition. Selon les sources écrites ou orales utilisées comme information, on est encore sujet au jugement de valeur dans le choix des objets exposés et dans la pertinence des commentaires illustrés. À partir de cet instant, lors de la visite au musée, les valeurs qui entourent les pièces sont celles que le réalisateur de l'exposition veut bien montrer et le message qu'il veut bien laisser transparaître.

3.3.5 Perception culturelle

Avant de parler de perception culturelle, il serait opportun de définir le terme "culture". La science anthropologique se penche sur la question depuis le tout début de sa discipline. François Laplantine qualifie ainsi la culture: *«ce n'est rien d'autre que le social lui-même, mais considéré cette fois sous l'angle des caractères distinctifs que représentent les comportements individuels des membres de ce groupe, ainsi que ses productions originales (artisanats, artistiques, religieuses...)»* (Laplantine, 1995, p.116).

Définir le terme «culture» constitue donc une très vaste tâche. Il serait prétentieux d'en donner une personnelle. La définition la plus pertinente à mon avis, est celle de Kroeber, l'un des maîtres de l'anthropologie américaine qui en a recensé plus de cent cinquante.

La culture est l'ensemble des comportements, savoir et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ces activités étant acquises par un processus d'apprentissage, et transmises à l'ensemble de ses membres (Kroeber in Laplantine, 1995. p.116).

Saisir par les sens et par l'esprit une culture par l'objet. Tous les thèmes soulignés par les intervenants sont associés directement à la perception culturelle. L'identification des

gestes proposés dans une exposition, pouvant donner court à une compréhension d'un mode de vie différent par l'application des thèmes simples comme se nourrir, se vêtir, s'abriter, répondre au besoin de l'individu ou de la communauté, démontre qu'il est possible de prendre au vol quelques informations symboliques dans la perception culturelle.

Les symboles se transmettent dans les civilisations orales, mais aussi dans les objets et outils de la vie quotidienne. L'art roman est un art symbolique. Les symboles sont une ouverture à la réflexion, car ils sont multidimensionnels. Ils définissent des rapports: espace-temps, ciel-terre; ils rapprochent les oppositions vie et mort, jour et nuit. Le symbole condense en une seule image les formes transcendantes. Il a été longtemps indispensable à l'épanouissement de la vie tribale familiale et sociale de chacun, d'où l'importance de l'initiation (Humbert, 1988, p.8).

Ancré dans sa propre vision et dans sa propre culture, l'individu ne perçoit pas de façon subtile l'essence d'une autre société autour de quelques objets et photographies.

3.3.6 Perception amérindienne face aux objets.

Des dix intervenants, quatre sont d'origine amérindienne. Au vu des pièces exposées, ils ont expliqué leurs perceptions culturelles. L'Amérindien de 1998, vivant dans une société occidentale nord-américaine, se retrouve devant des objets et un mode de vie qu'il ne connaît que par l'histoire. La réflexion soulignée ici se veut une interrogation sur les jugements que l'on peut émettre lorsqu'on se retrouve devant des objets représentant un mode de vie qui n'est plus en pratique.

Devant une démonstration du mode de vie de nos ancêtres du XVIIIe et XIXe siècles, on porte un regard lointain impalpable sur ce qui a été. En comparaison avec la vie d'aujourd'hui, il est difficile de percevoir justement une culture qui est représentée par des outils aujourd'hui inconnus, et ce aussi bien pour les autochtones que pour les non

autochtones.

3.3.7 Comment définir un Amérindien à partir de l'exposition

L'individu, le personnage qui est derrière chaque pièce, celui qui a pensé l'outil ou le geste, qui l'a mis en application et obtenu des résultats; qui est cet individu? Comment prend-il forme dans l'esprit du visiteur? Avant même la visite de l'exposition, l'image de l'Amérindien est bien assise dans l'imaginaire. Par des sources de différentes provenances, telles la littérature, le cinéma et les recherches scientifiques, la représentation des Amérindiens d'hier et d'aujourd'hui est préconçue avant même la visite d'une exposition.

La mise en vitrine des objets amérindiens symbolisant cette culture renforce ou démystifie cette image. Le message que l'exposition y est pour beaucoup. Les pièces choisies, la mise en valeur, les textes d'information sur le mode d'application reflètent l'image que le musée veut dépeindre de l'Amérindien..

Museums in their displays describe American Indians for the general public. These displays are generally created by anthropologists. And yet, despite the fact that thousands of people visit such displays each year, no one has considered the role, if any, that museums have played in the generation of these stereotypes (Lester, 1972, p.25).

Les expositions dénotent deux grands courants: les pro-amérindiens et les anti-amérindiens. Certaines expositions misent sur une culture en évolution qui a su s'adapter tant bien que mal à un nouveau mouvement mondial. Elles dépeignent l'Amérindien d'hier et d'aujourd'hui afin de montrer une culture autochtone encore vivante dans le monde actuel au même titre que les autres cultures. Par contre, certaines expositions font état de la disparition de la culture amérindienne par l'objet. Les restes sont dépeints dans une pauvreté d'esprit qui, sauvés par une nouvelle société dite civilisée, laisse croire que l'Amérindien était voué de

toute manière à sa propre disparition.

Quelque soit le message transmis par la mise en valeur de la culture amérindienne, elle sert à renforcer ou détruire le stéréotype de l'Amérindien et de sa culture.

3.3.8 Chronologie

L'avènement des sciences humaines, (l'anthropologie, l'ethnologie, l'histoire et autres) dans le développement de la mise en valeur des objets présentés dans les expositions muséales apporta un caractère scientifique aux informations présentées. La datation physique et événementielle se retrouve souvent en premier plan dans la recherche des connaissances acquises. La mise en valeur de la culture dans un musée suppose un respect chronologique des événements afin que le visiteur se retrouve temporellement dans le geste représenté. Cette assurance lui permet de poursuivre sa visite dans un ordre successif et une perception plus claire de ce que l'on veut présenter. Contextualiser dans le temps rassure le visiteur car il repère la place et l'importance de son propre mode de vie avec ceux présentés.

3.3.9 Spiritualité

Entrer dans le monde des esprits de l'être humain; voir, comprendre, analyser, justifier toutes les croyances humaines et leur donner une signification mystique selon sa propre vision dimensionnelle; peut-on trouver une réflexion aussi personnelle que la vision spirituelle de l'être humain ou d'une culture?

La spiritualité se retrouve au centre de toute représentation culturelle. Depuis la reconnaissance de l'esprit de l'être humain, l'Homme cherche à donner une image consistante à sa perception. Sa connaissance du monde naturel, de la vie et surtout de la mort étant

limitée, il associe ces phénomènes à un monde invisible capable de juger les comportements du monde visible. Cette dimension a donné aux populations les justifications de leurs gestes et l'élaboration des lois sociales qui forment une communauté. Les traditions ajoutent une continuité dans l'application des gestes et l'image des dieux prend forme. À partir de cela, tout est permis à l'être humain et ses croyances lui donnent une supériorité sur les autres.

3.3.10 Fabrication de l'outil

L'outil est un:

Terme général donné aux objets par lesquels l'homme intervient sur la matière en prolongeant sa main afin de spécialiser en fonction d'objectifs techniques à réaliser. ... Les outils comprennent donc les objets ou éléments intentionnellement fabriqués (par façonnage, *retouche, *pollisage...) et tous les objets naturels (galet brut utilisé comme *percuteur) et bruts de *débitage (débités mais non retouchés) qui portent des traces d'utilisation macro- ou microscopiques (Leroi-Gourhan, 1994, p. 823).

Le travail de l'homme sur la matière crée des objets, des outils aussi complexes que beaux. À partir de matériaux aussi rudimentaires qu'un morceau de silex qu'il a su reconnaître parmi d'autres matières premières et transformer à coups répétés bien déterminés avec un percuteur, il fabrique une pointe, un couteau, un grattoir. Avec les os des animaux tués, il fabrique des hameçons, des aiguilles, avec les peaux des vêtements, des sacs. Tous les éléments naturels lui servent.

La société industrielle et sa fabrication d'objets en série laisse croire que nous sommes les précurseurs de l'objet efficace et bien fait. Devant les outils en silex ou autre, une perplexité, un questionnement se pose sur la fabrication, l'efficacité et le renouvellement des objets. La fabrication des objets anciens étonne car ils sont fabriqués de façon artisanale. Pour le visiteur, c'est très difficile à concevoir.

L'explication du déroulement technique devient donc nécessaire. Les étapes de fabrication constituent des éléments importants afin de donner aux visiteurs des preuves réelles et accessibles à sa compréhension. Les différents courants idéologiques qui expliquent les grandes réalisations de l'être humain passent du scientifique au mystique en jetant un regard sceptique sur une simple fabrication d'objet réalisée par connaissance des éléments naturels accessibles sur place. La perception s'opère en fonction de ses propres connaissances et de sa vision des faits. La société actuelle laisse peu de place à ce genre de réflexion car elle est dominée par une prétention du savoir et de la connaissance.

Il est d'usage en Europe de souligner le caractère illusoire des conceptions propres aux cultures traditionnelles africaines, qui apparaissent comme dominées par les croyances et la magie. Il est douteux, toutefois que l'Européen ou l'Américain moyen ait une conscience beaucoup plus claire des lois naturelles et sociales qui les gouvernent. Même si les théories indigènes ne sont guère scientifiques, elles sont efficaces socialement et au regard de l'anthropologue, c'est ce qui importe. De plus, au plan de l'adéquation de l'individu à sa culture, de la compréhension et de l'intériorisation des valeurs de celle-ci, on ne peut raisonnablement affirmer que la civilisation industrielle surpasse toutes les autres (Colley, 1990, p.158).

3.3.11 Contexte sociétal

«L'homme n'a jamais cessé de s'interroger sur lui-même. Dans toute société, il a existé des hommes qui observaient des hommes» (Laplantine, 1995, p.13).

La représentation de l'être humain -ses comportements, ses actions, ses gestes, sa façon de penser- se transmet par l'apprentissage de parent à enfant, de maître à élève, de société à citoyen. Ce sont les règles qui dictent les actions et les pensées. À partir de ce fait, les institutions se forment et s'articulent dans une société organisée.

L'être humain est à la recherche de lui-même. L'individu, émotif, réactionnaire,

gestuel se déplaçant dans un univers complexe désorienté par un mode de vie dénaturé, cherche ses origines. Le retour aux sources par l'entremise des musées, le rassure sur le développement de sa «race». Il voit, dans l'évolution des cultures, sa place. Il est donc important qu'il retrouve l'homme dans les expositions et que sa mise en valeur soit prédominante. Il doit sentir la présence de l'homme sur la matière, dans la culture et sur le temps.

CHAPITRE 4

PERCEPTION DE LA CULTURE AMÉRINDIENNE

Lors de la visite de l'exposition sur la culture montagnaise présentée au musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean à Chicoutimi, dix intervenants ont formulé des commentaires qui font ressortir des éléments de leur perception de la culture amérindienne.

La lecture et l'analyse de ces commentaires ont permis de regrouper ces derniers selon les onze thèmes définis au chapitre précédent. Ces thèmes expriment la perception des intervenants face à la culture amérindienne, et ce à partir des objets exposés. Ce chapitre met en lumière ces commentaires et fournit quelques explications appuyées par des citations des visiteurs interrogés. L'échantillonnage des intervenants représente une très large part du spectre des personnes susceptibles de visiter un musée: professionnel universitaire, simple citoyen, quatre Amérindiens dont un professeur d'université, deux Européens, un archéologue, un technicien en muséologie et deux étudiants.

Les commentaires recueillis furent non dirigés. Sept des intervenants ont donné libre cours à leurs impressions lors de la visite de l'exposition, alors que les trois autres livrèrent leurs commentaires à partir de leurs connaissances professionnelles sur la question.

L'ordre de présentation des thèmes découle de l'importance des idées mentionnées par les intervenants. Le premier thème concerne l'évolution du peuple autochtone. Les visiteurs questionnés ont parlé le plus souvent en premier lieu de ce thème. Il convient de rappeler que l'organisation même de l'exposition invite à adopter cette thématique comme un moteur principal de sa description et de sa perception.

4.1 Évolution

Le couple évolution/changement ressort en tout premier lieu lors de la visite d'une exposition de l'objet culturel amérindien. Sept visiteurs sur dix parlent d'une évolution proprement dite à partir de leur perception. Par comparaison avec sa propre culture et son propre mode de vie, le visiteur émet des jugements à partir des objets exposés et de ses connaissances sur le sujet de l'évolution du peuple autochtone.

Changement, transformation et évolution sont insérés en vitrine de la même façon que la culture matérielle. Les propos émis par les différents intervenants tendent à démontrer que ces trois termes servent de trame de fond à l'exposition. Ces termes sont compris comme un arrêt dans le temps; ils sont mis en parallèle avec le concept de progrès de façon telle que souvent l'évolution est perçue comme synonyme de progrès.

La vision que l'on peut donner à partir des pièces exposées prend plusieurs formes. La notion du changement est soulignée comme ceci.

Ça laisse supposer que même après, on a vu une certaine évolution, tu m'as parlé de la rencontre, il y a encore quelque chose qui a évolué, donc est-ce que la culture est en changement constant? La culture a encore changé. Qu'elle change ou qu'elle évolue et vers quoi elle évolue, est-ce qu'elle continue à subir une influence ou est-ce qu'il y a une affirmation ou un retour aux sources? (Français, 1995, p.135).

Le thème d'évolution technologique, représenté surtout par la pointe de flèche, est mis en évidence par les personnes les plus spécialisées dans le domaine de la culture matérielle (archéologues).

Le présentoir de pointes de flèche, je le vois plutôt comme la différence dans l'évolution dans le temps, partant de l'archaïque jusqu'à aujourd'hui, plutôt jusqu'au temps où l'on fabriquait ces pointes. C'est sûr que ça colle à la culture amérindienne, mais pour moi, c'est plus de

démontrer l'évolution de la pointe à travers le temps (Technicienne en laboratoire d'archéologie, 1996, p.1).

Pour trois intervenants, l'évolution est perçue comme stagnante. Cette exposition, tout comme bien d'autres sur la culture matérielle autochtone, propose une vision passéiste de la culture amérindienne. Elle n'aurait donc pas évolué; en conséquence de quoi on la maintient au sein des mythes et du folklore.

Quand on parle des Autochtones d'aujourd'hui, plus souvent ils sont dépeints comme étant drogués, ou vivant des problèmes de violence, ou on parle de toute la question sur les territoires. Les médias en parlent toujours comme étant une culture aux prises avec de graves problèmes sociaux, mais on ne voit que très rarement tous les aspects culturels et quand on les voit, ils sont représentés dans un contexte folklorique qui tend à démontrer que ce sont des cultures qui n'ont pas évolué (Espagnole, 1995, p.143).

C'est un peu désolant de toujours voir des objets de ce type pour définir notre culture. Cela donne une mauvaise idée de ma culture. Même moi, une Montagnaise je ne me reconnais pas. Comme je l'ai déjà dit, il est important que cela ne reste pas dans les tiroirs, mais tant qu'à montrer une culture à partir d'objets, il serait important qu'il y ait un parallèle avec leur utilisation et leur évolution jusqu'à aujourd'hui, pour ne pas que les gens qui sortent du musée pensent que l'on utilise ce type d'objets encore aujourd'hui (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.124).

En somme, ce type d'exposition alimente les mythes et les préjugés, tels celui d'une stagnation de l'évolution culturelle, d'une culture différente par la rétention d'une tradition passée.

Quand je disais tantôt que tout est question de perception, les Amérindiens sont aussi pognés là-dedans dans le sens où évoluer, c'est comme équivalence entre le mot évolution et le mot progrès. Comme si de ne pas évoluer c'est comme si tu progresserais pas. Cela montre que tu n'es pas capable d'évoluer. Si tu es dans un milieu où tu vis très bien dans le milieu, tu l'exploites suffisamment bien pour qu'il remplisse tes besoins, Pourquoi tu te casserais la tête pour inventer la roue si tu en n'as pas besoin? Les Amérindiens étaient dans un milieu à la fois

limitatif et assez permissif. Bon, même si tu avais voulu faire de l'agriculture dans le Subarctique, ils n'auraient pas été capable. Ils ont développé une technologie, un mode de vie, une idéologie qui correspondaient au milieu dans lequel ils vivaient. Ils avaient pas besoin d'avoir de grands développements technologiques pour qu'un moment donné ça aille mieux dans leur vie (Archéologue, 1996 p.12).

4.2 Rencontre de deux cultures

Le deuxième thème en importance décelable par l'analyse du contenu des interventions faites lors de la visite de l'exposition amérindienne du musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean est l'impact de deux cultures séparées par un océan qui se retrouvent dans l'espace de vie autochtone. Deux intervenants, soit un Montagnais et un Français, soulignent l'impact de la transformation radicale de la culture amérindienne imposée par la venue des Européens alors qu'émerge une économie basée sur la traite des fourrures. Cependant, les Montagnais n'ont pas été forcés à y adhérer.

Tout au long de l'exposition, l'aspect économique et la transformation de la culture amérindienne sont expliqués à partir de sources écrites contemporaines à ce grand changement. Les récits qui rendent compte des premiers occupants de l'aire de l'actuelle région du Saguenay-Lac-Saint-Jean sont peu nombreux. Les "Relations des Jésuites" constituent une source de premier ordre en ce domaine. Cependant, des distorsions majeures à propos de multiples aspects du mode de vie amérindien laissent fatalement des vides sur les comportements et les pratiques de certaines de leurs activités. Ce fait est souligné par un Montagnais lors de sa visite de l'exposition.

Souvent les expositions qui vont parler du contact, vont être relatifs avec les écrits qui ont été faits. Ces écrits ont été faits avec la perception de voir les choses de celui qui les a écrits. Je ne pense pas qu'il a eu consensus quand Lejeune a écrit. Il n'a pas consulté toute sa famille de Jésuites pour dire que la façon d'écrire doit être faite en fonction de ce qu'il vivait. Tout dépendant qu'il ait eu une bonne ou une mauvaise

expérience, ça pouvait être déformé. Il y a aussi le facteur temps. Les écrits sont basés sur les trois mois de vécu. Ceux qui vivaient avec les Indiens le faisaient seulement trois mois par année. Le vécu de ces trois mois est généralisé sur un an (ILNU de coeur, 1994, p.119).

Les textes ethnohistoriques donnent un aperçu du mode de vie des populations amérindiennes avant la mutation de leur mode de vie. Ces écrits demeurent des sources fondamentales d'information, même s'il paraît évident que la perception de leur auteurs est fortement influencée par le contexte culturel européen dont ils sont eux-mêmes originaires. Ces sources contribuent de toute évidence à la composition même d'une exposition amérindienne. Mais là même, est encore mis en exergue le processus de « contact » alors que la culture amérindienne, transmise oralement, est dépeinte avec des textes, des images et des outils transportés et transformés dans un musée, milieu où «la vie» est absente. La mise en vitrine d'objets sortis de leur contexte d'utilisation ne rend que (très) partiellement compte de la culture amérindienne vécue. De plus, l'information est décrite à partir d'une vision occidentale et cette perception accompagne le véhicule même d'information qu'est l'exposition muséale.

Selon la perception d'un amérindien, l'information prise à la base déforme la réalité des objets observés car l'observation du départ est perçue et décrite dans un contexte très particulier que l'on ne retrouve pas dans le musée ou dans l'exposition.

Les non-autochtones perçoivent plutôt la transformation imposée à la culture amérindienne.

La culture a changé et a été influencée par les Européens, on le sent au début avec la rencontre. On sait que les Européens ont plutôt imposé leur culture et puis dicté les comportements (Français, 1995, p.136).

La perception européenne met l'accent sur le troc et l'apport d'éléments nouveaux

qui ont transformé le mode de fabrication des objets.

La rencontre de deux cultures a surtout fait qu'il y a eu l'instauration d'un commerce, ce qui a permis à chacun de donner une autre ressource pour leur survie, parce que, avant, les Indiens vivaient surtout de chasse et puis avec la rencontre de deux cultures intervient la notion de relation économique avec le troc et avec l'apparition de l'argent, de la valeur de la monnaie. Alors qu'avant, ils vivaient de leur côté et n'avaient pas besoin de ces valeurs. Ils vivaient par eux même. Ils chassaient, ils construisaient eux même leurs vêtements. Ils construisaient leurs choses, maintenant ils achètent. C'est avec les Européens qui les fournissent: c'est là que l'on voit l'apparition du métal dans les objets, puis l'apparition d'habits déjà fabriqués (Français, 1995, p.135).

L'Amérindien et l'Européen viennent de se rencontrer. Les impacts qui en résultèrent furent particulièrement apparents pour les Amérindiens. Dans toutes les sphères du mode de vie autochtone, l'influence imposée par les Européens se retrouve sous la forme de la mise en place graduelle d'une culture hybride, mariant les coutumes par l'assimilation de l'une d'entre elle. Selon le Français, les Européens s'attribuent le monopole du commerce et s'octroient le fait qu'ils ont montré aux Amérindiens à faire du commerce. Dans cet ordre d'idée, on oublie facilement que les groupes amérindiens échangeaient des denrées et des objets entre eux en faisant du troc. L'Européen a amené le concept monétaire, certes, mais non celui de l'échange.

4.3 Activités et objets

Se représenter le monde: l'esprit a deux possibilités de se représenter le monde. La première vient de la perception et de la sensation: elle est directe. La seconde est basée sur la sensibilité et l'imagination. L'une et l'autre se complète (Humbert, 1980 p.6).

Percevoir une culture par l'objet donne la possibilité d'ouvrir les sens et l'imaginaire, car dans son analyse de l'objet, le visiteur donne un mouvement à l'outil et le

remet dans son contexte d'origine afin d'aller plus loin et de comprendre le pourquoi de l'objet. Lors de sa visite au musée, le visiteur donne un mouvement à l'objet. Cependant, le manque d'information personnelle et le manque de recherche du musée lui donnent une possibilité restreinte de représenter le mouvement de l'objet dans son ensemble.

Tous les intervenants soulignent ce fait. L'immobilité des objets exposés laisse le visiteur perplexe et sans réponse sur le mode de fabrication et d'utilisation de ces objets.

Il est difficile de faire le lien entre la pratique de l'activité et les objets. On voit qu'ils chassaient et pêchaient avec des outils fabriqués. Ça ne ressort pas, mais ils savaient utiliser les ressources à leur disposition. Ils savaient à quel moment chasser certains animaux, en fonction de la période de reproduction, pour assurer une production constante de leur moyen de nourriture et de subsistance. À mon avis, ils savaient exactement qu'à telle période il fallait chasser un tel animal et pas l'autre. Je ne pense pas que cet esprit ressort vraiment. Ce qui ressort, c'est qu'ils avaient mis au point plusieurs méthodes de chasse ou de pêche et trouver une quantité de façons d'utiliser ce qu'ils avaient sous la main pour pouvoir justement chasser ou pêcher. Je ne vois pas le lien entre le respect de la nature, des animaux et de leur mode de chasse (Français, 1995, p. 138).

Le rapport entre les objets et le mode de subsistance est un élément important dans la perception de la culture amérindienne. On peut difficilement associer la pointe de flèche à autre chose que la chasse ou la guerre, mais dans son contexte réel, la pointe de flèche a-t-elle d'autres fonctions que l'on ne peut percevoir? Les différentes formes de la pointe de flèche observée dans la vitrine située dans le hall fait poser les questions du pourquoi des différentes formes. Si la première fonction de la pointe est de transpercer la peau d'un animal ou d'un ennemi potentiel mais que de multiples détails (pédoncules, encoches, etc.) de son façonnage ne relèvent pas de cette fonction première, la pointe pourrait alors aussi bien relever d'autres activités. Ainsi, la matière première et la forme laissent entrevoir que la fabrication couvrirait non seulement des besoins d'ordre concret mais aussi des besoins d'ordre symbolique.

...si quelqu'un se limite à la perception première de la pointe de flèche qui est la chasse ou la guerre. C'est certain que, vu que l'on travaille là-dedans, tu as le choix de faire des réflexions pour avoir une vision plus grande de cela. C'est certain qu'un individu qui est pris dans son quotidien va passer à côté d'une pointe de flèche et va l'associer à la chasse même quand c'est notre domaine, c'est de comprendre plus loin que la fonction de la pointe de flèche ou d'autres objets amérindiens...(Technicienne en laboratoire d'archéologie, 1996, p.13).

La perception amérindienne face aux objets est beaucoup plus large. Tout objet se retrouve relié au cercle qui régent la vie des autochtones. L'objet n'est rien si sa relation avec le mouvement de l'activité ne se retrouve dans l'application du cercle culturel autochtone.

Le cercle est une notion orale qui s'apprend par le langage. On apprend la question de l'équilibre, la question du respect et les éléments nécessaires qui vont donner les outils nécessaires pour fonctionner dans le cercle et le comprendre (ILNU de coeur, 1994, p.114).

La première perception de l'objet est basée à partir des premières informations, soient celles que l'on possède déjà ou celles qui sont véhiculées par le musée. Par la suite, le visiteur veut aller plus loin et cherche à voir autre chose que l'objet exposé. Il cherche à faire un rapport entre l'objet et les activités. Il demande à voir le lien entre la pratique de l'activité et l'objet dans tout son mouvement. Par l'objet, le visiteur veut plus que connaître la culture, il veut la palper, il veut y participer.

4.4 Valeur

Les valeurs sont des balises qu'une société se donne pour « contrôler » les activités de ses membres. Les sociétés portent des jugements à partir de ces valeurs. Lors de la visite d'une exposition qui vise à présenter une autre culture, le thème de valeur ressort comme étant une conséquence des événements passés, présents et futurs. Le visiteur pose un

jugement de valeur face à l'objet exposé et va jusqu'à penser aux valeurs véhiculées lors de l'utilisation des outils dans la pratique des activités quotidiennes.

La rencontre de deux cultures a un impact sur tous les aspects culturels. Tout au long de l'exposition, ces impacts se font sentir. La transformation qui en résulte donne une toute autre valeur à l'interprétation que l'on peut faire de la culture autochtone. Les rapports économiques semblent être perçus comme un facteur déterminant dans la transformation des valeurs et les changements du mode de vie autochtone.

On ne peut dissocier la transformation des valeurs amérindiennes et le nouveau concept économique résultant de la traite des fourrures qui se fait sentir tout au long de l'exposition. Les outils présentés sont pour la plupart des outils transformés. En ce qui a trait aux premiers outils que l'on retrouve très rarement, ils sont exposés afin de montrer leur caractère archaïque en comparaison de ceux des Européens. Au-delà de la pointe de flèche se retrouvent le fusil, la hache de fer, les objets du culte catholique qui occupent davantage de place que ceux fabriqués traditionnellement. La notion de gaspillage semble aussi faire partie de la nouvelle culture. Il semble qu'avant la rencontre, tout était utilisé car l'Amérindien attachait à la vie et la nature une importance sacrée.

Les Indiens vivaient surtout de chasse et puis avec la rencontre de deux cultures intervient la notion de relation économique avec le troc et avec l'apparition de l'argent, de la valeur de la monnaie. Alors qu'avant, ils vivaient de leur côté et n'avaient pas besoin de ces valeurs (Français, 1995, p.135).

On ne vivait pas du tout de la même façon, qu'il n'y avait pas du tout les mêmes notions d'utiliser les objets ou de valeur et de sens donné aux objets. Nous, on a des notions plus futiles, ou notions de confort, qui ne sont pas du tout les mêmes qui fait la différence entre deux cultures (Français, 1995, p. 135).

Pour eux, chaque chose est précieuse, chaque chose a une valeur. Ça se ressent car tout est utilisé, tout sert. Tout a une utilité (Français, 1995, p 137).

Un autre point est souligné lors de la visite au musée. Le métissage entre les anciennes croyances et les nouvelles valeurs fait référence à la problématique de toute la recherche sur l'identité autochtone. Le fait de voir des pièces archéologiques exposées dans un univers moderne donne l'illusion de ressentir ce que les Amérindiens peuvent vivre à travers un monde transformé par d'autres valeurs. L'Amérindien, quant à lui, cherche à trouver un équilibre entre les deux. Sa façon de voir est bien différente à partir des valeurs auxquelles il croit.

Je ne pense pas que les Autochtones font référence à la tradition avec les anciennes techniques de chasse. Ils ont leurs croyances. Ces croyances sont aujourd'hui un métissage entre les anciennes croyances et les nouvelles valeurs (Espagnole, 1995, p.142).

Dans la société d'aujourd'hui, toutes les démonstrations sont faites à partir des valeurs. Moi c'est la façon que je le vois. C'est sûr que si c'était moi qui mettait tout cela en valeur, ce serait différent (ILNU de coeur, 1994, p.117).

Les quelques sources écrites dépeignent la vie des autochtones et le respect qu'ils avaient pour tout ce qui les entoure. Le besoin d'utiliser la nature comme source de survie fait en sorte que chaque objet porte une valeur bien définie car cela répondait au besoin de vie de chaque individu.

Cependant, il y a une réalité différente qui fut amenée lors du contact et bien des valeurs autochtones sont disparues, ainsi que la culture traditionnelle.

4.5 Perception culturelle

Se faire une idée, comprendre, sentir, percevoir, imaginer les modes de vie passés dans un environnement moderne et statique. Regarder une autre culture à travers les yeux de

ceux qui la présentent. Entrer dans le monde culturel des peuples amérindiens par l'entremise d'un musée où tous les objets représentatifs sont sortis de leur contexte naturel. Percevoir la culture montagnaise à partir d'environ 200 objets, photographies et gravures qui se veulent une introduction à l'histoire de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean et la vie des premiers occupants territoriaux. Trouver une signification à tous ces objets afin de renforcer ou modifier le jugement que chaque individu donne à la culture amérindienne. Regarder un mode de vie différent et en saisir toutes les subtilités. Tout ceci est une question d'éducation, d'imagination, de perception.

Les intervenants ont tous parlé de perception culturelle lors de leur visite de l'exposition. Chacun y est allé avec sa propre identité culturelle afin d'expliquer une reconnaissance de la culture amérindienne. Un Montagnais qui pratique les activités traditionnelles et qui se retrouve devant les objets exposés a beaucoup de difficulté à identifier sa culture, parce qu'il n'a aucune idée de ce qu'était la technologie de l'âge de pierre et la culture qui y était associée. Les objets exposés sont reconnus mais tout ce qui identifie une culture manque. Ce qui définit une culture est la pratique du mode de vie. Ces objets font partie d'activités pratiquées dans un temps bien déterminé dans une saison. Pour le Montagnais, sa culture est vivante et l'objet est un outil qui permet de la pratiquer.

À tout cela viennent se joindre des activités sociales ou traditionnelles dans un contexte statique, un contexte logique et un contexte culturel. Au début c'était pour répondre à un besoin essentiel de survie, et tranquillement s'y est greffé une façon d'agir afin de respecter ce mode de vie. Il s'est rajouté des valeurs, le respect dont je parlais tantôt (ILNU de coeur, 1994, p.114).

Le visiteur qui se retrouve devant tous ces objets a déjà une idée préconçue de la culture que pratique les Amérindiens. À partir de cela, le visiteur a un regard biaisé et sa présence au musée ne lui donne pas nécessairement une nouvelle vision de la culture de l'autre. L'observation d'une culture autre que la sienne laisse une incompréhension dans la

pratique des activités. Le spectateur porte un jugement sans toutefois posséder une connaissance complète des aspects de l'autre culture.

Il est impossible de se fermer les yeux et de se replonger, de se retrouver avec eux. Moi, je suis très imprégné de ma culture et il est très difficile de percevoir une autre culture. On se rend compte qu'il y a une énorme différence et que l'on ne vivait pas du tout de la même façon, qu'il n'y avait pas du tout les mêmes notions d'utiliser les objets ou de valeur et de sens donné aux objets (Français, 1995, p.135).

Nous, on a des notions plus futiles, ou notions de confort, qui ne sont pas du tout les mêmes qui fait la différence entre deux cultures (Français, 1995, p.135).

Un point fort ressort dans la perception culturelle; l'utilisation au maximum de toutes les ressources offertes aux Amérindiens. Le Montagnais fait preuve de grande ingéniosité afin d'utiliser les éléments naturels pour répondre à ses besoins. La notion de gaspillage semble être inconnue au sein de ces cultures.

On retrouve dans cette culture, comme on retrouve dans les cultures africaines, il n'y a pas cette notion du gaspillage, comme on a beaucoup plus dans les nations européennes où tout est en abondance et où tout se trouve facilement. Quand un Indien tue un animal, ce n'est pas seulement pour la nourriture, et c'est vrai que l'on le retrouve dans cette façon de travailler. Tous les objets sont récupérés et je pense qu'ils ne devaient rien jeter de l'animal puisqu'ils se servaient des pattes et du crâne pour leur culte ou leur religion, et ils se servaient de la chaire pour la nourriture. Ils se servaient des ossements pour faire des outils des hameçons pour la pêche. Pour eux l'animal est une ressource très riche et on s'en rend compte de la façon qu'il récupère toutes les affaires, que ce soit pour la religion ou pour le travail. Pour eux, ça fait partie de leur vie quotidienne, de leur vécu, c'est à dire que les chasseurs ramenaient l'animal et que les femmes s'occupaient de tanner les peaux pour en faire des vêtements et qu'une autre partie de la population devait s'occuper de nettoyer les os, de les transformer, de les travailler pour en faire des outils (Français, 1995, p.137).

La culture amérindienne consiste en une vision globale qui se vit dans l'interrelation des activités pratiquées par l'autochtone lui-même au sein du milieu où elles se pratiquent.

Compte tenu de la représentation en musée de la culture par sa seule expression matérielle, il semble difficile de saisir cette entité. L'objet hors de son contexte ne donne pas cette vision globale. L'environnement que le musée offre ne décrit que la fonction primaire de l'outil. La pointe de flèche représente un outil de chasse. On peut donc affirmer que la chasse se pratiquait chez les autochtones. On se retrouve avec une visualisation restreinte de l'activité. La version globale comprendrait tout ce qui touche la chasse. La pointe de flèche n'en illustre qu'une partie.

On ne retrouve pas cette connaissance et l'inter-relation entre la vision globale que l'autochtone avait. La chasse se situe dans une période bien définie dans une année. La chasse se passait l'hiver. Ce n'est pas démontré. La culture autochtone est reliée au cercle, qui est une notion, que l'on ne voit pas dans l'exposition. Pourquoi? Parce que ce n'est pas une façon théorique qu'on apprend (ILNU de coeur, 1994, p.114).

Présenter une culture pour en tracer un portrait réaliste et le plus représentatif demande une recherche plus approfondie dans le mode de vie de ces habitants. Il est déjà difficile de connaître sa propre culture; il est donc plus ambigu de donner un sens à celle de l'autre par la culture matérielle présentée dans un environnement somme toute exigü. Les quelques pièces exposées appuyées par des explications plus ou moins exactes ne peuvent que donner aux visiteurs une orientation parcellaire d'un mode de vie peu connu. Les quelques sources écrites qui informent sur la pratique des activités quotidiennes des Montagnais et des autres familles amérindiennes sont rares et peu accessibles. En plus, la diffusion d'une culture transmise oralement semble être figée dans un décor qui ne lui appartient pas.

4.6 Perception amérindienne face aux objets

La première idée qui ressort souligne le degré d'affinité que l'Amérindien retrouve

ou ne retrouve pas envers l'activité pratiquée, l'objet en tant qu'outil et les connaissances de la pratique. L'outil donne une information et le rapport culturel confié n'est évidemment pas inné chez les Amérindiens.

À première vue, je ne trouve aucun objet avec lequel je me sens une affinité culturelle ou personnelle. Rien dans tout cela ne me donne des indices de la vie actuelle des Amérindiens. Tout ceci fait partie d'un passé plus ou moins loin. Si je me réfère à ma façon de vivre, quand je vois des raquettes comme celles-ci, ou des images de chasse comme celle-là, ça ne me touche guère comme symbole culturel (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.123).

J'aime bien visiter les expositions montrant notre culture, et ce que je vois me semble toujours la même chose. Je suis Montagnaise et c'est dans ma façon d'être que je le suis, par mon physique et par mes origines familiales. Je ne suis pas Montagnaise à cause des objets. Je n'ai jamais utilisé ce genre d'objet et cela ne fait pas moins de moi une Montagnaise (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.123).

L'absence d'un facteur important est soulignée dans l'exposition de la culture montagnaise: une culture qui se transmet oralement est difficile à façonner, même à comprendre si elle est montrée dans un milieu statique.

La culture montagnaise se transmet oralement. En aucun moment l'exposition ne mentionne ce fait. L'absence d'un facteur aussi important ne peut que donner un aperçu ambigu voir incompréhensible de la culture amérindienne.

La pensée des répondants amérindiens face aux objets reste énigmatique. La question se pose à savoir si les réflexions livrées sont dues à l'exposition ou à la possibilité d'exprimer des idées en matière culturelle.

Le fait que l'on vient d'une famille linguistique, d'une civilisation où l'enseignement était oral est un élément de base nécessaire à acquérir,

avant de comprendre l'apprentissage de la culture autochtone. Parce que cela donne une nouvelle orientation dans la définition de c'est quoi la vie. Le mode d'enseignement et le mode d'apprentissage sont inter-reliés, donc si tu compares à une société qui a une langue écrite, toute la mécanique d'apprentissage est différente. Où il y a de l'écrit, il est difficile de se reconnaître (ILNU de coeur, 1994, p.111).

Le sentiment amérindien semble être un point de vue absent car tout le contexte vivant qui se transmet de façon orale est manquant. L'Amérindien pense qu'il ne vit que partiellement sa culture d'origine. Il doit constamment se balancer entre une philosophie ancestrale et un monde contemporain .

L'Amérindien trouve difficile de se reconnaître dans sa propre culture car il chevauche constamment deux cultures.

Il y a des choses que l'on ne peut apprendre théoriquement. On pourrait former des gens chez nous pour oeuvrer dans le milieu culturel. Sauf que si tu ne pratiques pas ses activités traditionnelles, tu vas te faire avoir car tu n'as pas les acquis nécessaires pour comprendre. Il faut maîtriser ces questions de vie et de philosophie car c'est une philosophie la culture autochtone.

La difficulté est de définir la culture autochtone parce qu'elle est différente. Pour avoir vécu dans les deux mondes, je vois la différence qu'il y a. Notre culture est une façon d'être (ILNU de coeur, 1994, p.116).

4.7 Comment définir un Amérindien à partir de l'exposition?

The vast majority of Americans possess incredible stereotypes about the American Indian. Almost universally he is thought of as a nearly naked savage on horseback, galloping across the Plains, feathered bonnet flying, ready to attack the cavalry or a wagon train (Lester, 1990, p.25).

Ce portrait d'un Amérindien rejoint la plupart des idées que l'on se fait d'un

autochtone. Cette situation provient, pour une large part, de l'enseignement à l'école, de la télévision ou du cinéma. La littérature ainsi que les musées y sont aussi pour quelque chose. Lors de la visite d'une exposition traitant des Amérindiens, le visiteur regarde les objets qu'il veut retrouver dans l'exposition.

Un indien coiffé d'un chapeau à plumes est un exemple typique. Tous les Amérindiens portent des plumes sans distinction. Même aujourd'hui, peu de gens savent que les plumes s'identifient à des activités très particulières et qu'elles ne sont pas toutes utilisées par les différentes familles amérindiennes. Mais pour répondre à une demande et donner au visiteur ce qu'il demande, on met des plumes sur la tête des Amérindiens.

Moi, j'ai de la misère avec ces plumes. Je me suis toujours posé la question à savoir si on portait vraiment des plumes. Aujourd'hui je me suis aperçu dans le cheminement que j'ai fait, que la plume a existé mais dans des contextes bien spirituels.

Je peux vous parler du plumage. Les Indiens ont embarqué dans ce rôle: le jeu des plumes mais juste par stratégie ou pour le *fun*. On voit des photos du début du siècle où nos chefs sont habillés avec des plumes sur la tête. Ils se sont faits prendre dans leur propre jeu. C'est devenu du folklore (ILNU de coeur, 1994, p.120).

L'image que les gens se font des Amérindiens se dessine à partir des récits et des écrits des premiers contacts. Les rapports des premiers missionnaires écrits selon des normes bien précises laissent néanmoins souvent des textes empreints d'émotions personnelles. La vie avec les Amérindiens était parcellaire, donc difficile à cerner. Décrire un mode de vie aussi complexe lors de visites de courte durée sélectionnées par leurs hôtes donnent des informations remplies de manques. Tout le mouvement de leur activité était régi par des lois naturelles. Pour donner une idée plus précise sur la vie des communautés autochtones, il aurait fallu que les missionnaires partagent avec eu, les activités au cours d'une année complète et sur une longue période. ✓

Si on parle de statique, la communauté est un endroit statique. La vie dans la communauté, dans le passé, était seulement de trois mois de notre année. Donc les neuf autres mois que se passait-il? Il n'y a personne qui le sait, sauf nous autres. Seulement le monde extérieur a vu les trois mois que l'on passait dans la communauté pendant l'été (ILNU de coeur, 1994, p.112).

Ces distorsions sur la réalité autochtone sont maintenues par ce genre d'exposition car les musées présentent souvent ce que les gens veulent voir.

Je crois qu'il faut faire ce genre d'exposition pour connaître le passé des Autochtones mais aussi il faut savoir donner ou véhiculer une image positive de la vie que ces peuples vivent aujourd'hui. Tous les préjugés sont maintenus par ce type d'exposition et donnent une image qui n'est pas celle d'aujourd'hui. On ne doit pas montrer quelque chose pour montrer quelque chose. Il faut donner un sens vrai à ce qui est et pour moi ceci donne une image fausse.

On a tous une image des autochtones: Un grand homme, avec le teint foncé, portant de longs cheveux garnis avec des plumes, image que l'on a tous vue dans les films de cow-boy. Il y a aussi le tipi et les beaux chevaux. Tout ceci répond à cette image et c'est ça que le public veut voir. L'exposition est faite pour répondre aux besoins des gens d'encren dans leur mémoire le stéréotype que l'on a. L'idée de la culture autochtone est déjà faite quand on vient ici et ce qu'on veut voir c'est des objets qui confirment la connaissance de ce que l'on a. On ne cherche pas à savoir si c'est vrai ou faux, surtout quand on est dans un musée. C'est sérieux un musée (Espagnole, 1995, p.143).

L'idée préconçue d'un Amérindien se base selon la répondante espagnole sur des jugements comparés à sa propre culture. La comparaison avec le propre mode de vie d'un individu ne peut échapper à la vision de l'autre culture et à s'approprier le mérite du développement.

Il est difficile de se représenter un Amérindien car je sais qu'il y a eu une influence très forte des Européens qui les ont bousculés et qui les ont forcés à changer leur culture (Français, 1995, p.136).

Je serais capable de dessiner un Amérindien tel qu'il vivait avec ces objets-là, en faisant certainement des erreurs car j'introduirais des éléments de ma culture sans m'en rendre compte, ou j'introduirais une façon de voir les choses qui n'est pas du même oeil (Français, 1995, p.136).

Une image passée et méconnue ou celle d'un présent empreint de préjugés, voilà deux perceptions, deux temps, deux directions. Cependant devant les objets exposés, il arrive souvent que ces deux perceptions s'entremêlent et laisse une méconnaissance plus profonde de la culture amérindienne.

L'indien chasseur ne nous dit rien. C'est du passé. L'indien aujourd'hui revendique des terres, fait de la contrebande, sont tous sur le BS, sont alcoolique etc. Là aussi, on a sûrement une mauvaise idée de leur monde culturelle, mais ce n'est pas avec l'exposition présente que l'idée va changer (Jeune Montagnaise, 1995, p.128).

Malgré que les Autochtones vivent comme les Blancs, ils ne sont pas vus comme tel. Les Autochtones font face à beaucoup de préjugés et nous cherchons, en tant qu'Espagnol, à véhiculer des préjugés favorables pour nous enlever ce sentiment de culpabilité envers les Autochtones. Nous avons encore en mémoire les actions de nos ancêtres d'il y a 500 ans. Il est donc difficile d'accepter les Autochtones car ils nous rappellent notre histoire et nous n'en sommes pas très fiers. Il est plus facile pour nous d'accepter un immigrant blanc, francophone, anglophone, même un Noir, que d'accepter un Autochtone. Nous avons beaucoup de préjugés (Espagnole, 1995, p.142).

L'utilisation des outils présentés et ce thème de vie traditionnelle imposent un questionnement sur les termes «mode de vie traditionnelle» et «activité traditionnelle». Devant les pièces exposées, une question se pose: les Amérindiens utilisent-ils encore ces outils ou vivent-ils encore de cette manière? La réponse s'impose d'elle-même sans toutefois être véridique. Chaque visiteur donne une réponse à partir de ses jugements et de ses connaissances.

Aujourd'hui, est-ce que les Montagnais s'habillent encore comme cela?

Utilisent-ils encore ces pointes de flèches, ou se servent-ils encore de la poterie? Non, nous vivons dans des maisons, nous avons la télé et nous allons faire notre marché comme vous tous. Nous avons modifié notre façon de vivre comme la société a modifié la sienne, en fonction du développement technologique. Nos valeurs spirituelles sont basées sur la nature, sur le bien et le mal qui nous ont été enseignés par nos parents, à l'école et à l'église. Aujourd'hui on prend ce qui fait notre affaire (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.124).

Dans le même ordre d'idée, la réponse aux questions amène la réflexion sur l'existence présente de la culture amérindienne. L'interrogation sur la présence de la culture amérindienne vivante ou disparue soulève un débat très actuel. Le musée semble relayer la culture amérindienne dans une assimilation complète. Sa mise en valeur de l'objet laisse croire au changement mais aussi à la disparition de ce mode de vie.

Il y a bien des objets ici qui démontrent bien le fait que la première chose qui a été faite est de faire disparaître les Amérindiens. Nous ne sommes pas mieux que les colonisateurs qui donnaient des couvertes contaminées aux Indiens afin de les faire mourir de maladie. Nous sommes plus subtils. On les relaye dans les musée et on véhicule une culture qui s'éteint en montrant des objets qui ne servent plus, sans pour cela donner les mots d'explication. Quand les Français sortent d'ici, ils croient que les Indiens vivent pauvrement et dans la misère (Technicien du musée. 1995, p.151).

4.8 Chronologie

Le musée présente la culture montagnaise par des artefacts préhistoriques et historiques. Cela semble de bon aloi, étant donné le caractère du musée. Cependant, dans sa mise en valeur des objets utilisés par les Montagnais de la préhistoire jusqu'au milieu du 20^e siècle, cela laisse à penser que la culture montagnaise est disparue aujourd'hui ou que les Montagnais vivent encore avec le même mode de vie. Les thèmes présents et passés et la viabilité de la culture autochtone refait surface dans les commentaires des interviewés. Le

manque de parallèle avec les Montagnais actuels ou les Autochtones en général est souligné lors des visites au musée.

On note le manque de rigueur chronologique dans la présentation des pièces. Le visiteur se sent perdu entre les deux cultures et dans le temps. La difficulté à coordonner les activités pratiquées, les outils utilisés, le monde culturel et ses applications actuelles le perd dans sa réflexion et il trouve difficilement son chemin dans l'application de l'activité, la mise en pratique, la viabilité encore existante et les changements opérés. Pour lui, tout semble être pêle-mêle, sans notions de temps et d'espace.

Je ne ressens pas le *feeling* de dire qu'ils vivaient comme ça, surtout qu'il y a deux notions de cultures et deux époques différentes, comme un labyrinthe, et il est difficile de se retrouver dans l'exposition (Français, 1995, p.135).

Une exposition doit donner l'heure juste sur ce qu'elle expose. Si je regarde autour de moi, rien ne m'indique un facteur temps dans l'utilisation de ces objets, ni le cheminement évolutif dans l'application de la culture montagnaise d'aujourd'hui (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.124).

Ceux qui ont monté cette exposition ne semblent avoir aucune connaissance de la culture. Les objets sont présentés pêle-mêle, sans notion chronologique (Montagnaise non-pratiquante, 1995, p.125).

Les Montagnais vivent-ils encore de cette façon et utilisent-ils encore ces outils? Cette question touche la notion d'indien vivant de façon traditionnelle. Ces objets présentés décrivent le temps passé. Le Montagnais pratique des activités de chasse. La notion d'indien traditionnel revient en question dans le mode de vie et la spiritualité. Il se retrouve dans le temps présent. Selon Innu de coeur l'outil ne détermine pas la culture, c'est la pratique de l'activité qui la qualifie.

La difficulté dans le musée, c'est toute la relativité qu'il y a avec le temps. C'est présenté comme étant du passé, mais c'est encore

comme ça aujourd'hui. Une petite nuance qu'il faut voir, c'est par méconnaissance qu'on fait cela, et non par mauvaise intention. Souvent on avait beaucoup de difficulté à répondre à cette question: Y-a-t-il encore des Indiens traditionnels? Dans cette question, il y a toujours une nuance qu'il faut amener. La personne qui pose cette question, veut savoir s'il y a des Indiens qui vivent comme dans le passé ou comme jadis. Si c'est ça le fond de sa question, c'est non. S'il y a des Indiens traditionnels? Oui, sauf que les composantes de l'environnement ont changé depuis 50 ans à aujourd'hui ou 200 ans à aujourd'hui. Dans cette relation, c'est très dur de mettre cette notion en boîte dans une exposition (ILNU de coeur, 1994, p.112)

4.9 Spiritualité

Un des thèmes présentés dans l'exposition est la spiritualité montagnaise. Nous entrons dans le coeur même de la culture montagnaise en l'effleurant par la présentation de quelques objets de culte. Ce présentoir soulève bien des questions et bien des controverses, compte tenu de la manière dont le sacré amérindien est touché. L'exposition qui décrit beaucoup plus qu'il n'explique la spiritualité montagnaise laisse certain visiteur perplexe.

Non, honnêtement, il est difficile de comprendre la spiritualité avec les objets exposés (Français, 1995, p.137).

Il y a des objets, comme ce crâne de castor ou bien cette boîte de métal d'huile de castor. On ne sait pas trop pourquoi on les retrouve là. Ces objets ne peuvent être accolés ni de près, ni de loin, à la culture montagnaise (Historien, 1995, p.147)

Pour comprendre la spiritualité montagnaise, il faut être un Montagnais et vivre comme tel selon Ilnu de coeur.

Il y a des éléments qui sont reliés aux mythes autochtones. Dans le sens que l'on voit un autochtone comme un chasseur, mais il n'explique pas pourquoi il est chasseur. Pour nous, on n'a pas besoin de l'expliquer car on sait, mais pour ceux qui ne le savent pas c'est beaucoup plus difficile. Cette dimension qui va entrer plus tard dans la dimension spirituelle de la culture, on ne la voit pas. C'est un moyen de subsistance, mais c'est comme si on n'était pas assez évolués pour faire

mieux quand c'est présenté de cette façon. Il y a une explication pourquoi on fait cela comme ça et pourquoi on doit continuer à faire cela comme ça. On va parler d'équilibre en territoire en tout ce qui vit. C'est notre façon de voir les choses. Tout ce qui vit et tout ce qui ne vit pas, donc on n'a pas le même respect. Ce sont des éléments de base qui sont importants de savoir pour comprendre pourquoi telle activité se faisait et pourquoi on la faisait de telle façon, et que l'on prenait tels outils, qui sont des outils de base. Les outils n'ont pas beaucoup changé et nous sommes encore très présents dans notre histoire (Ilnu de coeur, 1994, p.112).

Dans le cheminement culturel, il y a une dimension qui a toujours été tabou, c'est la dimension spirituelle. On ne peut pas dire toujours, mais à une certaine époque. L'influence de l'Église est devenue de plus en plus nécessaire dans les communautés. Il y a eu beaucoup d'écrits de différents corps religieux qui sont passés dans les communautés. Ils avaient beaucoup de difficultés avec les autochtones à cause des rituels. Ce qu'ils n'ont pas su, c'est qu'ils étaient limités dans leur univers et ils pensaient que la communauté était le lieu de vie des autochtones. Nous, on allait et vivait en forêt. Il y a certains rituels qui ont continué à être pratiqués jusqu'à aujourd'hui. Moi, j'ai fait partie de ces rituels avec ma famille. J'ai reçu certains rites, sauf que ce sont des choses que je ne peux pas dire.

La directive que j'ai eue, c'est de ne pas en parler. Cela reste pour moi. Plus tard, je me suis rendu compte qu'on n'en parlait pas à personne parce que l'Église l'interdisait. C'est une façon de se faire exclure par la communauté si jamais l'Église venait à apprendre qu'on avait fait des rituels.

Dans notre spiritualité, on parle des esprits et que tous les esprits vivent. Un arbre a un esprit et les animaux aussi. Je ne suis pas certain que la bible enseigne cet élément. Pour les premiers religieux, il était hors de question que l'on accepte l'existence des esprits des animaux. Il y a eu des accusations de satanisme. Le shamanisme a disparu au début du siècle.

L'Indien arrivait de son voyage dans le territoire de chasse. Sur le territoire de rassemblement, il y avait les Européens et des éléments nouveaux de leur société. L'Indien s'est adapté à cette réalité. Il y a des affaires qui se faisaient dans le bois et qui ne se faisaient pas dans la communauté. Donc, on a toujours resté les mêmes, mais personne ne le savait car il y avait juste les Indiens qui allaient dans le bois.

Jusqu'aux années '60, les seuls fous qui allaient dans le bois étaient les animaux et les sauvages. Avec l'intervention due à la richesse des ressources naturelles de la forêt, le gouvernement a fait des chemins

d'accès. Avant, les seuls chemins d'accès qu'on avait étaient les cours d'eau et nos connaissances faisaient en sorte qu'on était les seuls à pouvoir naviguer de façon continue.

Je suis certain que dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, quand il y a eu la rencontre des deux sociétés, le fameux jour où ton ancêtre a rencontré mon ancêtre sur les rives du lac Saint-Jean, la seule façon qu'il a pu survivre, était de penser à la façon indienne parce que Mère nature ne pardonne pas et ne fait pas de différence. Elle ne fait pas de différence de sexe, de culture, de nation. C'est cette loi qui s'applique et elle s'applique en tout. Sauf qu'il y a une façon de vivre. Si tu la respecte, tu vas être capable de survivre.

La seule façon d'avoir cet enseignement est en communiquant et en se comprenant. Je suis certain qu'à un moment donné de notre histoire, on était tous des Inuit pendant un bout de temps.

On ne parle pas de religion. C'est une spiritualité et je ferais une nuance entre les deux. La religion est une doctrine enseignée par un maître. Tandis que nous autres c'est l'univers. On a juste un seul créateur comme dans toutes les religions, mais c'est la façon que l'on vit avec. La différence est que nous la vivons. Tu ne peux pas prêcher ce que tu ne fais pas. C'est la façon que l'autochtone pense. On peut même aller plus loin: c'est la façon orale. Si on ferait une vérification de tous les peuples qui vivent oralement et de quelle façon ils vivent leur spiritualité, on s'apercevrait que ce sont tous des gens qui prêchent par exemple. La seule façon de prêcher le respect, c'est d'être respectueux toi même. C'est comme naturel, c'est une logique orale.

Je me souviens qu'une fois, je travaillais dans la communauté et je voulais rendre la langue montagnaise écrite. J'étais sincère, je sortais de l'école. J'étais engagé à cette fin-là. Après ma première année d'engagement, mon rapport annuel avait recommandé que la langue orale ne soit pas écrite. J'ai perdu mon poste. Mais j'ai réappris que dans la langue, il y a des valeurs de base véhiculées quand on a trois ans. Quand tu apprends la langue, ces valeurs deviennent innées. La façon que tu vas voir la vie après est complètement différente.

J'ai vécu dans le monde anglais et dans le monde français. Je suis chanceux car j'ai vécu les trois perspectives. Je sais une chose: les cotés français et anglais sont d'un côté de la balance et le monde oral de l'autre côté. Mon père m'a toujours dit: pour être un bon Inuit, il faut partager tes connaissances.

À l'école, c'est le contraire: garde tes connaissances pour toi, c'est ça qui va te rendre service tantôt. Ne va pas dire tes secrets, car tu ne survivras pas. C'est le contraire que l'on doit faire. C'est un contraste

qui était là et qui est encore là. Moi, j'ai réussi à faire le choix entre les deux. J'ai pris le meilleur des deux mondes. J'ai fait un chemin entre les deux. Jusqu'à date, ça va bien. C'est sûr que je penche un peu plus sur mes cotés d'origine autochtone. C'est normal, j'ai reçu cet enseignement à la base. La seule chose que je peux faire, c'est de partager mes connaissances (ILNU de coeur, 1994, p.116 à 119).

4.10 Fabrication des outils

La fabrication impressionne beaucoup le visiteur. La complexité et la dextérité dont font preuve les Autochtones avec des éléments qui semblent rudimentaires et des techniques complexes laissent une impression que ces individus connaissaient bien le milieu qui les entoure et les matières utilisées. Les outils fabriqués répondent au besoin de se nourrir, se vêtir ou autre. L'outil répond à un besoin essentiel et la survie de l'individu ou du groupe dépendait de la façon dont on fabriquait les outils et de son utilisation.

La façon que tu pratiquais les activités faisait que tu utilises l'outil avec connaissance et beaucoup de respect parce que tu fais toi-même ton outil. Tu ne vas pas l'acheter à la quincaillerie et souvent ça va jouer un rôle important pour la survie. Si tu n'as pas assez à manger et que tu veux aller pêcher et c'est l'hiver, le harpon est important. Tu ne veux pas manquer ton coup en le fabriquant. Ce sont des éléments que l'on ne retrouve pas. (ILNU de coeur, 1994, p.113)

La fabrication des objets en série caractérise notre société. Ces outils préhistoriques amérindiens répondant parfaitement à ce pourquoi ils ont été fabriqués montre que l'homme dit primitif trouvait les moyens de fabriquer ces objets sans mécanisation et technologie moderne. L'observation à long terme et une connaissance du milieu de même que des matières utilisées étonne le visiteur.

4.11 Contexte sociétal.

L'Homme Montagnais, où est-il?

Le contexte historique est absent mais aussi le contexte humain. On voit des objets, mais l'être, la personne qui vivaient dans ce milieu avec ces outils est absente. L'Autochtone est méconnu. On ne peut connaître une culture comme ça. On ne voit pas les personnes, les femmes, les enfants les relations qu'ils entretenaient au niveau de la famille et de la communauté. Tout ce qui touche la personne comme émotion, valeur et vie personnelle de chaque individu en relation avec la communauté sont méconnus (Espagnole, 1995, p.142).

L'exposition se divise en trois thèmes dans un environnement restreint. Elle met l'accent sur l'objet et présente la culture montagnaise à travers la culture matérielle. L'Être humain reste inconnu, absent dans cette présentation. Qui utilise ces objets, qui pratique ces activités, qui croit en sa culture? Que savons- nous du Montagnais, son aspect physique, ses valeurs, ses émotions, ses craintes et de sa vie en communauté? L'exposition donne des informations sur les objets mais laisse pour compte l'individu. Nous pouvons difficilement connaître la culture d'un peuple seulement par la culture matérielle.

Présentement, l'exposition est présentée de façon thématique dans un environnement artificiel... Elle est basée sur l'objet. Ici, nous présentons la culture montagnaise à travers la culture matérielle mais tout ce qui touche le ou les individus, qui ont utilisé ou qui utilise encore aujourd'hui certains objets comme entre autres les raquettes est absent. Qui a utilisé ces objets? Comment était-il. Où vivait-il et pourquoi et dans quel contexte utilisait-il ces objets? Tout ce qui touche la fabrication de ces objets, l'artisan, comment, pourquoi les faisait-il? Il ne suffit pas de voir des objets pour comprendre ou connaître une culture. C'est par les individus et leur façon de vivre en se servant de ces objets qui déterminent le rôle culturel qui joue. Un objet tout seul ne veut rien dire culturellement. Une pointe de flèche toute seule nous donne comme information la matière première et nous montre l'habileté de celui qui l'a fait, mais ne nous donne pas son rôle culturel. Si, par contre, elle est rattachée à une action que pose un individu dans un but précis de répondre à un besoin de survie comme chasser, se nourrir, se vêtir, etc elle donne l'information culturelle qu'elle peut livrer. Ici, on ne voit que les objets. L'individu et l'action culturel sont absents (Technicien en muséologie, 1995, p.150).

La base même de la représentation culturelle reste l'Être humain vivant dans l'espace et le temps propre à une époque. Le visiteur a la liberté de voir plus loin que la matière exposée. Par l'esprit, il regarde au-delà des choses et la matière prend forme, couleur et vie. L'objet prend vie dans un mouvement de l'Homme imposé dans l'action. L'environnement progressivement se matérialise et le geste devient de plus en plus réel et compréhensif. Sans l'homme dans l'action, il n'y a pas de geste culturel.

La deuxième voie laisse le visiteur présent devant une incompréhension culturelle. Des objets inertes, des actions inexistantes, des hommes absents, une culture lointaine et inaccessible.

Ici prend fin l'analyse des onze thèmes relevés de l'étude des réflexions faites auprès des dix intervenants. La suite répond au questionnement suivant: afin de mieux comprendre la culture amérindienne, il serait préférable qu'elle soit mieux présentée. Qui est le mieux placé pour présenter la culture amérindienne? Le chapitre suivant présente une réflexion sur la mise en valeur de la culture amérindienne par les Amérindiens.

CHAPITRE 5

LA CULTURE AMÉRINDIENNE AUX AMÉRINDIENS

L'être humain recherche dans son histoire une identité. Par le biais des musées, il plonge dans le temps pour renforcer ses idées, trouver des points de repère et donner un sens à ses comportements et son mode de vie. L'histoire est jeune en Amérique et le retour aux sources est urgent. En fait, la mise en valeur de la culture amérindienne fait partie intégrante de notre culture. Trop souvent, elle comporte les stéréotypes sur les Amérindiens et justifie les comportements actuels des deux sociétés.

L'exposition devient un lieu de référence visuelle, où la véracité présentée joue un rôle important dans la perception que l'on en tire. La controverse vient du fait que les expositions sont souvent montées par des non-autochtones dont les connaissances en matière culturelle amérindienne sont restreintes. Cependant, bien des Amérindiens ne seraient pas en mesure de décrire leur monde culturel car leur mode de vie n'est pas celui que l'on retrouve dans les musées. La notion de vie traditionnelle ne veut pas dire que l'on rejette toute modernité. L'Amérindien qui pratique la chasse traditionnelle ne le fait pas avec des outils en pierre. Il a su adapter l'outil moderne aux pratiques ancestrales. Devant certains outils en pierre ou en os, ses connaissances sont aussi restreintes que celles du non-autochtone. Ce même phénomène renvoie au mode de vie amérindien. La culture amérindienne doit-elle rester le monopole des Amérindiens en matière de diffusion?

Les six participants non-amérindiens (Français, Espagnole, Historien, Technicien en muséologie, Archéologue et la Technicienne en archéologie) ont émis des commentaires sur la question et tous s'entendent pour affirmer qu'il n'est pas nécessaire que la prérogative d'exposition muséale soit laissée aux seuls Amérindiens, mais qu'ils devraient être consultés.

A mon avis, toutes les expositions qui touchent le domaine de la culture autochtone devraient passer par eux. Soit qu'ils montent eux-mêmes les expositions, ou qu'ils soient consultés afin de mieux diffuser l'information qui est attachée à leur culture. De plus, on sait que la culture autochtone est une culture qui se transmet oralement, il devrait avoir des visites guidées pour expliquer oralement tout ce qui entoure ces objets, parler de leur fabrication, de leur utilisation et dans quel contexte ils sont utilisés. Cette visite guidée devrait être faite par les autochtones eux-mêmes car c'est eux qui connaissent le plus et qui croient le plus en la culture amérindienne (Espagnole, 1995, p.143).

En ce qui concerne les participants autochtones, les commentaires sur le sujet restent vagues ou ils passent ce sujet sous silence. Aucune prise de position ferme n'est manifesté sur le sujet du point de vue amérindien.

La culture amérindienne aux Amérindiens? Cela soulève des débats qui sont au coeur même de toutes les revendications autochtones. Sans faire de politique, il est intéressant de réfléchir sur cette idée. La première question qui vient à l'esprit, à partir des réflexions qu'engendrent les entrevues, est la suivante: devant le fait que les outils et le mode de vie ne sont plus mis en pratique aujourd'hui où la vie nomade de ces peuples a fait place à la sédentarité, où la vie en communauté ressemble de plus en plus à la nôtre, où de plus en plus d'Amérindiens vivent en ville comme le reste de la population et où même les stéréotypes s'estompent, concernent les Amérindiens, peuvent-ils se prononcer sur une culture qu'ils ne connaissent pas? Que connaissent-ils des outils en pierre? Les renseignements leurs viennent des fouilles archéologiques et des analyses faites par la suite.

Les données ou les connaissances que les Amérindiens ont de l'outillage en pierre proviennent des connaissances prises dans les livres d'archéologie, ou dans les films à la télévision. (Archéologue, 1995, p.8)

Cependant, au-delà ce ce fait, un Amérindien reste à part entière un Amérindien,

parce que l'identité perdure au delà des transformations culturelles. Il garde en lui des références qui le poussent toujours à reconnaître des marques de sa culture. Lors des entrevues, une jeune Montagnaise disait n'avoir pas eu de contact avec le monde culturel amérindien et se sentir quand même montagnaise.

Mais, pour moi qui vis comme tout le monde il est difficile de comprendre vraiment ce que ces notions veulent dire. Même si je suis amérindienne, ce sont des concepts qui ne me touchent guère. Ma façon de vivre n'est pas en fonction d'une vie nomade ou sédentaire, mais je vis en fonction des activités d'aujourd'hui comme le sport, sortir avec des amis etc.. Malgré cela, je me sens quand même Amérindienne, même si je ne vis pas avec les pointes de flèches et que je ne mange pas dans de la poterie comme celle-ci (Amérindienne non-pratiquante, 1995, p.123)

De ce fait, nous touchons une fois de plus au concept d'identité culturelle qui englobe à la fois identité sociale et personnelle. Approfondir ce sujet serait trop long et la question posée reste à savoir si la culture amérindienne doit être diffusée uniquement par les institutions amérindiennes.

Tout au long de l'exposition, nous retrouvons des éléments non-autochtones et certains, même s'ils sont de fabrication amérindienne, restent inconnus au yeux des Amérindiens. La pointe de flèche en pierre est un bon exemple. Elle représente les différentes techniques de taille pour l'Amérindien ILNU de cœur. Pour le musée, elle est utilisée pour souligner un ordre chronologique. Pour le visiteur, elle représente la chasse et la guerre. Tous ces qualificatifs sont propres à la pointe de flèche et bien d'autres pourraient être illustrées. Si l'Amérindien mettait en valeur la pointe de flèche, quel qualificatif aurait-elle?

La pointe de flèche est reliée à la chasse, mais elle n'explique pas pourquoi l'Amérindien chasse. L'objet symbolise une action. La chasse est un moyen de subsistance.

Les Amérindiens savent pourquoi ils chassent et cette dimension va entrer dans la dimension spirituelle. L'enseignement culturel amérindien montre le pourquoi des valeurs et l'importance de les respecter. L'équilibre en territoire et le respect pour la vie sont des éléments importants pour comprendre l'activité pratiquée.

Tout ce thème n'est pas présent autour des objets exposés. La pointe de flèche fut remplacée par le fusil mais l'enseignement lié à la chasse demeure. Ces enseignements sont absents dans l'exposition et, en conséquence, ceux qui ignorent ces éléments d'information regardent les objets et les associent à une culture ancienne sans évolution.

L'Amérindien attribue ce fait à la méconnaissance de sa culture. La nuance des termes est très importante. L'expression «indien traditionnel » définit un mode de pensée. Les composantes de l'environnement ont changé, ce qui oblige à modifier certaines choses, à agir autrement. Cette notion ne peut être mise en boîte dans un musée. L'affinité face aux objets exposés donne un sentiment d'appartenance mais il n'y a aucune interrelation entre eux et la continuité temporelle.

La culture montagnaise s'explique globalement et il faut l'intégrer dans une exposition. Des raquettes, un traîneau, des harpons en os sont exposés comme objets autochtones mais la problématique de l'outil en tant que symbole du mode de vie et des connaissances pour vivre est absente. La connaissance des éléments entrant dans la confection de l'outil facilite le rendement. La pêche au harpon est un moyen de subsistance important en hiver. Sa fabrication est liée à une matière première de qualité et en fonction du produit chassé. L'Amérindien doit connaître tous ces éléments et en tenir compte lors de la fabrication. Un outil mal confectionné peut menacer la survie du groupe.

Une spécialisation se développe selon l'environnement donné. Il y a spécialisation

mais aussi il y a identification à la pratique de l'activité. Les Montagnais sont chasseurs-cueilleurs. La vision globale et l'interrelation avec les connaissances que l'autochtone possède restent de première importance dans la diffusion de sa culture. Les Montagnais pratiquent différentes activités de chasse et de cueillette dans une période bien définie de l'année au sein d'un mouvement circulaire. Ce dernier s'enseigne oralement par un langage où les questions d'équilibre et de respect vont donner les éléments nécessaires afin de comprendre et de fonctionner dans ce cercle. Il est utilisé partout, dans les quatre saisons, les quatre points cardinaux. Il y a création d'un cycle des activités traditionnelles. Il y a aussi un signe de mouvement dans les activités.

L'interrelation du mode de vie nomade dans ses activités traditionnelles ou sociales ne se perçoit pas dans l'exposition. Ce sont des notions de la culture qui s'enseignent oralement. La présentation de scènes de chasse ou d'outils ne rend pas compte des aspects culturels dans le mouvement et les actions qui se pratiquent. Que la chasse se pratique avec des outils ancestraux comme la pointe de flèche ou par un produit d'échange comme le fusil, ceci ne fait pas de cette activité une représentation culturelle montagnaise. C'est dans l'enseignement et la pratique de l'activité qu'il y a identification culturelle.

Le même problème s'applique au monde spirituel amérindien. Au départ, la spiritualité amérindienne est peu connue. Seuls quelques Amérindiens qui pratiquent les activités traditionnelles sont en mesure de parler et d'expliquer le monde spirituel et leurs croyances. Cependant, il est très difficile d'approfondir ce sujet car le sens du sacré donné à tout ce qui est vivant devient une pratique personnelle entre l'individu et le monde qui l'entoure. Les Montagnais ont appris à vivre leur spiritualité en forêt, presque en cachette, de peur d'être punis par les missionnaires. Cette habitude a laissé un sens tabou dans la diffusion des cultes et des rites sacrés. Les quelques efforts déployés pour montrer la spiritualité autochtone par des non-amérindiens restent par défaut une mauvaise mise en

valeur où les renseignements manquent de réalité. Cependant, il serait difficile de trouver un appui solide dans le milieu autochtone pour approfondir ce sujet.

L'homme a toujours été à la merci de son environnement. Les rapports avec les autres et avec la nature lui demandent un effort constant. Si les premiers habitants ont su survivre, c'est qu'ils avaient déjà développé une connaissance basée sur cette réalité.

La représentation d'un indien avec des plumes semble être une version générale. La représentation d'un Montagnais échangeant des peaux avec un Blanc est devenu le stéréotype de l'indien montagnais. Ses vêtements et sa coiffure entrent dans cette idée générale.

Dans la culture montagnaise, l'utilisation des plumes existe dans des contextes spirituels. Aujourd'hui, les Amérindiens jouent ce rôle. Le jeu des plumes est une stratégie de mise en valeur. Dans les années 1930, les Amérindiens étaient employés en majeure partie comme guides. Les touristes venaient voir des autochtones et voulaient retrouver l'idée préconçue véhiculée à travers les images de livres ou autres. Pour agrémenter les visites, certaines familles ont offert aux visiteurs l'image qu'ils voulaient voir.

Après cette réflexion, la question à savoir si les Amérindiens seraient plus aptes à monter une exposition démontrant leur culture reste pertinente. La forme muséale comme véhicule d'information reste un médium important dans ce domaine car il combine le visuel, auditif et la transmission des connaissances. Ajouter à cela tous les nouveaux programmes informatiques, la mise en valeur d'une culture orale devient plus facile à transmettre.

Néanmoins, la base même de la mise en valeur d'une culture reste l'image que l'on veut montrer. Toutes les philosophies attachées à la culture montagnaise appartiennent aux Montagnais qui pratiquent leur mode de vie. Malgré tous les changements dus à la société, les

philosophies montagnaises ne peuvent être montrées que par les Montagnais. Nous touchons ici la base de l'identité culturelle où chaque société cherche à se reconnaître à partir de son mode de vie. L'Homme doit rester au cœur même de cette identité que l'on veut démontrer par le biais des musées. L'objet est l'outil qui lui permet de concrétiser ce mode de vie. L'objet permet à l'Homme d'accentuer son mouvement et répondre à son besoin. L'habitation répond au besoin de se loger. Mais c'est l'Homme qui lui donne ses caractéristiques qui en fait une maison montagnaise. Par la forme, la décoration et la philosophie que le Montagnais lui donne, l'habitation devient un objet culturel montagnais et de surcroît un émetteur culturel. Cette exemple est représentative, et la mise en valeur d'une culture reste des plus complexes.

Les institutions muséales peuvent-ils alors se permettre de monter des expositions voulant faire connaître le mode de vie d'une autre culture? La réponse reste affirmative. Cependant, il serait pertinent pour les musées de travailler en étroite collaboration avec les peuples concernés. Laisser libre cours aux peuples autochtones de créer les expositions aux mêmes titres qu'ils donnent aux objets le même véhicule culturel permettrait de passer le message culturel amérindien et non celui du musée. La perception du visiteur ne devrait pas être dirigée par le musée mais par la mise en valeur des objets culturels.

CONCLUSION

La perception que l'on a de l'objet amérindien diffère grandement selon la culture et le degré d'éducation. La pointe de flèche exposée au musée n'a pas la même signification selon les observateurs. Pour le non-autochtone, l'objet est perçu comme un symbole représentant la culture. Certes, on remarque la dextérité de celui qui l'a fabriquée et cela représente un certain esthétisme, mais l'idée de représentation que l'on a de l'objet est plus terre-à-terre. Au contraire pour l'Amérindien, l'objet est quelque chose de sacré qui représente plus qu'un outil car ce dernier fait le lien entre la matière et l'esprit. Chaque objet est représentatif de symboles et chaque personne utilisant ces objets est porteuse d'un message spirituel.

Cet exemple, comme tant d'autres, est représentatif. Le sens des perceptions de l'objet diffère grandement selon l'observateur. La conviction de l'acteur façonne la réalité. L'autochtone voit en l'objet un représentant de l'intérieur du spirituel. Le non-autochtone voit l'objet comme quelque chose représentant le décor. Il voit aussi des savoir faire, des connaissances et des stéréotypes.

Comme pour l'objet, la culture de l'autre est perçue différemment. Les pratiques muséales n'échappent pas à cet état de fait. Pour les non-autochtones, la culture montagnaise se veut plus un attrait touristique à sauvegarder qu'une expérience culturelle à vivre. Pour l'Amérindien, chacune des expositions présentées tue sa culture plutôt que de comporter un message à comprendre, près de son histoire, intégrant une sensibilité bien amérindienne, souvent en relation au respect de la vie.

Si les relations entre autochtones et non-autochtones sont devenues deux mondes de

valeurs dont la divergence va en s'accroissant depuis plus de 300 ans, à cause du manque flagrant de communication, il est normal que la perception de celui qui n'a pas compris l'autre ait tendance à le façonner pour en faire une réalité concrète. Si l'interaction entre deux groupes est un jeu constant de perceptions fausses, il est normal que les relations entre les deux groupes demeurent tendues. Selon son propre désir on tente de faire exister l'autre, mais sans le comprendre.

À l'heure même où les Amérindiens demandent le rapatriement des pièces archéologiques et ethnologiques de leur culture dans leurs musées, tout indique que les tensions existent plus que jamais. Cependant, nous voyons que le problème vient en fait de ce thème de perception. Chaque société perçoit différemment l'autre et sa culture selon son appartenance.

Hors de son contexte, l'objet n'est plus représentatif ou porteur de valeur. On se rend compte qu'il est le fruit des représentations différentes selon la culture et la mise en valeur. Ceci explique sans doute pourquoi on peut parler encore aujourd'hui du respect de la tradition et des croyances propres à chacune des sociétés. On tente de protéger l'objet et par le fait même, c'est la culture qu'on veut préserver. Quoi de plus normal, et cela semble être un réflexe de la part des Amérindiens et de la société québécoise. Serait-ce pour éviter d'être façonné par l'autre qu'on tente d'éviter les rapprochements entre cultures?

Il en reste pourtant qu'il faut se demander comment la conception et la réalisation de l'exposition constituent-elles un regard sur la perception culturelle de la culture amérindienne, par le biais du processus de la mise en valeur.

Tout au long des entrevues des dix intervenants ont répondu à cette question en nous livrant leurs perceptions devant la mise en valeur des objets combinée à leurs

connaissances et à leur milieu culturel. Chaque individu livra ses commentaires en référence avec la mise en valeur et découpa l'exposition en onze thèmes comme analyse culturelle. Plus ou moins expliqués, ces thèmes donne un aperçu des perceptions ressenties devant une exposition montrant la culture montagnaise par la culture matérielle.

Il reste à se demander, comment une culture qui n'est pas la nôtre peut être mise en valeur dans un musée afin d'être exposée et perçue correctement. La culture montagnaise demeure a priori orale et, dans la langue, il y a des valeurs de base enseignées aux jeunes qui elles deviennent intégrées dans la façon de vivre. La culture montagnaise doit être démontrée par une mise en valeur qui positionne l'objet dans son contexte et enseigné par celui qui le vit.

Cependant, il ne faudrait pas croire que seuls les Amérindiens sont en mesure de monter une exposition parlant de leur culture. La science muséale reste une étude de concept qu'il faut connaître pour être en mesure de mettre en valeur les sujets choisis. Étant donné que la majorité des musées sont non autochtone, il serait pertinent qu'ils consultent les Amérindiens si les institutions muséales veulent avoir un volet sur la culture amérindienne. Par des travaux de recherche avec les Amérindiens sur les sujets appropriés les renseignements seraient plus proche de la réalité autochtone que celui du directeur du musée. Les subtilités de la culture amérindienne pourraient être soulignées et les stéréotypes perdraient leurs places et reviendraient à leurs juste valeur. La perception que le visiteur en tirerait serait plus proche de la réalité.

Bibliographie

- Anonyme, 1987: *The Spirit Sings: Artistic Traditions of Canada's First Peoples*, Toronto, McClelland & Stewart, 264p.
- Allaire, André, 1990: *Profil des visiteurs du Musée de la civilisation*, Québec, Musée de la civilisation, 83p.
- Benoist, Luc, 1960: *Musées et muséologie*, Paris, Presses universitaires de France, *Que sais-je?* 126 p.
- Bowditch, George, *La préparation des expositions: vitrine et présentoir*, Ottawa, Association des Musées canadiens, 4 p.
- Clifford, James, 1988: *The predicament of culture*, Cambridge, Harvard University Press, 381 p.
- Colleyn, Jean-Paul, 1990: *Éléments d'anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles, L'Université de Bruxelles. 210 p.
- Delâge, Denis, 1991: *Le pays renversé*, Montréal, Boréal, 416 p.
- Dobkins, Rebecca, 1992: « reinterpreting repatriation: exhibiting the Omaha collection at the Hearst Museum », *Kroeber Anthropological Society Papers*, vol.75, p. 80-89
- Gabus, Jean, 1975: « Objet témoin: les références d'une civilisation par l'objet », *Ides et Calendes*.
- Gill, Pierre, 1987: *Les Montagnais, premiers habitants du Saguenay-Lac-St-Jean*, Mashteuiash, Mishinikan, 145 p.
- Harrison, Julia D., 1988: « Artistic traditions of Canada's first Peoples », *American Indian art magazine*, vol.13, n° 3, p.33-39.
- Hartman, Russell P., 1983: « The Navajo Tribal Museum: Bridging the Past and the Present », *Indian Art Magazine*, vol.9, n° 1, p.30-36.
- Humbert, Raymond, 1988: *Le symbolisme dans l'art populaire*, Paris, Dessain & Tolra, 109 p.
- Jones, William K., *La préparation des documents: préparation, montage, exposition*, Ottawa, Associations des musées canadiens, 8 p.
- Jury, Élise McLeod et Jury, Wilfrid, 1980: *Sainte-Marie-aux-Hurons*, Montréal, Bellarmin, 141p.
- Laplatine, François, 1995: *L'anthropologie*, France, Payot, 223 p.

- Lee, Molly, 1992: « Appropriating the primitive: the Turn-of-the -century collection and display of native alaskan art », *Arctic Anthropology*, vol. 28 n° 1, p.6-15.
- Lester, John, 1972: « The American Indian: a museum's eye view », *Indian Historian*, vol. 5, n°2, p. 25-31.
- Lévi-Strauss, Claude, 1989: *Des symboles et leurs doubles*, Paris, Plon, 270 p.
- Livingstone, Donna, « The Spirit sing: artistic traditions of Canada's Firts people », *Journal of the West*, vol. 27, n° 1, p. 84-88.
- Malraux, André, 1965: *Le musée imaginaire*, Paris, Gallimard.
- Miville-Deschênes, François, 1992: « L'objet occulté », *Mémoires vives*, vol. 3, p.19-25.
- Muller, Jean-Claude, 1986: « Trois leçons de muséologie Rukuba ou le degré zéro de l'esthétisme », *Anthropologie et sociétés*, vol. 10, n° 3, p. 47-60.
- Pothier, Louise, 1993: « La traversée de apparences », *Mémoires vives*, , vol. 4, p.4-9. ✓
- Rebetez, Pierre, 1970: *Comment visiter un musée..Comment les impressions et l'informations reçues peuvent être utilisées dans l'enseignement de l'histoire, des sciences, des arts, etc.*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, 187 p.
- Schaer, Roland, 1993: *L'Invention des musées*, Paris, Gallimard, 144 p.
- Tomaszewski, Véronique, 1992: *Entre deux mondes*, Québec, 32p.
- UNESCO, 1965: *Les expositions temporaires et itinérantes*, Paris, Presses de l'UNESCO, 135p.
- Vincent, Sylvie, 1991: « La présence des gens du large dans la vision montagnaise de l'histoire », *Anthropologie et sociétés*, vol. 15, n° 1, p.125- 143.

Annexe 1

Entrevue faite le 7 novembre 1994 au musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean.
« Ilnu de coeur » nous a livré sa perception de sa culture démontrée dans l'exposition "La culture montagnaise, une culture à découvrir" comme interface culturelle.

Nous sommes devant la vitrine à l'entrée du musée où il y a des pointes de flèche, des tessons de poterie et des perles de verre. De plus un texte explicatif nous démontre deux modes de vie, les sédentaires et les nomades. Quelles sont vos perceptions face à l'information véhiculée?

La représentation de différentes pointes de flèches dans la vitrine.

Les pointes de flèches donnent un indice, seulement une technique de taille de pierre. Au niveau de la présentation, on ne voit pas la relation dans le temps. Beaucoup de représentations par la carte de différents coins du pays, mais dans notre culture, la distance n'a pas d'importance.

Ce qui est dommage dans plusieurs expositions autochtones où l'on parle du mode de vie iroquoien et algonquien, il faut se pencher pour lire et c'est écrit en petit. Ce qui est dur, c'est d'expliquer la différence entre le mode de vie algonquien et iroquoien. C'est finalement deux familles linguistiques. À première vue, la représentation qu'on en fait ne l'explique nullement. Par la suite, les anthropologues ont appelé les nomades (Algonquin) et les sédentaires (Iroquois), les chasseurs versus les agriculteurs. On voit tout de suite la relation avec la terre qui prend une forme différente. La relation avec tout ce qui vit sur terre est un peu différente à cause de l'activité qu'on pratique.

La représentation des tessons de poterie.

La démonstration de deux modes de vie à partir de poterie ne donne aucun lien avec la position de l'évolution d'une civilisation. Les chasseurs sont considérés comme peu civilisés à cause de leur mode de vie nomade. On ne peut se mettre en relation avec la poterie car ce sont des choses qu'on ne gardait pas. Elle ne fait pas partie de notre histoire. Sauf qu'il y a des choses contemporaines que l'on fait encore et qui était là anciennement, comme le casseau d'écorce que l'on faisait sur place parce qu'on voyageait entre notre territoire de chasse et le territoire du lac Saint-Jean.

Mes connaissances m'indiquent toute la problématique de la poterie iroquoise, mais si mes parents venaient voir cela, pour eux ça ne veut rien dire. Contexte externe, on voit pourquoi les Iroquois en avaient besoin. On fabriquait des outils que l'on se servait quotidiennement avec les composantes sur place. Peu importe où l'on se trouve dans le temps, on fabriquait les outils si on avait les composantes sur place.

Le fait que l'on vient d'une famille linguistique, d'une civilisation où l'enseignement était oral et un élément de base nécessaire à acquérir, avant de comprendre l'apprentissage de la culture autochtone. Parce que cela donne une nouvelle orientation dans la définition de c'est quoi la vie. Le mode d'enseignement et le mode d'apprentissage sont inter-reliés, donc si tu compares à

une société qui a une langue écrite, toute la mécanique d'apprentissage est différente. Où il y a de l'écrit, il est difficile de se reconnaître.

Il y a des éléments qui sont reliés aux mythes autochtones. Dans le sens que l'on voit un autochtone comme un chasseur, mais il n'explique pas pourquoi il est chasseur. Pour nous, on n'a pas besoin de l'expliquer car on sait, mais pour ceux qui ne le savent pas c'est beaucoup plus difficile. Cette dimension qui va entrer plus tard dans la dimension spirituelle de la culture, on ne la voit pas. C'est un moyen de subsistance, mais c'est comme si on n'était pas assez évolués pour faire mieux quand c'est présenté de cette façon. Il y a une explication pourquoi on fait cela comme ça et pourquoi on doit continuer à faire cela comme ça. On va parler d'équilibre en territoire en tout ce qui vit. C'est notre façon de voir les choses. Tout ce qui vit et tout ce qui ne vit pas, donc on n'a pas le même respect. Ce sont des éléments de base qui sont importants de savoir pour comprendre pourquoi telle activité se faisait et pourquoi on la faisait de telle façon, et que l'on prenait tels outils, qui sont des outils de base. Les outils n'ont pas beaucoup changé et nous sommes encore très présents dans notre histoire.

La difficulté dans le musée, c'est toute la relativité qu'il y a avec le temps. C'est présenté comme étant du passé, mais c'est encore comme ça aujourd'hui. Une petite nuance qu'il faut voir, c'est par méconnaissance qu'on fait cela, et non par mauvaise intention. Souvent on avait beaucoup de difficulté à répondre à cette question: Y-a-t-il encore des Indiens traditionnels? Dans cette question, il y a toujours une nuance qu'il faut amener. La personne qui pose cette question, veut savoir s'il y a des Indiens qui vivent comme dans le passé ou comme jadis. Si c'est ça le fond de sa question, c'est non. S'il y a des Indiens traditionnels? Oui, sauf que les composantes de l'environnement ont changé depuis 50 ans à aujourd'hui ou 200 ans à aujourd'hui. Dans cette relation, c'est très dur de mettre cette notion en boîte dans une exposition.

Le musée a été mis en place parce qu'on perdait des choses. Beaucoup d'artefacts de notre histoire ou de notre culture vont à l'extérieur, et quand ils partent, on ne les voit plus. Donc c'est important parce qu'on allait tout perdre. Il y avait une place où l'on pouvait les voir encore et le musée est un endroit idéal. La communauté ne voyait pas le musée comme un moyen de diffusion de sa culture. Aujourd'hui, ça fait partie d'un moyen comme tant d'autre. Il devient nécessaire à cause de son côté éducationnel et le rôle qu'il peut amener à l'école.

La question du statique dans la mise en valeur d'une culture vivante.

Si on parle de statique, la communauté est un endroit statique. La vie dans la communauté, dans le passé, était seulement de trois mois de notre année. Donc les neuf autres mois que se passait-il? Il n'y a personne qui le sait, sauf nous autres. Seulement le monde extérieur a vu les trois mois que l'on passait dans la communauté pendant l'été. Ensuite il y a eu le développement économique et

social. Les postes de traite ont été érigés à cause de la traite des fourrures et l'établissement d'une nouvelle communauté avec une église. L'église et ceux qui oeuvraient sur le terrain n'étaient pas vraiment au courant, j'espère que non. Ils jouaient un peu de bénédiction, finalement, pour ériger et développer une communauté ou un village, avec une vie sociale qui n'est pas en relation avec notre mode de vie traditionnel autochtone. Un mode de vie de village, avec des infrastructures et l'établissement de l'église qui devient un lieu de rassemblement, pouvait devenir un lieu permanent même de vie pour les autochtones. Il y a tous ces aspects qui sont difficiles à expliquer et à comprendre si tu ne le vis pas, si tu ne le vois pas, si tu ne peux avoir de contact verbal avec quelqu'un qui peut t'expliquer cela. Avec une présentation ou une conférence de présentation, le visiteur va avoir un tout autre aperçu de l'exposition.

Une question de vision globale.

L'affinité face aux objets exposés. Oui je sais que cela nous appartient. C'est le point le plus frappant. Ce que je ne vois pas, c'est interrelation entre les objets. Il doit y avoir une continuité qui ne semble pas être là.

Comment intégrer une vision globale à une exposition? Ici on ne la voit pas. On parle de moyen de déplacement alors qu'on devrait parler de moyen de déplacement en hiver. Encore là, les raquettes sont pour faire la première trace, comme un trottoir. Après on n'a plus besoin. Pour nous, se sont des éléments que nous savons. Tu ne sors pas dehors en mettant tes raquettes, puis tu les enlèves quand tu rentres. Tu peux sortir sans tes raquettes, tu es limité dans tes déplacements.

Je vois un mélange dans le temps. Je vois des outils faits en os. On voit ce que le contact peu faire, des ressources empruntées et transformées pour nos besoins.

La façon que tu pratiquais les activités faisait que tu utilisais l'outil avec connaissance et beaucoup de respect parce que tu faisais toi même ton outil. Tu ne vas pas l'acheter à la quincaillerie et souvent ça va jouer un rôle important pour la survie. Si tu n'as pas assez à manger et que tu veux aller pêcher et c'est l'hiver, le harpon est important. Tu ne veux pas manquer ton coup en le fabriquant. Ce sont des éléments que l'on ne retrouve pas.

On se promène dans le temps. On voit des fusils dans une époque, des harpons d'une autre époque. On voit des pointes de flèche d'une autre époque. Moi je serais tout mélangé si je venais de l'extérieur.

Les objets donnent-ils une idée exacte de la culture présentée?

Non, les flèches sont une façon de vivre que je ne connais même pas. Je n'ai eu aucun enseignement. Je ne crois pas que mon père a eu les enseignements sur les pointes de flèche. On a perdu la guerre à cause des pointes de flèche.

La pointe de flèche fait partie de notre passé. Aujourd'hui la pointe de flèche sert le côté archéologique qui est très important car elle situe dans le temps. Elle nous positionne dans le temps, à savoir que notre civilisation à un moment donné de l'histoire vivait de cette façon. Sauf que l'on s'aperçoit que dans le monde autochtone, toutes ces connaissances face à ce mode de vie ont changé à cause de la composante des éléments de l'environnement. Les principes sont restés les mêmes, ce qui revient à mon affirmation du début, que traditionnellement on est encore là, sauf que l'on ne vit plus comme jadis. On ne vit plus avec les pointes de flèche. On utilise le fusil et la carabine, mais il faut savoir l'utiliser et savoir ce qu'on veut chasser. Pas parce que tu as changé d'outil que cela enlève la nécessité d'acquérir des connaissances de l'animal que tu chasses. L'histoire de la loutre, ma mère me l'a racontée et sa mère la lui a racontée. Cette histoire est là depuis le début.

Représentation de la chasse.

On ne retrouve pas cette connaissance et l'interrelation entre la vision globale que l'autochtone avait. La chasse se situe dans une période bien définie dans une année. La chasse se passait l'hiver. Ce n'est pas démontré. La culture autochtone est reliée au cercle, qui est une notion, que l'on ne voit pas dans l'exposition. Pourquoi? Parce que ce n'est pas une façon théorique qu'on apprend.

Le cercle est une notion orale qui s'apprend par le langage. On apprend la question de l'équilibre, la question du respect et les éléments nécessaires qui vont donner les outils nécessaires pour fonctionner dans le cercle et le comprendre. On va l'utiliser partout, dans les quatre saisons, les quatre points cardinaux. Sur les saisons, il y a le cycle des activités traditionnelles qui change. Tu vas toujours chasser l'outarde, mais dans un temps donné dans la saison. C'est aussi un signe dans le mouvement de nos activités. Quand on parle de territoire de chasse, on va se rassembler dans des grands plans d'eau. S'il pleut beaucoup, les ancêtres se rassemblaient sur les pointes pour avoir les vents dominants. Les vents dominants sont très importants. Il vente beaucoup, mais il n'y a pas de moustiques. Au mois de juin, dans le bois, vous savez comme moi que les moustiques sont des petites bestioles pas mal affectueuses.

Il y a des éléments externes qu'il faut considérer. À tout cela viennent se joindre des activités sociales ou traditionnelles dans un contexte statique, un contexte logique et un contexte culturel. Au début c'était pour répondre à un besoin essentiel de survie, et tranquillement s'y est greffé une façon d'agir afin de respecter ce mode de vie. Il s'est rajouté des valeurs, le respect dont je parlais tantôt.

C'est notre milieu. Il est annuel. Il n'est pas quotidien. On part au printemps avec la chasse des oiseaux migrateurs. On revient avec la pêche traditionnelle et la pêche au filet. Là, tu vois le mouvement dans le temps et sur le territoire car on descend et on se ramasse sur les grands plans d'eau comme le lac Saint-Jean. On fait la pêche en été. Vient ensuite la cueillette des fruits et des plantes qu'on a besoin, tout en se préparant à remonter vers le nord dans nos terres pour faire la chasse au gros gibier.

Il y a toute une technique pour faire la chasse aux gros gibiers et pourquoi on la fait. Souvent c'est elle qui permettait d'avoir nos vêtements, première des choses. On se nourrissait de la viande et les animaux servaient aussi de médecine. On va apprêter notre viande de telle façon qu'elle va subvenir à nos besoins pendant le voyage et aussi rendu sur place. Il n'y a pas de gaspillage. On respecte l'animal en utilisant tout ce qu'il donne.

On s'établit pour l'hiver. Revient la saison de la trappe. Durant les trois dernières activités, la cueillette de fruits, la chasse au gros gibier et l'apprêtage de la viande, on se prépare à l'activité de trappe. Chaque fois que tu fais la préparation à la trappe, tu vas faire des intentions en forêt pour chasser les animaux à fourrure, parce que ta culture te demande de le faire.

Dans la forêt, il y a un cercle qui existe aussi. La raison d'être, pourquoi on est là, c'est qu'on est le gardien de ce cercle. On chassait même avant l'arrivée des Européens, mais aujourd'hui le marché des fourrures est une activité qui a été boycottée et il y a beaucoup de propagande contre la pratique du trappage. Nous on doit continuer à trapper quand même.

C'est certain, il y a un impact parce que cela donnait un apport économique qui est jeune (150 ans). Ça a changé. Cela a mis un effort sur une activité que l'on pratiquait déjà traditionnellement. Un caractère relativement neuf est mis en place: l'économie. Ceci amène un élément qui n'était pas là avant l'argent. Nous c'était du troc que l'on faisait.

C'est toute cette interrelation, entrée dans le monde du nomadisme, que l'on ne voit pas dans les expositions autochtones, ou très peu. À Pointe-Bleue, on réussit à le faire car il y a des représentations orales qui se font par des animateurs, ou par la direction du musée qui doit rencontrer des groupes.

Une exposition qui se situe au deuxième étage, pour moi, cela me dérange un peu, parce qu'il y a le facteur temps. On rentre dans le musée en ayant à l'idée de faire un petit voyage dans le temps. On est les premiers ici, mais les derniers à être vus dans le trajet des expositions. C'est peut être la façon dont le musée oeuvre, mais moi c'est loin de respecter tout ce qui était. Cela est un élément de base qui est très important.

Il y a des choses que l'on ne peut apprendre théoriquement. On pourrait former des gens chez nous pour oeuvrer dans le milieu culturel. Sauf que si tu ne pratiques pas ses activités traditionnelles, tu vas te faire avoir car tu n'as pas les acquis nécessaires pour comprendre. Il faut maîtriser ces questions de vie et de philosophie car c'est une philosophie la culture autochtone.

La difficulté est de définir la culture autochtone parce qu'elle est différente. Pour avoir vécu dans les deux mondes, je vois la différence qu'il y a. Notre culture est une façon d'être.

Représentation d'une activité de chasse: Amérindiens chassant le cerf.

Moi, personnellement, je n'ai jamais entendu parler de ce genre de chasse comme je la vois représentée. Le cerf a très peu existé au Lac-Saint-Jean. Si je ne me trompe pas, je dirais que c'est une chasse de la famille iroquoienne. Samuel de Champlain n'est pas venu au lac Saint-Jean. Les clôtures et la représentation de la chasse entre deux non-Autochtones sont loin d'être représentatifs de notre culture.

Définir la culture autochtone.

Elle est une façon d'être, de penser et de voir les choses. Tout ce qui est relatif dans tout ce qu'on fait est imprégné de cette culture. C'est sûr qu'il y a eu des bifurcations dans le temps à cause du contexte éducatif et de l'évolution de la société en général depuis 1940-50. On a eu une révolution au niveau technologique et de l'éducation. La vie de la communauté (je ne sais pas si mes compatriotes vont être d'accord) est calquée sur une communauté non-autochtone, donc mise en place avec des valeurs non-autochtones. Donc, on doit s'adapter à vivre comme des non-Autochtones dans un endroit qui est fait pour les Autochtones. Le contexte est très bizarre.

On voit vraiment une interface dans le temps car, pour ceux qui pratiquent les activités traditionnelles, la communauté est seulement là pour trois mois. Il reste les neuf autres mois de vie et peu de gens sont au courant de ce qu'on fait. Ceux qui ne les pratiquent pas sont peu au courant. Pour ceux qui les pratiquent, c'est naturel. Pour nous, on pense que tout le monde est au courant, mais c'est là qu'on frappe un mur. On s'aperçoit que ce n'est pas le cas. Souvent la communication est un élément important. Moi, à cause de mon vécu et de mon expérience, je me suis aperçu qu'on s'est parlé pendant 350 ans, et sur ces années de communication, on s'est compris pendant les 50 premières années. Après on a dit les mêmes mots mais avec des définitions différentes.

Comme exemple, on va prendre l'habitation. On voit des campements, où les gens se tentent à côté de leur maison et ils vivent dans leur tente. C'est encore un autre contexte, si tu ne le connais pas, tu ne le comprends pas.

Pourquoi les gens ne vivent-ils pas dans leur maison? La vision des choses dans notre univers, est qu'un arbre est vivant tandis que la maison ne l'est pas. Au point de vue des priorités, tu vas respecter plus l'arbre que tu vas respecter la maison. Donc, la maison ne sert à rien pour ceux qui vivent de façon traditionnelle.

Le gouvernement nous faisait des maisons car c'était dans ses obligations fiduciaires. Il devait subvenir aux besoins des autochtones afin de bien se sentir dans sa peau et d'avoir bonne conscience. Probablement pour eux, c'était une façon d'assimiler les Autochtones à leur mode de vie en imposant et en mettant en place des interventions qui reflétaient la société d'à côté.

Aujourd'hui, il serait difficile de se passer de ces éléments parce qu'on s'est adapté. Mon père a fait une mention que moi je reprends souvent. Les gens lui posaient la question; quand tu étais en territoire que faisais-tu avec ta maison à Pointe-Bleu? Il répondait: j'ai une maison à Pointe Bleu! Il crie à ma mère: Maman, savais-tu qu'on avait une maison à Pointe-Bleu! Il était un peu sarcastique dans son intervention parce qu'il voulait faire comprendre aux gens que la maison qu'il voyait à Pointe-Bleu n'était pas sa maison. Sa maison était dans le bois.

Si tu n'as pas cette vision ou tu n'es pas sensibilisé à cette dimension de la culture, tu arrives dans une exposition comme celle-ci et tu vois juste une démonstration d'objets faits par nous, placés plus ou moins dans des endroits stratégiques.

Fonction de l'objet.

Il y a toute la dimension de ce qui se vit. Dans la société d'aujourd'hui, toutes les démonstrations sont faites à partir des valeurs. Moi c'est la façon que je le vois. C'est sûr que si c'était moi qui mettait tout cela en valeur, ce serait différent. Il y a certaines choses qui partiraient, comme le crâne de castor qui n'a pas à être là. Ce n'est pas une chose de démonstration.

La dimension spirituelle.

Dans le cheminement culturel, il y a une dimension qui a toujours été tabou, c'est la dimension spirituelle. On ne peut pas dire toujours, mais à une certaine époque. L'influence de l'Église est devenue de plus en plus nécessaire dans les communautés. Il y a eu beaucoup d'écrits de différents corps religieux qui sont passés dans les communautés. Ils avaient beaucoup de difficultés avec les autochtones à cause des rituels. Ce qu'ils n'ont pas su, c'est qu'ils étaient limités dans leur univers et ils pensaient que la communauté était le lieu de vie des

Autochtones. Nous, on allait et vivait en forêt. Il y a certains rituels qui ont continué à être pratiqués jusqu'à aujourd'hui. Moi, j' ai fait partie de ces rituels avec ma famille. J'ai reçu certains rites, sauf que ce sont des choses que je ne peux pas dire.

La directive que j'ai eue, c'est de ne pas en parler. Cela reste pour moi. Plus tard, je me suis rendu compte qu'on n'en parlait pas à personne parce que l'Église l'interdisait. C'est une façon de se faire exclure par la communauté si jamais l'Église venait à apprendre qu'on avait fait des rituels.

Dans notre spiritualité, on parle des esprits et que tous esprits vivent. Un arbre a un esprit et les animaux aussi. Je ne suis pas certain que la bible enseigne cet élément. Pour les premiers religieux, il était hors de question que l'on accepte l'existence des esprits des animaux. Il y a eu des accusations de satanisme. Le chamanisme a disparu au début du siècle.

L'Indien arrivait de son voyage dans le territoire de chasse. Sur le territoire de rassemblement, il y avait les Européens et des éléments nouveaux de leur société. L'Indien s'est adapté à cette réalité. Il y a des affaires qu'il faisait dans le bois et qu'il ne faisait pas dans la communauté. Donc, on est toujours resté les mêmes, mais personne ne le savait car il y avait juste les Indiens qui allaient dans le bois.

Jusqu'aux années 60, les seuls fous qui allaient dans le bois, étaient les animaux et les sauvages. Avec l'intervention due à la richesse des ressources naturelles de la forêt, le gouvernement a fait des chemins d'accès. Avant, les seuls chemins d'accès qu'on avait, c'étaient les cours d'eau, et nos connaissances faisaient en sorte qu'on était les seuls à pouvoir naviguer de façon continue.

Je suis certain que dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, quand il y a eu la rencontre des deux sociétés, le fameux jour où ton ancêtre a rencontré mon ancêtre sur les rives du lac Saint-Jean, la seule façon qu'il a pu survivre, était de penser à la façon indienne parce que mère nature ne pardonne pas et ne fait pas de différence. Elle ne fait pas de différence de sexe, de culture, de nation. C'est cette loi qui s'applique et elle s'applique en tout. Sauf qu'il y a une façon de vivre. Si tu la respectes, tu vas être capable de survivre.

La seule façon d'avoir cet enseignement est en communiquant et en se comprenant. Je suis certain qu'à un moment donné de notre histoire, on était tous des Ilus pendant un bout de temps.

Le terme religion amérindienne.

On ne parle pas de religion. C'est une spiritualité et je ferais une nuance entre les deux. La religion est une doctrine enseignée par un maître. Tandis que nous autre

c'est l'univers. On a juste un seul créateur comme dans toutes les religions, mais c'est la façon que l'on vit avec. La différence est que nous la vivons. Tu ne peux pas prêcher ce que tu ne fais pas. C'est la façon que l'Autochtone pense. On peut même aller plus loin, c'est la façon orale. Si on faisait une vérification de tous les peuples qui vivent oralement et de quelle façon ils vivent leur spiritualité, on s'apercevrait que ce sont tous des gens qui prêchent par exemple. La seule façon de prêcher le respect c'est d'être respectueux toi même. C'est comme naturel, c'est une logique orale.

Je me souviens qu'une fois, je travaillais dans la communauté et je voulais rendre la langue montagnaise écrite. J'étais sincère, je sortais de l'école. J'étais engagé à cette fin là. Après ma première année d'engagement, mon rapport annuel avait recommandé que la langue orale ne soit pas écrite. J'ai perdu mon poste. Mais j'ai réappris que dans la langue il y a des valeurs de base véhiculées quand on a trois ans. Quand tu apprends la langue, ces valeurs deviennent innées. La façon que tu vas voir la vie après, est complètement différente.

J'ai vécu dans le monde anglais et dans le monde français. Je suis chanceux car j'ai vécu les trois perspectives. Je sais une chose; les côtés français et anglais sont d'un côté de la balance, et le monde oral est de l'autre. Mon père m'a toujours dit: pour être un bon Innu, il faut partager tes connaissances.

À l'école, c'est le contraire: garde tes connaissances pour toi, c'est ça qui va te rendre service tantôt. Ne va pas dire tes secrets, car tu ne survivras pas. C'est le contraire que l'on doit faire. C'est un contraste qui était là et qui est encore là. Moi j'ai réussi à faire le choix entre les deux. J'ai pris le meilleur des deux mondes. J'ai fait un chemin entre les deux. Jusqu'à date ça va bien. C'est sur que je penche un peu plus sur mes côtés d'origine autochtone. C'est normal, j'ai reçu cet enseignement à la base. La seule chose que je peux faire, c'est de partager mes connaissances.

Perception du contact entre Amérindiens et Blancs.

Ce que je trouve dommage dans les présentations, tout est basé sur l'élément économique. Je ne pense pas qu'il existe personne d'assez naïf pour ne pas savoir que chaque société est basée sur l'économie. Le premier objectif européen était purement économique. On voit notre ami le castor. C'est ça qui était recherché, sauf que l'on ne faisait pas l'emphasis sur ça.

Moi, je trouve que c'est l'élément le plus déplorable. Souvent les expositions qui vont parler du contact, vont être relatifs avec les écrits qui ont été faits. Ces écrits ont été faits avec la perception de voir les choses de celui qui les a écrits. Je ne pense pas qu'il a eu consensus quand Lejeune a écrit. Il n'a pas consulté toute sa famille de Jésuites pour dire que la façon d'écrire doit être faite en fonction de ce qu'il vivait. Tout dépendant qu'il ait eu une bonne ou une mauvaise expérience, ça

pouvait être déformé. Il y a aussi le facteur temps. Les écrits sont basés sur les trois mois de vécu. Ceux qui vivaient avec les Indiens le faisaient seulement trois mois par année. Le vécu de ces trois mois est généralisé sur un an.

Posons-nous la question et faisons une vérification des écrits. Vous allez être drôlement surpris de voir que plusieurs des écrits ou des décisions politiques ont été prises pendant l'automne et le printemps, le temps où les Autochtones n'étaient pas là. Quand les Autochtones revenaient, ils ne savaient pas quelles décisions avaient été prises. Donc tu mets en place une structure administrative qui ne relate même pas la vérité et que tu l'acceptes dans une exposition. Moi, j'ai un peu de misère avec cela.

Représentation d'une gravure d'un Montagnais.

Moi, j'ai de la misère avec ces plumes. Je me suis toujours posé la question à savoir si on portait vraiment des plumes. Aujourd'hui je me suis aperçu dans le cheminement que j'ai fait, que la plume a existé mais dans des contextes bien spirituels. À porter un plumage comme ça, on risque plus d'avoir une flèche. Se promener avec ça dans le bois, on pouvait se faire prendre pour un oiseau. En deuxième chose, si tu courrais après un orignal tu vas arriver déplumé à l'autre bout.

Je peux vous parler du plumage. Les Indiens ont embarqué dans ce rôle: le jeu des plumes mais juste par stratégie ou pour le *fun*. On voit des photos du début du siècle où nos chefs sont habillés avec des plumes sur la tête. Ils se sont fait prendre dans leur propre jeu. C'est devenu du folklore.

La majeure partie du travail que l'Indien faisait dans l'économie, c'était comme guide. Des gens de l'extérieur qui voulaient voir des Indiens venaient à Pointe-Bleue. Peut-être qu'il y en a eu quelques-uns qui ont forcé la note pour agrémenter la visite. Cela faisait partie du marketing des années 30. C'est une fausse représentation.

Point de vue d'ensemble pour un Amérindien face à l'exposition.

La première chose qui me vient à l'idée, on était comme cela. C'est du passé. Il n'y a rien de contemporain, et pourtant cela devrait être parce que l'on vit encore de cette façon. C'est ma première idée. Au point de vue temps, c'est la même chose. Ce n'est plus de même, je ne sais pas c'est quoi mais ça laisse sur l'impression. Il n'y a pas de continuité. C'est vraiment en arrière. Après cela, la culture est comme éteinte, morte. Quelque chose qui n'existe plus. C'était.

C'est bien délicat pour nous car tout ce qu'il y a ici nous appartient. Que ce soit à l'extérieur de chez nous, j'ai de la misère avec ça. C'est beaucoup de choses de

droit que mon peuple avait. Certains objets devraient nous revenir. Je sais que c'est par ces collections qu'un musée va atteindre sa notoriété. Mais il y a certaines choses qui devraient retourner à qui ça appartient, pour que ce soit mieux exploité.

Je ne pense pas que ce soit mal intentionné. Elle est en haut dans la deuxième partie du musée. On veut être respectueux envers ceux qui oeuvraient dans la région. On était ici en premier et je ne vois pas pourquoi on ne serait pas en avant. En plus, le manque de connaissances et d'informations envers la représentation culturelle font qu'elle devrait être présentée par ceux qui la vivent.

Annexe 2

Entrevue « Montagnaise non pratiquante» 22 ans
12 juillet 1995
Musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean

Quelle est votre perception culturelle face à la vitrine d'entrée du musée?

Je vois des pointes de flèches de différentes couleurs et fabriquées dans des matières premières différentes. Qu'est-ce qu'on peut dire face à un éventail de pointes et que l'on n'a pas de connaissances sur le sujet? En premier lieu, c'est impressionnant de voir avec quelle dextérité ils arrivaient à des objets aussi parfaits pour satisfaire le besoin de se nourrir. Même à cela, il est difficile de concevoir qu'ils pouvaient tuer des animaux avec de tels objets. Tout cela semble si loin de moi et de la façon dont je vis ma culture.

C'est la même chose pour les tessons de poterie ou les perles de verre. On parle de populations nomades et sédentaires. Mais, pour moi qui vis comme tout le monde il est difficile de comprendre vraiment ce que ces notions veulent dire. Même si je suis amérindienne, ce sont des concepts qui ne me touchent guère. Ma façon de vivre n'est pas en fonction d'une vie nomade ou sédentaire, mais je vis en fonction des activités d'aujourd'hui comme le sport, sortir avec des amis etc.. Malgré cela, je me sens quand même Amérindienne, même si je ne vis pas avec les pointes de flèches et que je ne mange pas dans de la poterie comme celle-ci.

Après une première visite de l'ensemble de l'exposition au musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean, elle nous livre ses impressions sur sa perception culturelle à partir de la culture matérielle.

À première vue, je ne trouve aucun objet avec lequel je me sens une affinité culturelle ou personnelle. Rien dans tout cela ne me donne des indices de la vie actuelle des Amérindiens. Tout ceci fait partie d'un passé plus ou moins loin. Si je me réfère à ma façon de vivre, quand je vois des raquettes comme celles-ci, ou des images de chasse comme celle-là, ça ne me touche guère comme symbole culturel. Quand je fais de la raquette, je le fais comme un sport d'hiver et non comme un moyen de déplacement. Je ne me déplace pas en raquettes, c'est une activité sportive que je fais avec des amis. Je ne fais pas de la raquette parce que je suis amérindienne. Ce n'est pas inné en nous. Je connais des amérindiens qui ne font pas de raquette et ils sont des amérindiens quand même. L'exposition est faite, à mon avis, comme si tout ceci était représentatif d'un amérindien. Moi, je ne suis pas d'accord avec le titre de l'exposition. Ces objets ont fait partie de la vie usuelle de certains amérindiens à une certaine époque, mais ils ne sont pas représentatifs de notre culture.

J'aime bien visiter les expositions montrant notre culture, et ce que je vois me semble toujours la même chose. Je suis Montagnaise et c'est dans ma façon d'être que je le suis, par mon physique et par mes origines familiales. Je ne suis pas Montagnaise à cause des objets. Je n'ai jamais utilisé ce genre d'objet et cela ne fait pas moins de moi une Montagnaise. Quand je vois ces objets, je vois de simples objets anciens, très beaux et très impressionnants, au même titre que l'on visite un

château en ruines. J'ai été en Europe et j'ai visité quelques sites historiques qui m'ont beaucoup impressionnée, au même titre que je suis impressionnée quand je vois les objets en pierre qu'ils fabriquaient. Je pense que c'est très important qu'ils soient montrés et que tout ceci soit accessible au monde, mais les musées ne devraient pas présenter cela comme une culture. Tout ceci a servi à une époque et un contexte bien particulier, tout comme on vivait dans les châteaux au moyen âge, mais ceci ne détermine pas une culture. Tout le contexte d'utilisation de ses objets est absent et c'est vraiment cela qui détermine une culture. L'objet est un simple outil qui répond à un besoin. Pour expliquer toute l'importance de la chasse chez le Montagnais, ce n'est pas en voyant des pointes de flèches ou des fusils que l'on peut comprendre.

C'est un peu désolant de toujours voir des objets de ce type pour définir notre culture. Cela donne une mauvaise idée de ma culture. Même moi, une Montagnaise je ne me reconnais pas. Comme je l'ai déjà dit, il est important que cela ne reste pas dans les tiroirs, mais tant qu'à montrer une culture à partir d'objets, il serait important qu'il y ait un parallèle avec leur utilisation et leur évolution jusqu'à aujourd'hui, pour ne pas que les gens qui sortent du musée pensent que l'on utilise ce type d'objets encore aujourd'hui.

Dernièrement, j'ai été à Mashteuiatsh et je suis allée visiter les expositions en cours. J'ai beaucoup aimé l'exposition de photos qui montrent la vie d'une famille montagnaise dans l'année. Ils pratiquent certaines activités traditionnelles dans le monde d'aujourd'hui avec les concepts d'aujourd'hui. Si on veut montrer notre culture, c'est peut-être plus à cela qu'il faut se référer, plutôt qu'aux objets qui sont montrés ici. J'ai vu aussi, dans une autre salle, des objets archéologiques assez impressionnants. Mais j'ai aimé davantage une photo montrant un Amérindien coupant du bois avec une scie mécanique. On voit des objets appartenant au passé et à aujourd'hui, au même endroit où les objets ont été trouvés les outils modernes pour répondre aux mêmes besoins.

À mon avis, on ne peut définir une culture par une exposition de ce genre. Une exposition doit donner l'heure juste sur ce qu'elle expose. Si je regarde autour de moi, rien ne m'indique un facteur-temps dans l'utilisation de ces objets, ni le cheminement évolutif dans l'application de la culture montagnaise d'aujourd'hui. Ce sont des objets plus ou moins beaux objets qui ont joué un rôle important dans un temps donné, mais cela ne définit pas une culture, ne la démontre pas et surtout ne permet pas à ceux qui veulent en savoir plus sur les Montagnais.

Aujourd'hui, est-ce que les Montagnais s'habillent encore comme cela? Utilisent-ils encore ces pointes de flèches, ou se servent-ils encore de la poterie? Non, nous vivons dans des maisons, nous avons la télé et nous allons faire notre marché comme vous tous. Nous avons modifié notre façon de vivre comme la société a modifié la sienne, en fonction du développement technologique. Nos valeurs spirituelles sont basées sur la nature, sur le bien et le mal qui nous ont été enseignés par nos parents, à l'école et à l'église. Aujourd'hui on prend ce qui fait

notre affaire.

Les Montagnais qui vivent les activités traditionnelles apportent avec eux les valeurs de la nature, mais utilisent les outils modernes. La perception que l'on peut avoir après une visite de cette exposition est celle d'une fausse représentation d'une culture qui est mal connue. Ceux qui ont monté cette exposition ne semblent avoir aucune connaissance de la culture. Les objets sont présentés pêle-mêle, sans notion chronologique. On dirait que tous les objets ont été mis de façon disparate afin de remplir un espace. On sait que c'est la mode de parler des Amérindiens et que cette exposition est là pour faire comme la mode et répondre aux besoins du touriste. Étant moi-même Amérindienne, je sais que je suis souvent vue comme une curiosité. Je ne passe jamais inaperçue.

Finalement, on ne devrait pas permettre ce type d'exposition car cela alimente les mythes et les fausses idées. Que nous n'avons pas évolué et que l'on reste une race différente. Tout ceci résulte en des problèmes de racisme. Si on laissait toutes ces choses de côté et qu'on montrait comment nous vivons aujourd'hui, les gens verraient peut-être en nous moins de différence. Nous avons les mêmes besoins et notre façon de vivre est la même. Pour moi, ce genre d'exposition ne fait que nuire à la perception que l'on a des Amérindiens.

Annexe 3

**Entrevue le 15 juin 1995 « Jeune Montagnaise »
Au musée de Chicoutimi sur l'exposition montagnaise**

Nous sommes devant la vitrine à l'entrée du musée. Nous pouvons apercevoir trois thèmes exposés, soit des pointes de flèche, des tessons de poterie et des perles. Quel est la perception culturelle qui en ressort?

Déjà en partant, j'avais une idée préconçue sur la culture amérindienne par les concepts qui ont été véhiculés autour de moi depuis mon enfance. Quand je regarde des pointes de flèche comme celles-ci, je vois les films de cow-boys que l'on regardait à la TV et les batailles avec la cavalerie. Je perçois plus l'Amérindien guerrier qu'un mode de vie basé sur la chasse. C'est ma première impression.

Les tessons de poterie ne me disent pas grand chose. Le pot est très beau mais je ne l'associe pas aux amérindiens. On peut lire un texte très dense sur deux modes de vie différents, mais on ne s'arrête pas nécessairement pour le lire, à cause de sa position et aussi le fait qu'une visite au musée est toujours sommaire en soit. Je regarde toujours de façon générale et je m'arrête un peu plus quand quelque chose m'attire. Pour moi, une bonne exposition est une exposition qui vise surtout sur le visuel en premier. La vitrine, en partant, ne nous incite pas à lire davantage et à regarder. On veut passer à autre chose.

Les perles ne me disent pas grand chose. Un rapide coût d'oeil.

Nous allons voir l'exposition située au deuxième étage du musée.

Première vue, le canot d'écorce suspendu.

Évidence même. Pour moi, j'étais certain de voir un canot d'écorce. L'idée que l'on se fait des Indiens est celle de l'Indien sur la rivière en canot d'écorce. C'est inculqué dans la façon de les voir. Tout le concept qui se rattache autour du canot en perception culturelle est absent. On s'attend à voir un canot d'écorce, mais les questions par rapport au pourquoi du canot, quel en est le caractère culturel ne se pose pas. Je ne vois rien en tout cas qui m'incite à les poser.

La culture montagnaise une culture à découvrir

On voit un campement indien montagnais. C'est décevant car ce n'est pas le tipi, la tente ronde. La première idée qui me vient à l'esprit: C'est un campement d'aujourd'hui. On n'est pas tenté d'aller plus loin. C'est petit.

Les moyens de déplacement en hiver.

Bien sur, il y a des raquettes et des traîneaux. C'est la même chose pour le canot, c'est évident que l'on va voir ces choses, le canot, les raquettes, les pointes de flèche, le tomahawk, des chapeaux à plume, des calumets de paix et des haches de guerre. Pour moi la culture indienne est présente par les films et l'histoire du

Canada avec le massacre des missionnaires. Tous les concepts sur la façon dont ils vivaient, la réalité on ne la connaît pas et on ne la voit pas ici. Ça reste des objets qu'on s'attend à voir, on veut les voir car c'est ça qu'on connaît et pour le reste ce n'est pas vraiment important. On n'a comme besoin de voir ça pour affirmer davantage le concept de l'indien que l'on a déjà. Les indiens portent des raquettes, ça on le sait. On voit des raquettes, parfait. Ça colle avec l'idée que l'on a. Tout le concept culturel, la fabrication, l'importance des objets ne nous touchent pas. Ce sont des objets indiens, on les regarde et c'est tout.

L'indien chasseur.

Deux tableaux de scène de chasse. Oui les indiens chassaient. On voit des pointes de flèches, d'autres objets rattachés à la chasse, mais si on n'a pas, ou on a peu de connaissances sur la vie culturelle indienne ce n'est pas ici que l'on va ouvrir un intérêt à connaître davantage la culture amérindienne. Je ne crois pas qu'en partant d'ici je vais aller à la bibliothèque aller me chercher un livre sur les indiens pour comprendre pourquoi ils utilisaient tous ces objets et dans quel contexte. Pour comprendre ou apprécier une exposition comme celle-ci il faut avoir en partant certaines connaissances sur la culture montagnaise, sinon je ne suis pas certain que la perception que l'on peut avoir après la visite soit différente ou bonne de celle que l'on a déjà qui est faite à partir de la télé ou les informations.

L'indien chasseur ne nous dit rien. C'est du passé. L'indien aujourd'hui revendique des terres, fait de la contrebande, sont tous sur le BS, son alcoolique etc. Là aussi, on a sûrement une mauvaise idée de leur monde culturelle, mais ce n'est pas avec l'exposition présente que l'idée va changer. Tout ça c'est fini. Ça fait partie de l'ancien temps.

Le tannage des peaux.

Encore une fois, ce sont des choses que l'on s'attend de voir. La vieille indienne qui mâche la peau. Rien de nouveau ne ressort. Rien ne nous incite à ouvrir un intérêt plus que de visiter l'exposition.

C'est la même chose pour les objets religieux. On voit une tête de castor et d'autres objets. Mais rien ne nous indique pourquoi tout ça. Ils sont là, c'est tout. C'est comme si on voulait nous dire, on est là, on est différent, mais ne nous posez pas de questions.

Après la visite de l'exposition « la culture montagnaise, une culture à découvrir », que percevez-vous de la culture amérindienne?

On parle de culture montagnaise, mais on ne fait pas de différence entre les Montagnais et les autres indiens. Pour moi et pour plusieurs les indiens sont des

indiens et ils vivaient tous de la même façon. L'idée culturelle que l'on en fait reste celle du départ avec le canot, la pointe de flèche et les plumes. C'est comme ça et c'est ça que l'on veut.

On sait que les indiens existent, et on voudrait dire, des fois, existaient. Il n'y a pas d'ouverture au monde culturelle des autres. L'exposition nous démontre qu'un autre peuple existe, ou existait autour de nous mais n'aller pas en profondeur pour comprendre le pourquoi de leur mode de vie. L'exposition nous montre des objets mais ne fait pas le lien entre l'objet et le mode de vie. Après la visite on reste avec l'idée que l'on avait au départ et cette idée est celle de l'indien à cheval ou en canot, vivant dans le bois, tout nu ou presque qui chasse et qui fait la guerre et qui met des raquettes en hiver.

On voit une culture qui est présente, mais qui n'est pas accessible pour ceux qui sont non-indiens. La culture indienne est comme ces objets du musée. On ne peut que la regarder à travers une vitrine et les éléments pour comprendre le pourquoi sont absents. Et tout comme dans le musée, si je voulais prendre les objets pour essayer de comprendre plus, on viendrait tout de suite me dire que je n'ai pas le droit, que c'est interdit et on me dirait d'accepter ses règles un point c'est tout. C'est la même chose pour la culture indienne. Si on veut imprégner davantage de leur culture, on se ferme au porte et on se fait dire que ce n'est pas notre culture, on n'a pas d'affaire à être là.

Pour finir, je reste dans l'idée que les Indiens existent, qu'il faut accepter cette évidence et tout comme l'exposition du musée c'est juste pour regarder, pas pour comprendre.

Annexe 4

Questionnaire répondu par « Professeure en design »

1. Que représente pour vous la culture amérindienne? Pouvez-vous la définir?

R. La culture amérindienne représente pour moi une de mes origines, puisque je suis métis. Elle représente tout le patrimoine de ma mère, et de la famille de celle-ci. Elle marque aussi mon enfance par un lieu physique, la réserve sur laquelle j'ai grandi. Elle est présente en moi par différents aspects, tel qu'un certain regard sur le monde, une certaine relation à la nature sauvage. Mais elle m'est aussi lointaine et étrange, être métis, c'est déjà être autre, quoi qu'on en dise.

La culture amérindienne actuelle est en recherche d'elle-même, et son réflexe est de chercher dans les racines, les coutumes ancestrales, le passé. Mais il est difficile de la définir au présent, de profiler les contours de son existence actuelle. Mais malgré les similitudes du mode de vie des amérindiens modernes et des non-Amérindiens, les différences sont encore présentes.

2. Vous semble t-il opportun de diffuser la culture amérindienne et les musées représentent-ils un médium approprié?

R. Oui et oui

3. Nous savons que le plus souvent, une culture est présentée dans les musées par des objets représentant une activité de subsistance, du mode de vie ou d'un rituel. Comment à partir de l'objet, un musée peut-il mettre en valeur une culture?

R. L'objet doit parler davantage qu'uniquement de lui-même. Les modes de fabrication, les contextes géomorphologiques, climatiques, sociopolitiques, tout parle des particularités d'une culture. celle-ci étant en partie constituée des moyens d'adaptation à un contexte donné qu'ont développé des individus.

4. L'objet en soi, est t-il le meilleur moyen pour diffuser une culture?

R. L'objet "augmenté" des conditions de son émergence. Les spécificités du langage, de l'architecture, des structures sociales parlent cependant tout autant.

5. La mise en valeur de l'objet dans le contexte culturel est primordiale afin de bien diffuser une culture. Comment cette mise en valeur peut-être faite afin de présenter le plus justement le message à diffuser?

R. La mise en valeur de l'objet doit avoir recours à différentes grilles de lecture

pour saisir toute la richesse de celui-ci, sociologie, philosophie, description scientifique et autres champs de connaissance doivent être mis à profit.

6. La culture amérindienne est une culture qui est passée et présente. Serait-il pertinent pour un musée de présenter la culture amérindienne comme une culture vivante en associant des objets qui font partie du passé, mais aussi présenter les objets qui font partie du mode de vie présent ?

R . Bien sûr.

7. Les musées sont des institutions gouvernementales ou privées qui appartiennent le plus souvent à des non-Autochtones. Ces institutions devraient-elles présenter des expositions qui touchent la culture autochtone ?

R . Si cela est opportun, compte-tenu de leur mandat.

8. Les autochtones ne devraient-ils pas eux-mêmes être consultés ou employés dans la conception et la réalisation d'expositions amérindiennes ?

R . Bien sûr.

9. L'objet représentant la culture ou l'action culturelle est mis en vitrine avec un petit texte explicatif. La culture amérindienne est une culture orale qui se transmet oralement. Comment pourrait-on mettre en valeur l'objet afin qu'il représente le mieux une culture orale ?

R . Avec la nouvelle technologie muséale, tout est possible. Peut-être l'objet pourrait-il parler, raconter lui-même son histoire.

10. Aujourd'hui avec tous les nouveaux moyens de diffusion, tels que le vidéo et les ordinateurs, de quelle manière pourrait-on s'en servir afin de diffuser la culture amérindienne ?

R . Ces moyens multimédia doivent être utilisés pour dire quelque chose, pas seulement pour faire actuel. Le contenu de même que l'interface particulière qu'ils instaurent avec le spectateur doivent servir la cause du sujet de l'exposition. Ils sont efficaces pour les mises en contexte, la diffusion de contenus particuliers, et l'animation. Mais ils ne sont pas absolument nécessaires.

11. Vous avez à monter une exposition dans un musée. Le titre de l'exposition est « La culture montagnaise hier et aujourd'hui ». Quelles seraient les démarches entreprises afin de répondre à la problématique? Quelles seraient les personnes consultées? Quels seraient les médiums employés? Comment se ferait la mise en valeur d'un tel projet?

R. a) Monter une équipe interdisciplinaire, anthropologue, historien, archéologue, historien des objets, membres de la communauté montagnaise intéressés par le projet.

b) Chercher des pistes, des points d'ancrage, des caractéristiques communes, des continuums entre ces deux moments de l'histoire d'un peuple.

c) Mettre sur pied un concept d'exposition qui opère des relations entre passé et présent, par des mises en scène, des co-présences, des reconstitutions d'époque et des documentaires sur la vie actuelle.

Annexe 5

Entrevue le 7 février 1995 avec «Français»
Au musée de Chicoutimi sur l'exposition montagnaise.

Après un premier tour des objets exposés, nous allons voir quelle est la perception du Français.

Je vais essayer de dire ce qui ressort quand je visite un musée comme ça. C'est vrai que ça permet de se faire une idée de comment les Montagnais vivaient car j'ai remarqué une chose quand tu m'as fait la visite. Tu parlais beaucoup au passé. Ça laisse supposer que même après, on a vu une certaine évolution, tu m'as parlé de la rencontre, il y a encore quelque chose qui a évolué, donc est-ce que la culture est en changement constant? La culture a encore changé. Qu'elle change ou qu'elle évolue et vers quoi elle évolue, est-ce qu'elle continue à subir une influence ou est-ce qu'il y a une affirmation ou un retour aux sources? Peut-être pas un retour aux sources, mais, comme tu dis, il y a une barrière, un changement qui représentait comme un changement entre la rencontre de deux cultures.

Moi, ce que j'ai remarqué, c'est que la rencontre de deux cultures a surtout fait qu'il y a eu l'instauration d'un commerce, ce qui a permis à chacun de donner une autre ressource pour leur survie, parce que, avant, les Indiens vivaient surtout de chasse et puis avec la rencontre de deux cultures intervient la notion de relation économique avec le troc et avec l'apparition de l'argent, de la valeur de la monnaie. Alors qu'avant, ils vivaient de leur côté et n'avaient pas besoin de ces valeurs. Ils vivaient par eux même. Ils chassaient, ils construisaient eux même leurs vêtements. Ils construisaient leurs choses, maintenant ils achètent. C'est avec les Européens qui les fournissent: c'est là que l'on voit l'apparition du métal dans les objets, puis l'apparition d'habits déjà fabriqués.

On a l'impression de voir un peuple qui était capable de vivre complètement autonome, mais en même temps, je dirais que dans les musées, on se dit il n'y a pas tout, ou qu'on arrive pas vraiment à faire ressortir complètement l'ambiance de leur mode de vie.

On se rend bien compte des objets, il y a des photos et des illustrations, là on se dit: ils chassaient, ils se promenaient avec leurs traîneaux et leurs raquettes. Moi, je trouve que la vie réelle, comment on vivait réellement l'atmosphère de vie ne ressort pas. Cependant, ça donne une bonne idée car on voit les objets dont ils se servaient. Moi personnellement, je ne sens pas l'ambiance, ou il faut être Montagnais pour la ressentir. Je ne ressens pas le *feeling* de dire qu'ils vivaient comme ça, surtout qu'il y a deux notions de cultures et deux époques différentes, comme un labyrinthe, et il est difficile de se retrouver dans l'exposition.

Il est impossible de se fermer les yeux et de se replonger, de se retrouver avec eux. Moi, je suis très imprégné de ma culture et il est très difficile de percevoir une autre culture. On se rend compte qu'il y a une énorme différence et que l'on ne vivait pas du tout de la même façon, qu'il n'y avait pas du tout les mêmes notions d'utiliser les objets ou de valeur et de sens donné aux objets. Nous, on a des notions plus futiles, ou notions de confort, qui ne sont pas du tout les mêmes qui fait la différence entre deux cultures. Il y a les vêtements, nous, on voyait le côté

esthétique, eux voyaient le côté pratique, il faut que ça soit chaud et résistant, solide. On n'a pas du tout la même valeur. À la même époque, les gens en Europe devaient se montrer dans les cours ou dans les palais avec de beaux vêtements ou de belles robes qui n'existaient pas du tout ici.

Moi, ce que j'admire, c'est une vie beaucoup plus simple, une vie basée sur l'existence, pas la survie, mais ils vivaient tous les jours pour trouver de la nourriture, construire son logement et je pense que cela a changé actuellement.

Est-ce que l'exposition telle quelle est présentée donne une impression de culture disparue?

Ce n'est pas une culture du passé mais une partie d'une culture qui est passée, car la culture existe encore, mais a évolué, comme pour la culture européenne. Au début, quand je regarde les objets, je me dis : est-ce que c'est encore d'époque? Est-ce qu'on utilise encore ces objets aujourd'hui? Est-ce qu'on se déplace encore de cette manière? Est-ce qu'un Amérindien se déplace avec un traîneau ou des raquettes, ou s'est-il acheté une voiture. La culture a changé et a été influencée par les Européens, on le sent au début avec la rencontre. On sait que les Européens ont plutôt imposé leur culture et puis dicté les comportements.

Il est difficile de se représenter un Amérindien car je sais qu'il y a eu une influence très forte des Européens qui les ont bousculés et qui les ont forcés à changer leur culture. Mais je pense que la culture amérindienne existe toujours et qu'un Amérindien se sent différent, n'a pas les mêmes façons de s'identifier, n'a pas les mêmes références culturelles qu'un non-Amérindien, c'est-à-dire qu'il y a des croyances qui lui sont propres et qu'il a encore. Il n'a pas la même perception de la vie.

Ces références culturelles ne sont pas les mêmes que les nôtres, mais l'exposition permet de voir comment c'était différent. En voyant comme ça, je serais capable de dessiner un Amérindien tel qu'il vivait avec ces objets-là, en faisant certainement des erreurs car j'introduirais des éléments de ma culture sans m'en rendre compte, ou j'introduirais une façon de voir les choses qui n'est pas du même oeil. Mais je ne pense pas pouvoir dessiner un Amérindien d'aujourd'hui avec les affaires qui sont là. Pour moi, quand je rentre là dedans, et avec l'atmosphère qui se dégage, je vois quelque chose de figé, tout est enfermé, tout est protégé de la poussière, tout a été ressorti, reconstruit, réaménagé. Pour moi, ce sont des affaires qui ne servent plus. Je serai surpris de voir des choses qui servent encore.

L'attachement d'identité culturelle sert encore pour les nouvelles choses qui se font maintenant comme la décoration florale sur les vêtements, mais je serais surpris que le mode de vie soit le même.

La perception de l'action en rapport avec l'objet.

On retrouve dans cette culture, comme on retrouve dans les cultures africaines, il n'y a pas cette notion du gaspillage, comme on a beaucoup plus dans les nations européennes où tout est en abondance et où tout se trouve facilement. Quand un Indien tue un animal, ce n'est pas seulement pour la nourriture, et c'est vrai que l'on le retrouve dans cette façon de travailler. Tous les objets sont récupérés et je pense qu'ils ne devaient rien jeter de l'animal puisqu'ils se servaient des pattes et du crâne pour leur culte ou leur religion, et ils se servaient de la chair pour la nourriture. Ils se servaient des ossements pour faire des outils des hameçons pour la pêche. Pour eux l'animal est une ressource très riche et on s'en rend compte de la façon qu'il récupère toutes les affaires, que ce soit pour la religion ou pour le travail. Pour eux, ça fait partie de leur vie quotidienne, de leur vécu, c'est à dire que les chasseurs ramenaient l'animal et que les femmes s'occupaient de tanner les peaux pour en faire des vêtements et qu'une autre partie de la population devait s'occuper de nettoyer les os, de les transformer, de les travailler pour en faire des outils.

La notion d'utiliser tout ce que l'animal peut donner ressort de l'exposition car on peut voir tout ce qu'ils peuvent produire. Tout est utilisé, tout est produit par la nature. Il n'y avait pas d'usine ou de manufacture, tout ce dont ils avaient besoin c'est la nature qui leur fournissait. Ils faisaient un lacet avec une racine d'arbre, c'est la preuve que c'est une culture qui est même plus évoluée puisqu'ils avaient appris à se servir de toutes les ressources que la nature leur offrait, mais entièrement. Pour construire un objet, ils vont utiliser un animal, tandis qu'un Européen va se servir de 10 animaux car il ne saura récupérer ou faire la même chose avec d'autres outils. Il n'y a pas la même notion de consommation.

Pour eux, chaque chose est précieuse, chaque chose a une valeur. Ça se ressent car tout est utilisé, tout sert. Tout a une utilité.

Religion: objets de culte, comprendre la spiritualité

Non, honnêtement, il est difficile de comprendre la spiritualité avec les objets exposés. Déjà je ne perçois pas toujours ma religion. Quand je vois quelque chose comme ça et que je vois que c'est de la religion, je serais plutôt porté au respect tout en sachant que pour moi ça ne représente rien, mais je respecte énormément. Chacun a besoin de croire en quelque chose, chacun a besoin d'un référent, croit en des valeurs, que ce soit un Dieu ou une divinité, une puissance, quelque chose et ils ont leur religion et, pour moi, je ne la remets pas en cause, mais, par contre, si on me l'expliquait, si j'assistais à une cérémonie ou si j'étais en mesure de comprendre l'utilité, le symbole de chaque objet, c'est vaguement décrit dans les lectures, là j'arriverais peut-être à comprendre un peu plus. Mais ça ne peut pas m'interpeller en tant que religion, mais ça souligne la différence.

Chaque population a sa religion et ça fait partie de notre vie, de notre culture.

L'activité de chasse.

Le lien entre l'activité et les objets: Il est difficile de faire le lien entre la pratique de l'activité et les objets. On voit qu'ils chassaient et pêchaient avec des outils fabriqués. Ça ne ressort pas, mais ils savaient utiliser les ressources à leur disposition. Ils savaient à quel moment chasser certains animaux, en fonction de la période de reproduction, pour assurer une production constante de leur moyen de nourriture et de subsistance. À mon avis, ils savaient exactement qu'à telle période il fallait chasser un tel animal et pas l'autre. Je ne pense pas que cet esprit ressort vraiment. Ce qui ressort, c'est qu'ils avaient mis au point plusieurs méthodes de chasse ou de pêche et trouver une quantité de façons d'utiliser ce qu'ils avaient sous la main pour pouvoir justement chasser ou pêcher. Je ne vois pas le lien entre le respect de la nature, des animaux et de leur mode de chasse.

Le mode de fabrication des objets.

Le travail que cela représente à confectionner met en évidence la précision dans la forme donnée à leurs flèches, ce n'est pas fait n'importe comment. Tout était pensé et cela devait demander énormément de travail et de précision, et tout le monde ne devait pas être capable de faire des lames, il devait avoir des personnes qui taillaient des lames et puis d'autres s'en servaient. Pour eux ça faisait partie du quotidien. Ils ne voyaient pas cela comme un travail difficile.

Quand je vois des pointes comme cela, je vois plutôt la pointe déjà fixée sur un bout de bois et l'Indien en train de traquer l'animal. J'imagine plus l'utilité que la provenance.

Si tu avais à monter une exposition de ce style, comment le ferais-tu?

Dans une tente. On se rend pas compte de la tente. Plutôt que de faire une miniature, j'aurais fait une tente. On rentrerait dans une tente indienne, on se plongerait dans le monde indien. Ici ce n'est pas possible. On est entre quatre murs. On a de la lumière électrique. C'est normal, on a besoin de bonne lumière, ça enlève du caquet, ça fait un mélange.

Moi, je l'aurais fait dans une vraie tente d'Indien, au centre du musée et à l'intérieur, les objets auraient été accrochés de façon traditionnelle, de façon amérindienne, plutôt que d'être derrière des vitres. Plongé plus directement dans atmosphère indienne.

Est-ce que ce serait aux amérindiens à démontrer leur culture à leur façon?

Pas plus important que ce soit des amérindiens, mais mieux fait. Parce que c'est eux qui l'ont vécue, c'est leur culture. Je pense que c'est eux qui sont les mieux placés pour pouvoir démontrer ce qu'était leur culture et ce qu'elle est encore, l'évolution qu'elle a subie pour pouvoir en donner l'explication ou les raisons profondes. Savoir ce qui se montre et ce qui ne se montre pas, par exemple, et ce qui s'explique et comment ça s'explique. Ils le feraient sûrement de meilleure façon.

Le fait que ce soit fait par des non-Autochtones, je ne critique pas, et je trouve cela très bien. Puisque eux ne le faisaient pas, ou n'avaient pas la possibilité de le faire, c'est bien que quelqu'un le fasse. Ça permet quand même que ces expositions existent. Une construction en relations, en coopération avec les deux populations lui aurait rendu un aspect plus marquant, plus frappant, qui aurait permis de mieux se donner une représentation de la réalité. Pour moi les Amérindiens l'auraient mieux réussie.

Après la visite de l'exposition as-tu une autre vision des Amérindiens?

Non, pas vraiment. Peut-être parce que se sont des objets qui appartiennent au passé et que la vie des Montagnais du XXe siècle est complètement différente et qu'elle est très mêlée de culture européenne qui a influencé son évolution. Ça permet simplement de ne pas changer le jugement que j'ai sur eux actuellement mais plutôt de mieux comprendre comment ils vivaient, avant de mieux voir l'évolution radicale qui a eu lieu. Pour moi, la vie qu'ils ont actuellement est complètement différente et ça permet de faire une comparaison avec ce qui était à l'origine, et ce qui est devenu.

Pas changer le jugement sur les Amérindiens d'aujourd'hui parce que ça c'est les Amérindiens d'hier. La culture, ou les appartenances d'identités peuvent rester, mais le mode de vie n'est plus celui-là.

Conclusion

On s'aperçoit que c'est une culture qui était bien organisée. Les Européens avaient une façon de s'organiser qui était bonne, mais on s'aperçoit que chaque culture trouvait les moyens nécessaires pour se développer, pour vivre, et chacun s'accommodait à sa façon. C'est quand on commence à faire des comparaisons qu'il peut y avoir des jugements de valeur. C'est faussé car ce n'est pas sur les mêmes bases. Eux, ils vivaient et ils étaient très heureux dans leur vie.

Quand on regarde tout ça, on peut penser qu'ils étaient malheureux parce que la personne va s'imaginer vivant là dedans et va se dire « moi je ne pourrais pas vivre avec ça, je ne pourrais pas me vêtir avec ça, ou marcher avec ça dans mes pieds, vivre dans une tente ou être obligé de trouver ma nourriture ». Les gens doivent se dire qu'ils étaient malheureux et pour moi c'est une erreur. Ils étaient

sûrement très heureux car c'était leur vie, et chaque jour leur apportait leur bonheur, leurs joies et leurs peines, comme à n'importe qui.

C'est là que la différence de culture se montre. On n'arrive pas à accepter que quelqu'un vive très bien en vivant autrement que la manière que l'on vit.

Annexe 6

Entrevue avec « Espagnole »
Au musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean
Vendredi le 30 juin 1995

Dans l'ensemble, quand on regarde l'exposition, il y a beaucoup de choses qui ne me sont pas inconnues. J'ai vu des Autochtones qui utilisaient des raquettes, par contre il y a des objets que j'ai déjà vus et qui ne servent plus, comme les couteaux en silex. Pour le campement, ils sont comme ça. Les tentes sont pareilles, mais il y a aussi autre chose. Il y a d'autres façons de se tenter. Il manque des éléments ou des informations qui vont donner une vue plus générale. L'information est restreinte et pas toujours claire ou précise. On cherche à savoir davantage, mais on ne trouve pas. Tout le facteur de temps est faible. On cherche à savoir à quelle époque cela se passait.

La culture montagnaise, ou amérindienne, a évolué. Il y a aussi le métissage avec l'homme blanc. Je ne pense pas que les Autochtones font référence à la tradition avec les anciennes techniques de chasse. Ils ont leurs croyances. Ces croyances sont aujourd'hui un métissage entre les anciennes croyances et les nouvelles valeurs.

Ces objets représentent plus la culture chez les Autochtones qui ont moins eu de contacts avec les Blancs. Pour eux, ces objets ont plus de signification que pour moi. Ce sont des objets qui ont servi il y a des millénaires et quelques objets lors des premières rencontres avec l'homme blanc. Ce sont des outils usuels d'une époque qui n'existe plus.

Ces expositions sont faites dans le but de faire connaître et adopter la culture, mais cela ne rejoint ni les Autochtones, ni les non Autochtones. Malgré que les Autochtones vivent comme les Blancs, ils ne sont pas vus comme tel. Les Autochtones font face à beaucoup de préjugés et nous cherchons, en tant qu'Espagnol, à véhiculer des préjugés favorables pour nous enlever ce sentiment de culpabilité envers les Autochtones. Nous avons encore en mémoire les actions de nos ancêtres d'il y a 500 ans. Il est donc difficile d'accepter les Autochtones car ils nous rappellent notre histoire et nous n'en sommes pas très fiers. Il est plus facile pour nous d'accepter un immigrant blanc, francophone, anglophone, même un Noir, que d'accepter un Autochtone. Nous avons beaucoup de préjugés.

Ce que je pense de l'exposition et de l'archéologie.

Ce type d'exposition et l'archéologie alimentent tous les deux les mythes. Elles donnent une image de l'autochtone qui n'est plus aujourd'hui. Quand je regarde les objets exposés, j'ai l'impression qu'ils utilisent encore cela aujourd'hui. Tout le contexte historique ne se voit pas. Il faut le savoir.

Le contexte historique est absent mais aussi le contexte humain. On voit des objets, mais l'être, la personne qui vivaient dans ce milieu avec ces outils est absente. L'Autochtone est méconnu. On ne peut connaître une culture comme ça. On ne voit pas les personnes, les femmes, les enfants les relations qu'ils entretenaient au niveau de la famille et de la communauté. Tout ce qui touche la

personne comme émotion, valeur et vie personnelle de chaque individu en relation avec la communauté sont méconnus. Toute la vie passée et présente des autochtones est absente et je pense que c'est une image voulue. On ne parle pas de l'hygiène de ces peuples, car on aime à garder le préjugé que ces gens étaient sales. On aime à garder la pauvreté et la misère pour ensuite démontrer que nous les avons sortis de cette misère.

Quand on parle des Autochtones d'aujourd'hui, plus souvent ils sont dépeints comme étant drogués, ou vivant des problèmes de violence, ou on parle de toute la question sur les territoires. Les médias en parlent toujours comme étant une culture aux prises avec de graves problèmes sociaux, mais on ne voit que très rarement tous les aspects culturels et quand on les voit, ils sont représentés dans un contexte folklorique qui tend à démontrer que ce sont des cultures qui n'ont pas évolué.

Je crois qu'il faut faire ce genre d'exposition pour connaître le passé des Autochtones mais aussi il faut savoir donner ou véhiculer une image positive de la vie que ces peuples vivent aujourd'hui. Tous les préjugés sont maintenus par ce type d'exposition et donnent une image qui n'est pas celle d'aujourd'hui. On ne doit pas montrer quelque chose pour montrer quelque chose. Il faut donner un sens vrai à ce qui est et pour moi ceci donne une image fausse.

On a tous une image des autochtones: Un grand homme, avec le teint foncé, portant de longs cheveux garnis avec des plumes, image que l'on a tous vue dans les films de cow-boy. Il y a aussi le tipi et les beaux chevaux. Tout ceci répond à cette image et c'est ça que le public veut voir. L'exposition est faite pour répondre aux besoins des gens d'encre dans leur mémoire le stéréotype que l'on a. L'idée de la culture autochtone est déjà faite quand on vient ici et ce qu'on veut voir c'est des objets qui confirment la connaissance de ce que l'on a. On ne cherche pas à savoir si c'est vrai ou faux, surtout quand on est dans un musée. C'est sérieux un musée.

Qu'est-ce qui serait important de faire pour remédier à la situation?

A mon avis, toutes les expositions qui touchent le domaine de la culture autochtone devraient passer par eux. Soit qu'ils montent eux-mêmes les expositions, ou qu'ils soient consultés afin de mieux diffuser l'information qui est attachée à leur culture. De plus, on sait que la culture autochtone est une culture qui se transmet oralement, il devrait avoir des visites guidées pour expliquer oralement tout ce qui entoure ces objets, parler de leur fabrication, de leur utilisation et dans quel contexte ils sont utilisés. Cette visite guidée devrait être faite par les autochtones eux-mêmes car c'est eux qui connaissent le plus et qui croient le plus en la culture amérindienne.

Toute la transmission des valeurs naturelles, spirituelles et culturelles pourraient être diffusée dans l'espace temps de leur histoire et tout le cheminement évolutif

qu'ils ont eu à faire depuis plus de 350 ans.

Malgré tout, après cette visite, je peux voir ce que je connais de la culture autochtone, mais cela ne change pas la perception que j'en ai.

Annexe 7

**Entrevue faite le 26 septembre 1995 avec « Historien »
Bachelier en Histoire de UQAC**

Première impression sur la visite de l'exposition «La culture montagnaise; une culture à découvrir ».

Tout d'abord, je dois mentionner que je suis un non-Autochtone. Lorsque je visite une exposition comme celle-ci, mon bagage culturel me fait porter un regard historique et archéologique sur les pièces exposées. Par exemple, lorsque j'ai contemplé les panneaux expliquant le contexte géographique et ethnologique, mon intérêt s'est porté sur les pointes de flèches représentant l'évolution technologique des populations amérindiennes; par la taille de la pierre. C'est la même chose pour la poterie. Bien que bon nombre d'Amérindiens se disent très près de leur origine, combien d'entre eux taillent encore la pierre et font de la poterie. Peuvent-ils se reconnaître dans une telle exposition? Difficile à dire.

Perception face à l'exposition en général.

Je vois que l'exposition se divise par thématiques, ce qui risque, à mon avis, de donner une vision parcellaire de la culture montagnaise qui est un tout inter-relié au niveau du geste posé avec une certaine spiritualité, ou peut-être un certain respect de la nature.

Le premier thème est ce que j'ai envie d'appeler le mode de subsistance. On expose des raquettes, une traîne sauvage et bon nombre d'objets archéologiques tels des pointes de flèche et des gouges en pierre polie, ce qui nous laisse un arrière goût du passé amérindien, comme si la culture montagnaise avait disparu et que la seule place où l'on peut la contempler passivement est dans un musée. Le mode de subsistance est souligné, mais il n'est pas expliqué. Le rapport entre les objets, qui démontre le mode de subsistance et pourquoi tel objet sert à répondre au besoin de se nourrir n'est pas démontré. Ni la façon dont ils sont utilisés, ni dans quel contexte, ni à quelle occasion. Pointes de flèches, mode de subsistance et c'est tout. Rien ne relie les deux. De plus, bon nombre de gravures viennent appuyer les présentoirs. Le problème est que ces gravures viennent biaiser la culture montagnaise. Je m'explique. Bien qu'elles soient magnifiques, ces dernières ne représentent pas les Montagnais, mais plutôt les Iroquois lorsqu'il s'agit d'Amérindiens. Des chasseurs blancs ne nous donnent pas une vision de la culture montagnaise car ce ne sont pas des Montagnais, mais des Européens. Elles ont été placées là sans aucun respect pour le thème présenté dans l'exposition.

Le second thème, « la décoration du vêtement », m'apparaît plus typique et plus vivant que le premier. Ces vêtements d'une grande beauté sont richement décorés de motifs floraux, ce qui nous démontre la très grande maîtrise de la production de vêtement par les Montagnais. Mais encore là, tout le symbolisme des décorations sur les vêtements, et pourquoi portent-ils tel vêtement plutôt qu'un autre, est absent. Tout le contexte culturel du vêtement manque. Pourquoi décoraient-ils les vêtements de cette façon? Les hommes portaient-ils les mêmes broderies que les femmes. Portaient-ils les mêmes vêtements, ou se changeaient-ils lors d'activités

spécifiques. Bon nombre de questions se soulève face aux vêtements. De plus, dans les présentoirs, la présence de photographies nous laisse penser que ces vêtements sont toujours en usage. Qu'en est t-il?

Dans certains présentoirs, il y a des objets, comme ce crâne de castor ou bien cette boîte de métal d'huile de castor. On ne sait pas trop pourquoi on les retrouve là. Ces objets ne peuvent être accolés ni de près, ni de loin, à la culture montagnaise. Le thème spirituel est encore plus énigmatique que le reste de l'exposition. Certains objets sont présentés comme faisant partie de cultes ou de rites montagnais, mais encore là, rien n'explique davantage. Les objets sont là, ils font partie du culte et c'est tout.

La dernière partie de l'exposition tente d'explorer la thématique de la traite des fourrures. La première chose que l'on remarque, c'est encore une gravure d'un Iroquois faisant du troc avec un Blanc. On dirait que le musée a eu bien de la difficulté à respecter son propre thème.

Je vois que les peaux de castor ont été au centre de la cohabitation forcée entre Blancs et Autochtones. Plusieurs mousquets semblent là pour nous rappeler ces deux vérités. La région du Saguenay-Lac-Saint-Jean était un lieu important d'échanges économiques et culturels entre Blancs et Amérindiens. Ces échanges ne sont pas l'apanage exclusif des Montagnais. À mon avis, la culture montagnaise est riche en us et en tradition. Les institutions, comme le musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean, auraient tout avantage à réviser leurs expositions amérindiennes tout en employant des critères rigoureux de sélection pour respecter le plus possible, non le thème de l'exposition en soi, mais la culture à connaître ou à diffuser.

Ce respect doit avant tout passer par la coopération entre l'institution et les Amérindiens. La muséologie, qui en est encore à ses premiers balbutiements au Québec, ne fait qu'aggraver les choses.

Ma vision de la culture montagnaise et d'un Montagnais.

Pour moi, cette exposition est comme un ramassis d'objets hétéroclites, présentés sans grand respect de la vérité culturelle des Montagnais. Les présentoirs apparaissent plutôt comme des vitrines à curiosité.

Bien sûr, lorsque l'on voit des pointes de flèches par exemple, on les associe en premier à une activité guerrière et par la suite à une activité de subsistance qui est la chasse. Les raquettes, le canoë et la traîne nous donnent des indices sur les moyens de locomotion employés par les Montagnais, ou les Amérindiens, mais rien de plus, soit le contexte et comment et pourquoi ils sont utilisés n'apparaît. Bien sûr, avec les connaissances que l'on a à partir des enseignements que l'on a, on peut se faire une idée de l'Amérindien qui chasse l'orignal, qui trappe le castor ou qui échange des peaux avec mes ancêtres européens. Le hic dans tout cela c'est

que cette vision peut être à peu près celle de n'importe quelle population autochtone. Rien ne nous définit clairement ce qu'est un Montagnais, bien que tous les objets puissent se rattacher à des activités, soit de subsistance, soit culturels.

Qu'elle soit stéréotypée ou non, on a tous une vision plus ou moins exacte de la culture montagnaise. On sait que les Amérindiens étaient des chasseurs-cueilleurs qui vivaient en communauté. Ces populations ont su exploiter toutes les ressources naturelles de leur milieu.

À l'écoute de ce milieu, ils ont développé des techniques telles la taille de la pierre, les méthodes de chasse et de pêche, de fabrication d'habitat en peau et des moyens de locomotion, de transport. L'Amérindien vit sous une tente, mange du gibier, confectionne ses vêtements et se déplace sur les lacs et des rivières en canoë. De plus, il inclut une symbolique dans toutes ses activités. Ce symbolisme est visible dans les parures et décorations sur tous les objets qu'ils produisent. Leur état d'esprit se reflète aussi dans le respect de la nature et des animaux. Les Amérindiens n'auraient pas survécu sans ce respect.

L'exposition au musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean renforce l'idée que la culture montagnaise, ainsi que l'amérindienne, sont plus du folklore qu'une réalité existante encore de nos jours. Cette controverse suscite bien des débats actuellement.

Quoi qu'il en soit, je sors de l'exposition avec une vision d'un amérindien bien sûr, mais est-ce la bonne?

Annexe 8

Entrevue avec un Technicien du musée
Faite le 30 juin 1995 au musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean

Puisque que vous travaillez au Musée comme technicien, que pensez-vous, à première vue, de l'exposition «La culture montagnaise, une culture à découvrir ».

L'exposition est dépassée et désuète. La façon dont les objets sont exposés et les méthodes de présentation sont démodées. C'est une vieille exposition qui est là depuis 1987 ou 88 et tout ce qui touche l'aspect technique de présentation est à refaire. L'information manque d'intérêt et parfois elle n'est pas du tout adéquate, même vraie. Les présentoirs ne sont pas attirants et l'exposition elle même suscite peu d'intérêt.

C'est ma première impression. Il est évident que l'exposition manque de recherche. Juste à voir la façon dont elle a été montée, on voit que les objets qui sont présentés ont été puisés à droite et à gauche et que plutôt que de les mettre dans l'entrepôt, on les a mis ici parce que cela fait bien pour un musée à caractère régional d'avoir une exposition amérindienne.

S'il n'en tenait qu'à moi, ça ferait longtemps que cette exposition aurait été repensée. Présentement, l'exposition est présentée de façon thématique dans un environnement artificiel. Le directeur ici aime monter les expositions de cette façon. Elle est basée sur l'objet. Ici nous présentons la culture montagnaise à travers la culture matérielle, mais tout ce qui touche le ou les individus qui ont utilisé, ou qui utilisent encore aujourd'hui certains objets, comme en autre les raquettes, est absent. Qui a utilisé ses objets? Comment était-il? Où vivait-il? Pourquoi et dans quel contexte utilisait-il ces objets? Tout ce qui touche la fabrication de ces objets, l'artisan comment, pourquoi les faisait-il? Il ne suffit pas de voir des objets pour comprendre ou connaître une culture. C'est par les individus et leur façon de vivre en se servant de ces objets qui déterminent le rôle culturel qui joue. Un objet tout seul ne veut rien dire culturellement. Une pointe de flèche seule nous donne comme information la matière première et nous montre l'habileté de celui qui l'a faite, mais ne nous donne pas son rôle culturel. Si, par contre, elle est rattachée à une action que pose un individu dans un but précis de répondre à un besoin de survie, comme chasser, se nourrir, se vêtir, etc., elle donne l'information culturelle qu'elle peut livrer. Ici, on ne voit que les objets. L'individu et l'action culturelle sont absents.

Alors pourquoi avoir monté cette exposition?

L'exposition est montée en fonction de deux choses. La première est qu'il y avait tous ces objets dans la remise. On pouvait monter une exposition à bon marché. Les objets étaient là, et il suffisait de les prendre et de les mettre dans un présentoir et de les montrer. En plus, on avait l'espace pour cela. La deuxième raison est que l'exposition répond aux besoins du touriste français. Les Français aiment bien visiter les musées et voir des objets amérindiens. L'aspect pécuniaire étant important, même si ce n'est pas notre exposition principale elle attire beaucoup de monde. Et qui un plus grand nombre de visiteur dit une plus grande entrée

d'argent.

Quelle est la perception qui ressort de la culture montagnaise après la visite du musée?

Ma perception est faite par rapport à ce que je sais sur les Amérindiens et non à la visite de l'exposition. Malgré tout, je crois que cela donne une mauvaise représentation de la culture amérindienne. Quand je vois une exposition qui présente une culture à se basant seulement de la culture matérielle, déjà, en partant, cela donne une mauvaise perception. Le milieu est fermé, les objets sont statiques, tout semble être coulé dans le béton. Il n'y a pas de vie. Même si la plupart de ces objets ne sont plus utilisés ou sont utilisés différemment, ils ont une vie, un message à livrer. Il y a des objets de chasse, c'est comme ça que l'on chassait. Les explications sont minimales. Un harpon est un harpon, mais tout le contexte et l'homme derrière le harpon, ses gestes, sa vision de la chasse sont les éléments vivants qui ont besoin d'être décrite de façon vivante.

La perception de mort, d'une culture morte, est présente partout alors que nous savons très bien que la culture amérindienne est loin d'être morte. Elle a évolué à travers le temps sans qu'on lui laisse le choix, elle s'est transformée et est vécue différemment, mais elle est vivante.

Il y a bien des objets ici qui démontrent bien le fait que la première chose qui a été faite est de faire disparaître les Amérindiens. Nous ne sommes pas mieux que les colonisateurs qui donnaient des couvertes contaminées aux Indiens afin de les faire mourir de maladie. Nous sommes plus subtils. On les relaye dans les musées et on véhicule une culture qui s'éteint en montrant des objets qui ne servent plus, sans pour cela donner les mots d'explication. Quand les Français sortent d'ici, ils croient que les Indiens vivent pauvrement et dans la misère.

Que serait-il important de faire pour remédier à cette situation?

Aujourd'hui, si le musée avait à faire une exposition sur la culture amérindienne, il serait important, afin de diffuser les vraies choses, de s'engager dans ce que nous avons à dire. La culture amérindienne devrait être montrée par des musées amérindiens. Nous, nous avons à montrer comment nous avons traité, et comment on nous a traités lors de la colonisation. Il y a eu des bonnes et des mauvaises actions des deux camps depuis la rencontre des deux nations. Moi, je vois ça comme cela, voilà ce qui s'est passé : Les Indiens versus les Blancs et les Blancs versus les Indiens, hier et aujourd'hui. Maintenant faites votre propre perception.

Le rôle ou la mission du musée est d'être un pôle central afin d'amener les visiteurs à aller voir les autres musées de la région. Nous devrions avoir une exposition sur la culture amérindienne qui se voudrait une introduction à l'histoire

de notre région. Une étape dans l'histoire qui inciterait tous ceux qui veulent en savoir plus sur les Montagnais de se rendre au musée de Pointe-Bleue afin de rencontrer les vraies personnes qui peuvent parler davantage de leur culture. Qui est mieux placé pour parler de la culture montagnaise qu'un Montagnais? C'est transmis de façon orale et c'est seulement en parlant avec ces individus qu'on peut en apprendre un peu sur leur culture.